T. XXXV. N° 15. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Nov. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La Vie de famille au dix-huitième siècle [1]

I

C'EST un lieu assez commun d'aller répétant que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Eh bien ! les honnêtes gens non plus ! Tout ce qui fait leur apanage, leurs tranquilles vertus : la vie du foyer, l'exercice de la profession, la fidélité conjugale, les soins donnés aux enfants, la probité dans les affaires, ce ne sont pas là des données dramatiques, des prétextes à romans. Et Dieu sait si le public aime les romans ! D'où son goût un peu pervers pour les fanfarons de la galanterie, les aventuriers amoureux : un Casanova, un Lauzun, un Tilly. Et les filles d'opéra, les danseuses, les favorites !

Le public recherche ces belles femmes, ces jolis garçons. Certes, ce bon public, il ne tolérerait pas autour de lui, dans sa propre maison, ces gracieuses et faciles personnes, ces adroits séducteurs. Mais au théâtre, cela fait bien. Et dans les livres ! Ah ! que ce Des Grieux est charmant, que cette Manon est exquise ! Il est bien vrai qu'ils pipent un peu aux dés et au pharaon, ne sont pas toujours très délicats sur la façon dont

(1) A propos de la réédition du livre de M. Edmond Pilon. (Jonquières édit.)

ils acquièrent l'argent ; enfin ils jouent à de vieux galantins, de très vilains tours. Mais que fait cela? C'est Des Grieux, c'est Manon. Il est chevalier de Malte ; il est tout sourires, distinction, bravoure même. Elle a un visage d'enfant, une moue naïve, des yeux d'un bleu attendrissant, un teint « de la composition de l'amour ». Et voilà bien qui plaît, voilà qui enchante !

M. Edmond Pilon me comprendra, qui a donné à Mme Greuze — cette coquine — les traits les plus ravissants de l'amour sincère. Mais cet artisan honnête, ce bourgeois paisible, cette heureuse mère, cet heureux père — comme l'on disait alors — ces sensibles enfants ; enfin toute cette famille moyenne de France qui peine, travaille, amasse un peu de bien, élève ses fils et ses filles dans la crainte de Dieu, le respect des parents, le goût d'un métier, l'amour du roi, est-ce que cela intéresse quelqu'un? Pour les auteurs de petits actes précieux en prose ou en vers, les gazetiers moqueurs, les nouvellistes badins, est-ce qu'il y a là de quoi éveiller la curiosité, retenir l'attention, de quoi plaire surtout?

On nous dit : il y a le théâtre de Diderot, *le Père de famille*, les pleurs sur la vieille robe de chambre symbole du travail casanier, des studieuses veilles du philosophe. Il y a *les Salons*, *l'Accordée de village*. Sans doute, cela est vrai. Mais au-dessus de tout, dans cette œuvre du Champenois, il y a *le Neveu de Rameau*. Surprenant de verve poissarde et débraillée, tout à la fois grand mélomane, habile rhéteur, et, s'il le faut, pour vivre, un peu proxénète, un gaillard de la trempe du *Neveu* me semble être la réussite supérieure de Diderot. Pour le reste : *le Père de famille*, *le Discours d'un père à ses enfants*, la Jeannette de *l'Accordée de village*, « douce et sage », « décente et réservée », j'avoue que je n'y crois pas plus qu'à tous les *Bons pères*, les *Bonnes mères* et les *Bons fils* du théâtre de Florian, ce théâtre que la reine Marie-Antoinette comparait justement, en raison de sa fadeur, à de la soupe au lait. Pas plus que les *joliesses* des gentils poètes, les *bluettes* des auteurs à la mode dans les salons, ces ouvrages d'une vertu composée, d'un sentiment artificiel, et qui sont l'œuvre d'un Diderot assagi, presque larmoyant, ne me semblent représenter, sous un jour réel, un aspect exact, la vraie, la solide famille française telle qu'en ces temps calomniés elle était cependant.

Notre intelligence de l'histoire — particulièrement en ce

qui concerne le dix-huitième siècle — est faussée à ce point qu'il ne nous a pas été possible, jusqu'ici, de nous faire une image, sinon tout à fait ressemblante, au moins vraisemblable de la société de ce temps-là. Et dès qu'il s'agit de ce siècle si intéressant, nous n'échappons à la légende par trop facile de la galanterie que pour tomber, ainsi que cela est arrivé pour Florian et pour Diderot, dans la sentimentalité la plus niaise. La vérité est que dans ce siècle si injustement calomnié, et qui n'a pas à tout prendre été plus dépravé qu'un autre, tout n'a pas été aussi impur qu'on l'a dit.

M. Edmond Pilon exprime tout cela avec beaucoup plus de développement que je n'en puis apporter ici. Et j'aime assez que ce soit lui, lui qui a peint l'aimable société du temps de Watteau, la grave société du temps de Chardin, qui nous dise cela, et qui nous le dise bien, comme il sait faire, au moyen de cette accumulation de petits tableaux, de « petits faits vrais » comme a écrit ce Stendhal qui s'y entendait et pour lequel l'auteur de *Portraits français*, d'*Aspects et figures de femmes*, d'*Amours mortes, belles amours* professe, autant que j'en puis croire, un attachement bien justifié. Car la vieille société française, surtout la vieille société française du dix-huitième siècle, trop souvent décriée, c'est cela en effet : un monde dont les grands peintres, les grands artistes ont fixé nécessairement la physionomie.

Grâce à Watteau, à ses élèves Pater et Lancret, à Nattier, à tant d'autres, nous avons sous les yeux le côté affable, l'aimable aspect de ce monde français d'alors estimé de toute l'Europe, et que les étrangers prenaient pour modèle ; mais grâce à Chardin, à Bernard Lépicié, à Bouchardon, à Moreau le jeune, à tous ces sérieux artistes de la famille, nous avons encore, contrastant avec ce monde en quelque sorte d'apparat, de mondanité, de recherche exquise et délicate, une autre représentation du dix-huitième siècle : celle des intérieurs recueillis, des tranquilles maisons de la bourgeoisie et de l'artisanat, d'une propreté scrupuleuse, où tout plaît, tout reluit, où les bahuts, les meubles eux-mêmes : une desserte, un vaisselier, une fontaine ventrue d'un cuivre étincelant sont comme des amis, des compagnons, où le jour ménagé habilement à la façon hollandaise se répand sur les choses et vient révéler de petites scènes charmantes et poétiques, bien dignes de ce cadre intime. Tantôt, c'est un père, après la journée faite, qui trace des comptes ou, dans

son *Livre de raison*, consigne les menus faits de la journée ; une servante coiffée à la savoyarde, une *pourvoyeuse* qui revient du marché et dépose dans la cuisine un pain craquelé et appétissant, des légumes cueillis du jour, du poisson frais, des châtaignes et des fruits ; tantôt encore, c'est une mère occupée à faire lire sa fille, ravauder les chausses ou l'habit de son petit garçon. Ce garçon, déjà studieux, attentif, le voilà lui-même occupé à faire des châteaux de cartes, dessiner d'après la bosse ou souffler dans des bulles de savon. Et la douce paix, la discrète et transparente lumière distribuée à tous les objets, enveloppant cette maison, baignant ces êtres !

Oui, ces gens-là, dont les historiens et les philosophes se sont plu, par la suite, à faire des têtes fortes, et qui étaient surtout des têtes honnêtes, ordonnées, réfléchies et qui pensaient bien, ont connu le bonheur, et, comme on l'a dit et répété bien souvent, le *bonheur de vivre*. Seulement le bonheur, de même que toute expression, tout sentiment humain, a ses limites. Les peuples, à l'exemple des individus qui les composent, ne peuvent guère aller au delà d'un certain lot de bonheur. Si le bonheur est trop grand, si la douceur de vivre est trop douce, cela pèse, contrarie, et cette maladie du bonheur, dont Rivarol a parlé si bien une fois, se manifeste tout d'abord par toutes sortes de petits dégoûts philosophiques, de petites révoltes de l'esprit et d'aspirations vers une douceur encore plus douce, un bonheur encore plus chimérique, enfin, si cela est possible, vers un mieux-être plus absolu, plus merveilleux.

A la fin, il arrive qu'avec les meilleurs sentiments du monde, et dans un souci plus ou moins avoué de justice, on souhaite, on désire autre chose, on aspire à vivre sous un ciel sinon plus pur, au moins différent, moins constamment bleu et ensoleillé. Sans doute, la mère laborieuse qui revient du marché avec son panier à provisions, le probe chef de famille occupé tout le jour dans sa charge ou sa profession, qui tient si bien le soir son *Livre de raison*, son livre de comptes, ne pensent pas cela ; mais d'autres le pensent pour eux, l'insinuent, le répandent. D'où ce premier malaise, indiscernable, à peine avoué d'abord, puis qui se déclare, peu à peu gagne le corps social tout entier et l'empoisonne.

Les révolutions en général, et la Révolution française en particulier, n'ont pas eu le plus souvent d'autre origine que ce « trop de bonheur », ce trop de quiétude qui envelop-

pait le monde dans des époques favorisées, et dont la représentation de la famille, particulièrement au dix-huitième siècle et telle que M. Edmond Pilon la décrit, se trouva être, au moins durant les vingt années qui précédèrent la prise de le Bastille, le fidèle miroir, le portrait exact. Certes, durant ce siècle, entre son point de départ qui est la Régence et son aboutissement qui est le règne de Louis XVI, la famille française avait évolué ; et il est bien certain que Mme Roland, par exemple, qui aime tant et si passionnément sa fille Eudora, ne l'aime pas tout à fait de la même façon que Mme de Caylus, qui avait été à la forte école et à la rude discipline de Mme de Maintenon, aimait son fils le comte de Caylus.

Mme de Caylus avait joué la tragédie à Saint-Cyr ; elle appartenait encore à cette génération formée par les grands éducateurs de l'époque classique. Parlant une fois avec la douce bonhomie, l'indulgente finesse dont il était capable, des jeunes femmes, des jeunes filles de cette fin du dix-huitième siècle que M. Edmond Pilon nous a représentées déjà la tête un peu exaltée, un peu montée, au temps de Racine et de Mlle de La Maisonfort, l'excellent Fénelon a formulé ce précepte, assez strict sans doute mais aussi pertinent : « On ne doit, disait-il, verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises. » Plût au ciel que, durant les temps qui suivirent, on n'y eût versé que cela ! Le « réservoir si petit et si précieux », dont parle si poétiquement ici le bon prélat, ne tarda pas, avec les années, à s'emplir — hélas ! — d'autres objets que de choses exquises : bientôt on y souffla des chimères.

La philosophie, ou du moins ce qu'on nomme tel, commença peu à peu, dès la venue de Diderot, de Rousseau, de Voltaire, à pénétrer ces jolies cervelles. Nous eûmes des femmes philosophes, ou du moins qui s'essayaient à philosopher : Mme de Puysieux, Mme d'Épinay, Mme du Châtelet ; mêlées à ce monde en effervescence qui grandit à la veille de la Révolution et la prépara, ces belles raisonneuses eurent bien leur part aussi à l'évolution des idées, la modification des mœurs, cette aspiration enfin vers quelque chose d'autre qu'on définissait, qu'on pressentait mal, mais qui allait venir.

Au milieu de ce bouillonnement sourd, de ce remuement en quelque sorte clandestin, secret, qui ne tarda point, sinon

à provoquer les mauvais jours, au moins à les préparer, à les rendre fatals, il est une chose qui resta ferme et, jusqu'à l'agonie de l'ancienne société, subsista malgré tout : le sentiment de la famille, ce sentiment, vieille tradition de notre pays, pivot de la société, sur lequel aucun sophisme ne put mordre, qu'aucun rhéteur ne put atteindre et qui, dans le désarroi général, subit tous les assauts sans fléchir, se maintint stoïquement, malgré tous les deuils, pour reparaître plus tard, la tourmente passée, et durer quand même.

II

Sentiments charmants de la famille, traditions aimables et fortes, belle sève qui circule dans les racines et sous l'écorce dans le vieil arbre français et le maintient toujours debout, voilà au moins une base solide, des vertus vivifiantes et dont le dix-huitième siècle, contrairement au dénigrement systématique, à la légende, se trouva pourvu autant que le siècle qui le précéda, que celui qui le suivit. Car dans la famille, il y a une transmission, il y a une chaîne. Rien ne peut entamer cela qui est éternel ; et même cette indissolubilité des liens conjugaux, dont Mme Necker parla dans ses *Réflexions sur* ou plutôt *contre le divorce*, nul siècle autant que celui-là — et cela sans l'ombre de paradoxe — n'en a mieux éprouvé la durée, montré la résistance.

A ce point de vue des mœurs, il n'y avait pas de livre — puisque nous sommes amené à en parler — que Rœderer aimât autant à citer en exemple que celui de Mme Necker. Non seulement, disait Rœderer, ce livre est « le plus fort qui existe contre le divorce », mais encore c'est celui « où le mariage et l'amour conjugal sont peints avec plus de vérité, d'intérêt et de grandeur que dans aucun autre ». Et Dieu sait si Rœderer, qui a composé de beaux *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France au dix-septième siècle*, était un juge clairvoyant, un moraliste avisé ! Pour le petit livre lui-même, dont Mme Necker, l'ancienne demoiselle Curchod, est l'auteur, il a d'autant plus de mérite, présente d'autant plus d'intérêt que celle qui le composa — il est vrai dans sa retraite de Lausanne et près de son mari le sage Necker — en traça le plaidoyer en 1793, c'est-à-dire à une époque où il semblait que, dans la ruine générale de tous les

principes, celui qui était le plus vénérable et le plus respectable de tous, le principe familial, eût reçu, lui aussi, des hommes et des événements de cruelles atteintes. Mais Mme Necker, qui avait à cette époque cinquante-six ans, se rattachait désespérément à ses souvenirs, comme beaucoup de femmes de ce temps que les événements épouvantaient. Ses souvenirs, à elle, étaient charmants et tendres ; M. Necker avait toujours été pour elle un fidèle et prévenant mari : c'est pourquoi elle se faisait du mariage une idée heureuse.

Cette image, il ne faudrait pas croire qu'elle fût alors la seule à se la représenter à travers le rappel des années mortes. L'un des agréments du livre de M. Edmond Pilon est précisément qu'il n'avance rien sans preuve. Tout ce qu'il expose du mariage, à propos des *Réflexions* de Mme Necker, s'accompagne d'autres noms et se recommande d'autres exemples. A propos des bons vieux ménages du dix-huitième siècle qu'on feint par trop d'ignorer, et dans cette société qui avait tout comme une autre la pudeur de ses sentiments, il est un témoignage précieux qu'on ne peut se défendre de produire : celui d'une femme spirituelle et qui s'était fait — par la bienveillance qu'elle apportait à les entendre — une sorte de spécialité de ces épanchements, de ces confessions des maris et des femmes. C'était Mme du Deffand. Plus tard, quand l'âge l'eut rendue à peu près aveugle et qu'elle se fut retirée rue Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Joseph, Mme du Deffand aimait encore à se représenter, à travers celui des autres, un bonheur conjugal que M. du Deffand, malgré tous ses mérites, ne lui avait pas donné.

« Où donc, lui confiait l'un de ses fidèles, l'indulgent président Hénault, en pensant à sa femme à lui qui était morte, où donc aurais-je jamais retrouvé une femme telle que celle que je venais de perdre : douce, simple, m'aimant uniquement, crédule sur ma conduite qui était un peu irrégulière, mais dont la crédulité était aidée par le soin extrême que je prenais à l'entretenir et par l'amitié tendre et véritable que je lui portais? » Cette amitié dans le mariage était un attachement fort solide et qui, le plus souvent, au milieu des sautes les plus folles du cœur, demeurait immuable. Mme du Deffand, pour sa part, ne l'éprouva jamais, chez les autres du moins, avec autant de vigueur que la fois où Mme de Choiseul, qui était son amie, lui

envoya, sur la maladie de M. de Choiseul, ces lettres qui surprennent d'abord quand on pense que la conduite de M. de Choiseul, comme celle du président Hénault, ne fut pas toujours très régulière, mais qui touchent ensuite quand on y découvre ce sentiment si puissant, si fort d'amitié qui, dans beaucoup d'unions, survit à l'amour et souvent le prolonge.

M. de Choiseul a été malade ; c'est à Chanteloup où le relégua la cabale de Mme du Barry (1768). « *Ah! ma chère petite-fille,* écrit Mme de Choiseul à Mme du Deffand, *votre grand'maman a été bien malheureuse pendant ces quatre jours. Cependant il est impossible de souffrir avec autant de douceur et de patience que mon malade; mais il n'en a été que plus attendrissant. A présent que son accident est passé et que je suis hors de toute inquiétude, il ne me reste que le regret de ce qu'il a perdu l'objet et le fruit de son voyage; mais j'aime mille fois mieux avoir été témoin de ses souffrances que de l'avoir su souffrant à soixante lieues de moi* ; *car quelque diligence que j'eusse faite pour le rejoindre, je serais morte d'inquiétude avant d'arriver.* »

On conviendra que ces élans, ces épanchements, qui trahissent la bonne intelligence, le *bon compagnonnage,* si j'ose ainsi dire, des maris et des femmes au dix-huitième siècle, ne correspond pas tout à fait à l'idée que les personnes pressées ou qui acceptent les jugements convenus se font le plus souvent de ce siècle.

Il fallait pourtant que ce sentiment d'entente réciproque, de bonne harmonie mutuelle existât bien réellement, puisque dans le cas d'unions les plus irrégulières, celle par exemple du chevalier de Boufflers et de Mme de Sabran — que M. Edmond Pilon ne pouvait se dispenser d'évoquer — la persistance dans la fidélité, la durée dans l'attachement le plus tendre aboutissaient, quoi qu'il pût arriver (le mot, nous l'avons vu, est de Mme Necker), au lien le plus *indissoluble :* celui du mariage. « Tels ils furent, un Boufflers, un Sabran honorent l'humanité. Ces êtres fiers et charmants ne pouvaient naître qu'en France et au dix-huitième siècle (1). » Mais de tels sentiments, des épanchements aussi touchants et aussi rares n'eussent point été tout dans la famille, cette famille elle-même n'eût point été un si parfait modèle

(1) Anatole FRANCE, *la Vie littéraire,* t. II.

d'entente particulière et de mesure intime si l'amour des enfants ne fût venu s'ajouter — dans ces bonnes familles — à celui des parents. « *Avec mes enfants*, disait volontiers Montesquieu, *j'ai vécu comme avec des amis.* » Et cette même Mme de Sabran, auprès de qui nous venons de nous attarder, eût-elle été Mme de Sabran si elle n'eût distrait, pour la reporter sur sa fille Delphine, une part de l'attachement qu'elle avait voué, d'une manière si exclusive, au chevalier de Boufflers?

Un jour, en effet, vint où cette mère, qui souffrait et se réjouissait, autant que des siens propres, de tous les malheurs et de tous les bonheurs de son enfant, dut nécessairement chercher un *petit gendre*. Elle fit choix pour cela du jeune M. de Custine, destiné par la suite, sous la Révolution, en 1793, à être guillotiné peu de temps après son père le général. Et c'est dans les termes du plus affectueux épanchement maternel que Mme de Sabran fit part en toute amitié de cet événement à M. de Boufflers. « Je ne pense plus qu'à *mon* mariage, écrit-elle à son bon ami le chevalier ; je dis : *mon*, c'est une façon de parler, comme tu l'imagines bien... mais c'est celui de ma Delphine. »

Ceci se passait en 1787. On conviendra qu'à six années de la tourmente qui devait, à tant de bonheur, de confiance et de félicité, substituer les larmes et le désespoir, il était beau d'entendre s'exprimer ainsi une mère française. Les panégyristes des immortels principes ont beau s'efforcer à nous donner le change ; ils ont beau palabrer dans leurs clubs, et, dans leurs assemblées, légiférer, une Mme de Sabran, au déclin de cette société qui allait disparaître, n'en représentait pas moins la plus respectable, la plus durable et la plus sainte des traditions ; dans son franc et maternel langage, elle ne s'exprimait pas autrement que, cent années auparavant, la châtelaine de Bourbilly et des Rochers eût pu le faire elle-même en nommant sa fille adulée, sa fille chérie, cette enfant la plus belle de France : Françoise-Marguerite, comtesse de Grignan.

III

La tâche que M. Edmond Pilon a entreprise et qu'il a menée à bien au moyen des lectures nombreuses qu'il a faites, des renseignements qu'il a recueillis, aidera — c'est à sou-

haiter — en ce qui concerne l'étude de la famille française au dix-huitième siècle, à poursuivre plus avant des recherches restées jusqu'ici un peu fragmentaires. En même temps cette tâche, développée avec ordre, appuyée de nombreux documents, apportera dans l'avenir, à l'histoire de ce siècle telle qu'elle est présentée le plus souvent, un correctif utile. « *Il n'est pas bon*, a proclamé une fois avec courage un homme politique contemporain, *il n'est pas bon de dire : par delà telle date éclatante et rénovatrice, il n'y a rien dans notre histoire, rien que des tristesses, rien que des misères, rien que des hontes. Cela n'est pas vrai d'abord; et ensuite cela n'est pas sain pour la jeunesse.* »

En proclamant cette vérité, qu'on peut qualifier première, Jules Ferry avait raison. Il n'est pas bon et il n'est pas bien, afin de donner plus d'éclat aux temps modernes, de rabaisser ou de déformer, comme on ne le fait que trop communément, les temps qui ont précédé cette civilisation contemporaine qu'on dit dit être meilleure et plus juste que l'ancienne. Certes (et cela est évident !) il est assez puéril de s'en aller, tel le vieil homme d'Horace, répétant à tout bout de champ que le passé seul est digne d'éloge ; mais, d'autre part, il n'est pas moins vain de méconnaître ce même passé, ou de ne placer sous les yeux de nos enfants, en ce qui le concerne, que d'indignes images.

La famille Calas, sans doute, a été malheureuse. Voltaire a bien fait de prendre sa défense avec une éloquence, une chaleur qui finirent par triompher ; mais ce n'est pas une raison parce qu'un Parlement de province, sous l'empire de passions religieuses excessives, jugea injustement et cruellement Calas, pour que toutes les représentations que nous nous faisons de la famille à cette même époque en soient pour cela faussées. Comme toutes les institutions qui avaient fait la France grande et forte, la famille était respectée, honorée, et jamais le dix-huitième siècle, bien qu'on l'ait insinué et répété à satiété, ne se désintéressa d'une tradition aussi vénérable. Cela est si vrai que, lorsque l'erreur du procès Calas eut été reconnue, il n'y eut pas d'accueil favorable qu'on ne ménageât, à Versailles même et à la cour, à la veuve du pauvre marchand toulousain et à ses filles.

Michelet lui-même, le second avocat de Calas, après Voltaire et devant la postérité, est bien obligé de le reconnaître ; c'est quand il écrit des dames Calas : « *Partout bien*

reçues. Les portes sont ouvertes à deux battants. Bon accueil du chancelier. Force caresses de Choiseul. » Et plus loin, encore qu'il écrive un peu inconsidérément : « *ces trois simples femmes, avec leurs cornettes noires, leur deuil, c'est la Révolution...* » Michelet d'ajouter honnêtement : « *La reine les fit venir, les reçut avec bonté...* » La reine, c'est Marie Leczinska. Nulle mère de famille plus sérieusement mère, nulle reine qui ne se confinât plus volontiers dans son foyer et ne se consacrât plus entièrement aux soins de ses enfants, à ceux de son époux.

Pour ce dernier, les biographes ont tracé de lui le plus ordinairement un portrait si sombre qu'on peut bien dire, sans crainte d'exagération, qu'ils sont parvenus à le rendre méconnaissable. La vérité est qu'il y avait, dans le caractère de Louis XV, un mélange singulier du pire et de l'excellent. Pour le pire, on ne le connaît que trop ; mais pour l'excellent, comme par hasard, on s'est bien gardé de le dire.

C'est un fait avéré d'abord que Louis XV n'aimait pas le sang répandu ; on le vit bien à Fontenoy où la pensée des soldats blessés, mutilés, fut ce qui l'occupa tout le jour au moins autant que la victoire. Louis XV était bienveillant ; et vis-à-vis des petites gens, des simples valets qui le servaient et l'entouraient, il ne se départit jamais d'une grande patience, souvent d'une véritable sollicitude. Il m'est arrivé de rapporter moi-même à ce propos le fait d'un valet de chambre qui se montra désolé de ce que le roi, auquel il aidait dans sa toilette, se fût passé de lui pour agrafer son col. Louis XV entendit ce valet qui murmurait, mais n'en marqua pas d'humeur. « *Puisque*, dit-il simplement, *vous avez la manie de mettre les cols, mettez-le.* » En même temps il retirait lui-même le col et le tendait à son valet de chambre pour qu'il le lui ajustât de nouveau.

Le duc de Luynes, dans ses *Mémoires*, relate qu'une autre fois, au moment où le roi était pour monter à cheval, un autre valet se trompa et lui apporta deux bottes pour le même pied. Quelque courtisan s'en indigna ; mais le roi, tout tranquillement : « *Celui*, dit-il, *qui s'est trompé est plus fâché que moi.* » La vérité oblige à dire que rendu aussitôt à lui-même, en dehors de toute influence des favorites, Louis XV redevenait le plus casanier des hommes, le plus *pot-au-feu* des rois. Lui-même aimait à préparer son café, à

allumer son feu. Au milieu de ses enfants — il en avait sept : un garçon et six filles — il avait des moments heureux de détente. Une souriante bonhomie, une prévenante aménité, enfin cet esprit de famille qu'il lui arriva de méconnaître tant de fois ailleurs, mais qui reparaissait à chaque fois qu'il se retrouvait libre, faisaient de lui, dans sa maison, le plus bourgeois des monarques et le meilleur des pères.

Que ceux qui doutent de dispositions si honorables de la part d'un roi, qu'on n'a pas accoutumé de présenter sous ce jour ni de montrer de cette manière, veuillent bien feuilleter simplement la *Vie de la vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin, religieuse du monastère de Saint-Denis-sur-Seine*, cette vie d'une religieuse qui n'est autre que Madame Louise de France, l'une des filles du roi entrée au Carmel. Ils y verront d'abord que « la tendre affection que Louis XV portait à son auguste fille ne lui permettait pas de passer un mois sans venir à Saint-Denis. » Il faut dire — et c'est une religieuse de la communauté qui le rapporte — que le roi y venait en toute simplicité, sans suite nombreuse, pour ainsi dire en voisin et en ami. Là, plus d'apparat, plus d'étiquette : un père simplement qui vient rendre visite à son enfant. Tout cela le mieux du monde et si sincèrement que Louis XV « choisissait de préférence, pour faire ses visites, les heures laissées libres par la règle ».

A peine était-il entré dans la cellule de sœur Louise qu'il s'asseyait tout bonnement sur la paillasse du lit de cette religieuse qui lui tenait de si près. « Il la trouvait dure », écrit la narratrice. Tout de même il y demeurait tout un long temps pour parler avec sa fille ; et quand il allait à Saint-Denis, cet excellent père voulait chaque fois que l'on plaçât dans son carrosse, à l'intention de sœur Louise, le meilleur poisson, les plus douces friandises. Mais la prieure, la Révérende Mère Saint-Alexis, s'opposait à ce que rien de tout cela fût donné aux religieuses. C'étaient les pauvres de Saint-Denis qui en profitaient, si bien que le roi lui-même se montrait ému d'un tel détachement. « *Louise*, dit-il une fois à sa fille, *Louise, votre prieure est une sainte.* »

Contrairement à ce qu'on a écrit, Louis XV, même aux plus mauvaises heures, aux plus décriées, ne cessa jamais d'être un père affectueux ; et père, le roi l'était aussi de ses sujets. En ce dix-huitième siècle où tous les contrastes, toutes les oppositions des lumières et des ombres s'affrontent

les uns les autres, il y eut ce sentiment-là, qui était bien aussi un sentiment familial : le roi père de son peuple, le roi aimant et gouvernant la famille des Français. Cela est si vrai — et les gens de ce temps-là le trouvaient si naturel — qu'il y avait du roi au peuple, et du peuple au roi un ensemble ténu, solide, de sentiments paternels et filiaux dont l'expression, quand elle se manifestait incidemment, était touchante. Dans son *Précis du règne de Louis XV*, Voltaire, l'un des premiers, a défini cette entente amicale, visible ; il a montré ce lien. C'est à propos de la dangereuse maladie qui surprit Louis XV à Metz, au moment où il allait se placer à la tête des troupes qui devaient passer le Rhin, rentrer en campagne. « Cet événement, écrit Voltaire, porte la crainte et la désolation de ville en ville. » Dans la capitale, notamment, ce fut de la stupeur.

« La nouvelle, écrit l'auteur du *Précis*, se répand dans Paris au milieu de la nuit ; on se lève, tout le monde court en tumulte sans savoir où l'on va. Les églises s'ouvrent en pleine nuit : on ne connaît plus le temps ni du sommeil, ni de la veille, ni du repos. Paris était hors de lui-même ; toutes les maisons des hommes en place étaient assiégées d'une foule continuelle : on s'assemblait dans tous les carrefours. Le peuple s'écriait : « *S'il meurt, c'est pour avoir marché à notre secours.* » Tout le monde s'abordait, s'interrogeait dans les églises où le prêtre, qui prononçait la prière pour la santé du roi, interrompit le chant par ses pleurs, et le peuple lui répondit par des sanglots et par des cris. » *Le roi pour tous et non pour lui :* voilà l'idée que se faisaient tout naturellement de la monarchie les gens d'alors ; non seulement, comme on ne le soutient que trop communément, les gens de la noblesse et du clergé, mais aussi ceux du tiers, et le petit peuple et les petits pauvres !

Aussitôt que se manifestait une exaction, une iniquité commise par quelque intendant abusant de ses pouvoirs, quelque traitant en place : « *Ah!* disait le public, *si le roi savait!* » C'est que l'idée que le public se faisait du roi était affectueuse, confiante. Toute pensée de recours, d'appel à la justice, il la plaçait en lui. Voir le roi, voir la reine, approcher la famille royale constituait alors, de la part des Français de tous les rangs, la curiosité la plus légitime, souvent la plus pressante. Dès l'avènement de Louis XVI, son couronnement dans la ville de Reims, on vit la monarchie se

mettre à la portée de tous, se placer pour ainsi dire de plain-pied avec la nation ; et cela renforça encore le sentiment de filial amour que le peuple, à toutes les cérémonies de la vie du roi, ne manquait jamais de laisser paraître.

Un historien récent du sacre de Louis XVI, M. Maurice Renard, dans son livre intitulé : *Notre-Dame royale*, naguère encore a montré cette allégresse, il a peint ces transports. Jamais règne ne commença si bien. C'est au lendemain de la cérémonie imposante qui s'est déroulée dans la basilique, après le toucher des écrouelles, la libération des prisonniers. Louis XVI et Marie-Antoinette n'ont pu résister au désir qu'ils ont de se mêler à ce bon peuple. M. Maurice Renard nous conte cela très bien. Il nous fait voir la reine et le roi s'aventurant sur les promenades, et bras dessus bras dessous, suivis seulement de quelques familiers, se montrant à tous sans apparat. — « *De lui-même, le peuple se range sur leur passage.* » Et M. Maurice Renard d'ajouter : « *Les quelques gardes qui les entourent semblent n'être plus que des gardes d'honneur; et comme une brave femme demande à l'un d'eux de lui montrer le roi, c'est la reine elle-même qui la prend par le bras et la met en face de Louis XVI en disant : « Le voilà, ma bonne! » avec une pointe d'accent viennois.* « *Où est le roi? Où est le roi?* » c'est d'ailleurs la question que l'on entend de tous côtés, car rien ne distingue le monarque des Messieurs qui l'accompagnent. — « *Eh quoi! c'est là le roi!* » s'écrie un jeune garçon. — « *Oui, mon petit ami, c'est moi-même!* » Et Louis XVI de se retourner complaisamment pour qu'il le voie mieux. »

Afin de donner à ces fêtes tout leur caractère populaire, amical même, les corps de métier rémois, les poissardes des premières, furent admis aux harangues. S'exprimant dans le jargon qui resta longtemps de mode parmi les vendeuses des marchés, la femme Lambert, au nom de ses compagnes, prit la parole devant la reine. « *Très chère Reine*, dit-elle, tout en présentant à Marie-Antoinette un panier garni en blonde, contenant une douzaine de très belles oranges de Portugal, *Très chère Reine, l'Roy nous a fait l'honneur que d'recevoir note compliment et note bouquet, il faut que vous nous honoriez de ce bonheur ytout. Queu bonheur de vous voir! On zet tout ébaubi. Vous avez l'air d'un miraque. Ce n'est pas tout que l'coup d'œil ed l'orange : la bonne bonté des choses qu'y a dedans est encore ben plus meyeure* ».

Mais la femme Lambert n'eût point été la femme Lambert si elle n'eût point traduit le sentiment général, si elle n'eût fait allusion, en achevant son discours si bien « jargonné », aux vœux que formait tout le peuple en faveur de la venue prochaine d'un dauphin, de la grossesse éventuelle de la Reine. « *Quant à cet artique, j'savons ce qui nous faut : quand l'bon Dieu nous l'aura donné, j'ne nous senterons pas d'aise, j'sauterons tout en l'air, comme des chevrettes!* » Ainsi, dans ce langage imagé, tout patoisant, au parfum de terroir savoureux et qu'en leur temps déjà, dans cette même ville de Reims, avaient entendu Maucroix et La Fontaine, s'exprima la femme Lambert. De la sorte, l'idée royale, dans l'imagination populaire, ne se séparait pas de l'idée de famille ; et, dans ces heureux temps, qu'il s'agît du roi de France ou de l'artisan le plus humble, il semblait que le mariage, considéré dans ses fins logiques, n'eût alors d'autre but que celui-ci : la venue de l'enfant, l'impatience, le désir avec lesquels on attendait et espérait dans la famille la naissance du petit être qui devait l'augmenter et l'embellir.

IV

M. Edmond Pilon n'eût point donné à son ouvrage tout son développement, s'il ne se fût, ainsi qu'il l'a fait, appesanti sur ces craintes, sur ces espérances par lesquelles un bon ménage du dix-huitième siècle ne manquait point de passer, dès l'instant si grave qui précédait ou marquait l'arrivée tant attendue de l'enfant. Diverses compositions de Moreau le jeune, toutes d'un tour délicieux, d'une recherche aimable : *J'en accepte l'heureux présage. N'ayez pas peur, ma bonne amie. C'est un fils, monsieur!* ne sont pas en soi seulement, comme on l'a dit et comme les Goncourt l'ont précisé, de charmants chefs-d'œuvre. Ce sont aussi des témoignages qui révèlent de quels soins prévenants, dans les heureux ménages de ce temps-là, était entourée la jeune mère. Jamais à aucune époque peut-être — et même avant que Jean-Jacques Rousseau se fît dans *Emile* l'avocat de cette cause que par ailleurs il plaidait si mal — les questions de maternité, d'allaitement, d'hygiène de la mère et de l'enfant, ne préoccupèrent le monde au point où on le vit alors.

Qu'une jeune femme en état de grossesse parût en public,

se montrât sur la promenade ou dans un jardin, il n'y avait pas d'attentions, d'égards dont elle ne se vît aussitôt l'objet. Une anecdote des plus typiques, qui vient illustrer au mieux ces sentiments si particuliers à la seconde moitié du dix-huitième siècle, nous a été contée à propos par l'auteur des *Contes à ma fille*, cet heureux Bouilly, qui ne fut pas seulement un vertueux écrivain mais se montra aussi un excellent père. Comme Bouilly n'avait pas vingt-six ans au commencement de la Révolution et comme il était, à l'époque où il vint avec sa femme à la veille pour ainsi dire d'être mère, visiter Paris et Versailles, il se peut fort bien que l'aventure qu'il conta plus tard avec autant de décence que de plaisir soit arrivée à Mme Bouilly.

Donc, dans ce récit tout simple, mais beau comme un conte, il advint que la jeune femme fatiguée, non seulement par l'état si intéressant où elle était elle-même, mais aussi par une journée qui se passa tout entière et par la chaleur à marcher et à admirer, éprouvât le besoin de s'asseoir. C'était à Versailles. Bouilly avise précisément sur la terrasse du château un banc fort bien situé, occupé déjà par deux dames mais où demeure encore un espace suffisant. Le jeune et prévenant mari de se précipiter aussitôt vers ce banc bienheureux et de s'y asseoir afin de garder la place libre et de permettre à sa compagne de prendre tout son temps pour venir l'y rejoindre. Mais, stupeur de l'empressé Bouilly ! En levant les yeux, n'a-t-il pas reconnu l'une des deux dames qui occupaient, avant qu'il s'y assît, l'autre partie du banc? Ce n'est ni plus ni moins que la reine. Surpris au plus haut point, Bouilly se lève, balbutie, s'excuse et se met avec émotion à expliquer dans quel but et pour quel objet il s'était précipité ainsi sur ce banc. Alors Marie-Antoinette le complimente, sourit ; mieux : elle lui demande d'aller lui-même chercher sa jeune femme, de la lui amener. A ce moment, un heiduque ou page de service vint à passer sur la terrasse ; la reine l'appelle, lui ordonne d'apporter au plus vite un coussin du château, et, le page à peine revenu, elle-même dispose ce coussin pour Mme Bouilly en disant : « *Ce marbre est trop froid pour vous, madame; votre état exige de plus grands soins.* »

On ne pouvait être plus reine, et, en même temps, plus mère. Marie-Antoinette ne cessa jamais d'être l'une et l'autre. Louis XVI, à condition qu'il fût lui-même et rompît

avec cette timidité qui lui fit tant de tort et lui donnait l'air gauche et embarrassé, ne cessa jamais de se montrer un père affectueux, un très bon mari. M. Edmond Pilon, afin de mieux marquer cet attachement du roi à sa femme et à ses enfants, a tenu à rapporter, d'après le récit fameux aujourd'hui de Mme Campan, la scène de l'accouchement de Marie-Antoinette. C'est quand celle-ci mit au monde le premier dauphin, celui qui précéda le duc de Normandie. Rien ne peut se concevoir de plus touchant que la crainte et l'émotion par lesquelles le roi passa dans cet instant, enfin l'enthousiasme et la joie d'un peuple qui, de tous temps, avait un peu considéré comme un enfant à lui, un enfant de la nation, le fils de ses rois.

Aussi bien, ne vit-on jamais de mère plus entendue, plus attachée à ses enfants que la reine de France. Dans un gracieux livre, consacré tout entier au *Trianon de Marie-Antoinette*, M. Pierre de Nolhac a montré l'épouse de Louis XVI, en ses derniers beaux jours, confinée dans cette belle retraite, et « toute au plaisir d'avoir ses enfants auprès d'elle ». Alors elle n'était pas encore enfermée au Temple, elle n'était pas abreuvée d'outrages ; on ne la nommait ni l'*Autrichienne*, ni *la femme Capet;* mais seulement elle était une excellente mère, une mère comme les autres, toute à la joie et au bonheur de vivre ; et elle était ainsi que Mme Vigée Le Brun l'a peinte, ses royaux enfants tout serrés contre elle.

Avec un charmant humour, M. Pierre de Nolhac, qui fait allusion à ces heureux temps — les derniers d'un règne — nous a peint un bien curieux et amusant portrait de cette plantureuse et plaisante nourrice du dauphin appelée *Madame Poitrine*. C'est d'après Mme de Bombelles qui l'a représentée assez forte en gueule et haute en couleurs. « *C'est*, écrit Mme de Bombelles citée par M. de Nolhac, *une franche paysanne, femme d'un jardinier de Sceaux; elle a le ton d'un grenadier, jure avec une grande facilité, ne s'étonne et ne s'émeut de rien. Les dentelles, le linge qu'on lui a donnés ne l'ont pas surprise; elle a trouvé cela tout simple et a seulement demandé qu'on ne lui fît pas mettre de poudre, parce qu'elle ne s'en était jamais servie. Elle voulait mettre son bonnet de six cents livres sur ses cheveux comme les autres cornettes. Son ton amuse tout le monde.* »

Ah ! Madame Poitrine ! Madame Poitrine ! Dans cette jolie cour, sous ces frais ombrages de Trianon, avec votre ton

agreste, vos reparties à la façon de la mère ou de la fille Angot, que vous étiez singulière et divertissante ! Après les jours amers, après les jours sanglants, que devîntes-vous, madame Poitrine? Sans doute est-il préférable de ne le point savoir. La reconnaissance ne vit pas toujours au cœur des bonnes gens. Ce cœur des bonnes gens, des braves gens égarés, dans les jours les plus affreux de l'émeute ou de la révolution, ne conserve-t-il pas malgré tout, en ses replis cachés, quelque reste secret du grand sentiment familial? Mais comprimé un moment dans la haine ou la crainte, ce cœur, en ses minutes de retour, ses instants de lucidité, n'est-il pas — surtout s'il s'agit de l'enfant — capable encore des sursauts les plus imprévus, des indignations les plus généreuses?

Qui sait ce qui se fût passé, au tribunal révolutionnaire devant lequel comparut Marie-Antoinette, au moment où Hébert lança sa hideuse accusation, et où celle qui avait été la reine de Trianon, la reine de Versailles, mais qui maintenant n'était plus qu'une veuve et une prisonnière, se dressa sous l'outrage, et, repoussant la question déshonorante, eut le courage de riposter, se tournant vers un public qui devenait houleux : *J'en appelle à toutes les mères qui peuvent se trouver ici?...* Qui sait ce qui fût arrivé si ces mères, à qui une autre mère jetait un appel si pathétique, eussent été à ce moment plus nombreuses, moins prévenues, et si l'atroce Hébert eût, ce jour-là, insisté par trop maladroitement? Vilate, le fameux juré au tribunal révolutionnaire, tellement attaché à Robespierre, et son farouche séide, se trouvait précisément, paraît-il, à souper le même jour chez Venua, un traiteur du temps, avec Barère, Saint-Just et Robespierre lui-même, quand on vint les informer de cet « incident de séance » survenu au tribunal, de ces murmures d'un auditoire cependant « bougrement républicain et révolutionnaire ». Devant tant de bêtise, une honte inutile et si basse, Robespierre lui-même s'indigna. De fureur, dit-on, il brisa son assiette sur la table, et, nommant le substitut au procureur de la Commune, on l'entendit s'écrier rageusement, à plusieurs reprises : « Cet imbécile d'Hébert ! Cet imbécile d'Hébert ! »

En ces temps sinistres, il était une chose en effet, une chose sacrée, devant laquelle il arrivait aux plus cruels des hommes, aux plus fanatisés des bourreaux, de s'arrêter soudain. C'était devant l'enfant. On sait que la Convention nationale

elle-même n'osa jamais envoyer à l'échafaud les femmes sur le point d'être mères. Bien des fois il suffit qu'une jeune mère, une jeune femme parût un enfant sur les bras, au milieu d'un public exalté de *tricoteuses* et de *sans-culottes* pour que ce sentiment familial qui est dans tous les cœurs se manifestât aussitôt et vînt apporter, à celle qui était menacée à ce moment dans sa vie, sa protection et sa sauvegarde. Quelqu'un qui l'éprouva une fois au moins fut cette jeune et belle Delphine de Custine qui devait être plus tard, sous la Restauration, avec Mmes Récamier et Pauline de Beaumont, l'une des fées tutélaires et des Muses de Chateaubriand.

A ce moment-là — 1793 — le tribunal révolutionnaire, et son accusateur public, toujours soupçonneux, avaient à juger le remplaçant de Luckner à l'armée du Nord, et vainqueur à Mayence, le général Custine. Le général était le beau-père de Delphine. Celle-ci lui était très attachée et c'est pour lui apporter le réconfort de sa présence qu'au vu et au su de Fouquier-Tinville lui-même, à chacune des séances du tribunal elle était là. A la fin, Fouquier qui sentait le prestige que la présence d'une femme jeune et belle, décidée à sauver son beau-père, était à même d'exercer sur l'esprit des jurés, se décida à susciter, en sous-main, tout un mouvement de rue contre Delphine.

Un jour, en effet, comme celle-ci descendait les marches du palais, à l'issue de l'une des séances où elle venait d'assister le général, une clameur furieuse l'accueillit. Menaçants, les assommeurs se rapprochaient. Des femmes s'écriaient : « *C'est la Custine! c'est la fille du traître!* » Encore un geste, un faux pas, un simple mouvement d'hésitation en avant, et c'en était fait de cette fragile et belle jeune femme : la foule la happait, l'écharpait. Déjà, raconte le biographe de Delphine, A. Bardoux, des bâtons se levaient, des sabres s'abaissaient. Afin de combattre sa pâleur, de cacher son épouvante, la malheureuse se mordait les mains et la langue jusqu'au sang. Tout à coup une illumination, une lueur traverse son esprit : dans sa détresse Delphine aperçoit soudain une femme du peuple qui s'avance, portant dans ses bras un nourrisson. *Mme de Custine va brusquement à cette mère, et lui dit : « Quel joli enfant vous avez là. — Prenez-le vite!* » répond à voix basse la mère, qui comprend tout d'un mot et d'un regard. Mme de

Custine prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse, et les assommeurs, les *tricoteuses*, ébahis, s'arrêtent. Ainsi protégée, Mme de Custine traversa la cour du palais de Justice, ayant toujours son précieux fardeau sur les bras, sans être frappée ni injuriée, se dirigea vers la place Dauphine. Parvenue au Pont-Neuf, elle rendit l'enfant à celle qui le lui avait prêté. Puis, sans échanger un seul mot, sans esquisser un seul geste, les deux femmes se séparèrent.

M. Edmond Pilon, qui s'en est tenu strictement au dix-huitième siècle finissant avec l'agonie de la royauté, n'a pas rapporté cette scène émouvante. Si je me suis résigné à le faire moi-même, c'est parce que je la trouve éloquente et représentative au plus haut point du prestige qu'un enfant peut, par sa seule présence, même aux époques farouches, exercer encore sur les êtres les plus fanatisés, les cœurs les plus débordants d'amertume, les plus excités de fureur. Par contre, comme pour donner la réplique à cet épisode si humain, si vivant de Mme de Custine, il est une œuvre que l'auteur, parmi les planches qui illustrent son ouvrage et peuvent être à la fois une garantie et un document, a tenu à faire figurer. C'est cette toile, ornement du musée du Mans, due au pinceau de l'ex-conventionnel David, et qui représente, dans l'atmosphère d'un recueillement adouci, d'une sereine et douce intimité, la famille du député Gérard.

Le Michel Gérard dont il est question ici avait eu une réputation de bonhomie, de sagesse rurale. Cultivateur aisé de l'Ouest, il avait été nommé membre de l'Assemblée nationale. Lié avec Collot d'Herbois, il eut le redoutable honneur d'approcher David. Celui-ci les peignit, Gérard et ses enfants, avec une visible satisfaction d'artiste et une sympathie d'homme à homme très manifeste. C'est proclamer assez que, jusque dans le cœur de ceux qui étaient les plus ardents à soutenir les doctrines des temps nouveaux, la tradition, la pensée de la famille ne purent être étouffées. Aussi bien ne le furent-elles jamais. Le sentiment d'affection des enfants pour les père et mère, des parents pour les enfants ne se démentit pas une seule fois, et dans toutes les classes, au cours des événements d'une époque qui n'était rien moins que sensible. En vérité, les tribunaux peuvent sévir, les lois d'exception poursuivre et traquer les suspects : ceux qu'on a déclarés tels, comme pour se donner une force nouvelle, s'aider à défier la mort, avant d'affronter celle-ci,

se tourneront une fois encore vers les exquises et attendrissantes images de la femme aimée, des enfants chéris.

Pour ma part, en écrivant ces mots, il ne m'est pas possible de ne pas penser à Lavoisier dont la fin résignée, très belle, fut celle d'un stoïcien et d'un héros. « *Si j'éprouve en ce moment quelques sentiments pénibles*, faisait simplement savoir ce savant illustre à son cousin Augez de Villers, *c'est de n'avoir pas fait plus pour ma famille.* » Les sentiments qui animaient Condorcet étaient les mêmes. Avant d'abandonner, pour s'enfuir ensuite au hasard jusqu'à Bourg-la-Reine, l'asile auprès de Saint-Sulpice où sa bienfaitrice Mme Vernet l'avait recueilli secrètement au prix de ses jours, Condorcet, d'une main défaillante, avait tracé ces mots qui sont, comme la déclaration de Lavoisier à Augez de Villers, un testament d'une rare élévation : « *Je ne puis regretter la vie que pour ma femme et mon Élisa; elles en auraient embelli les derniers instants. Ma vie pouvait leur être utile...* » Ainsi le sage, au-dessus des vaines agitations des furieux, des excès des fanatiques, élève son cœur. Jusqu'à l'extrême de jours qui sont comptés, la pensée de sa famille, l'image qu'il s'en fait, les souvenirs qu'il en conserve, sont pour lui un adoucissement et un réconfort.

V

Ce sentiment de la famille, si fortement implanté en France avant la Révolution, reposait sur des bases si imprescriptibles, si solides, et Rousseau lui-même dans ses écrits lui avait donné une importance si manifeste, que nombre de ceux qui précipitèrent si étourdiment la venue des nouveaux jours ne laissèrent pas, même aux moments les plus critiques, d'y demeurer fidèles. Non sans raison, M. Edmond Pilon a rappelé comme il convenait — et c'est là un exemple bien digne d'illustrer sa thèse si intéressante — l'exemple de Mme Roland recommandant jusqu'au dernier moment, aux soins de sa bonne et dévouée servante Fleury, sa fille Eudora. A cette même Eudora, qui devait lui survivre tant d'années et porter si longtemps le deuil de sa mère, Mme Roland, en octobre 1793, c'est-à-dire à la veille d'être immolée, adressait ces mots déchirants : « *Adieu, enfant chérie, toi que j'ai nourrie de mon lait et que je voudrais pénétrer de tous mes*

sentiments. Je te presse sur mon cœur... adieu, mon Eudora. »

Dans des pages d'un de ses livres antérieurs : *Portraits tendres et pathétiques,* qui apportent pour ainsi dire le second panneau à ce diptyque tout familial, M. Edmond Pilon, en regard de la physionomie épurée de Mme Roland, a placé comme par contraste le masque plus brutal, plus accusé de Danton. Il faut dire que c'est toujours aux mêmes heures terribles, mais un peu plus tard cependant, au printemps de 1794 ; et M. Edmond Pilon, qui vient de nous représenter d'une manière si touchante Mme Roland en proie aux regrets maternels, nous fait voir cette fois le tribun fameux, avant d'être conduit en prison, ne s'arrachant qu'avec peine à l'étreinte de sa seconde et jeune femme, aux embrassements de ses deux fils : Antoine et François-Georges.

Au milieu des fureurs des clubs, en proie aux mouvements de l'Assemblée, aux menaces et aux accusations des Comités, le terrible Danton ne rencontra jamais — il importe de le dire — de paix réparatrice et de bonheur réel que là, passage du Commerce, sous ce toit de son foyer, au milieu de ses enfants, auprès de son épouse délicate. Grâce à la composition bien connue, intitulée *l'Optique,* dont Boilly est l'auteur et que grava Tresca, nous pouvons nous imaginer, en raison du contraste qu'une telle œuvre oppose aux événements violents de la rue, ce qu'était, en ce temps-là, le tranquille intérieur d'un ménage révolutionnaire.

Vêtue de façon charmante, exquise de joliesse et de féminité, Louise Gély, la deuxième femme du conventionnel — la première, Gabrielle Charpentier, était morte au lendemain de la mission de son époux en Belgique — est montrée par l'artiste occupée d'instruire l'un des fils de Danton. Appuyée pour l'instant auprès de l'instrument posé sur la table et qui sert à sa démonstration, elle enseigne avec beaucoup de grâce et de simplicité l'optique à ce jeune garçon. Il n'y a rien à cela que de tout naturel. Cette partie des sciences, dès la fin du dix-huitième siècle, et tout autant sans doute que la botanique, était à la mode ; et Marat, Jean-Paul Marat lui-même, dès 1784, avait, sacrifiant au goût public, publié chez Didot ces *Notions élémentaires d'optique* auxquelles avaient recours les pédagogues et dont une jeune fille aussi bien éduquée que Louise Gély, dès avant son mariage, avait dû recevoir les rudiments. Bien sûr, Boilly, auteur de cette œuvre coquette, élégante

même, ce n'est pas Chardin ; et même ce n'est pas Greuze. Il faut toutefois reconnaître qu'en cette planche de *l'Optique*, amoureusement dessinée par l'artiste, il y a bien du piquant, une séduction qui touche et qui plaît.

De même, lorsqu'il a tracé le délicieux, l'aimable portrait dans lequel il a représenté Lucile Desmoulins, Boilly s'est montré le mieux inspiré, le plus aimable des peintres. Rien n'est plus intéressant à considérer, au fond du vieux cadre qui la renferme, que cette exquise, fine et rêveuse physionomie. Et lui, Camille Desmoulins, quand il lui arrivait d'échapper à son idéologie révolutionnaire, d'oublier son emphase déclamatoire, enfin dans la vieille demeure de ses beaux-parents Duplessis, à Bourg-la-Reine, se montrait tout occupé de sa Lucile, sa *Loulou* comme il disait en riant avec gaminerie, qu'il était donc charmant de jeunesse, enthousiaste, heureux ! Enfin l'enfant, le cher petit bonhomme qui était né d'eux : un ménage de fauvettes, tout simplement.

Autrefois, lorsqu'il m'arriva, pour reconstituer le roman de la vie de Camille Desmoulins, de demander aux vieux coffrets, aux vieilles archives, de me livrer le secret de leur passé, le hasard qui fait bien les choses voulut que je fusse mis en présence de bien touchantes et naïves reliques. C'était, à Laon, les souvenirs du mariage du jeune couple : le gilet blanc à fleurs brodées que portait ce jour-là Camille Desmoulins, le corsage de satin rose à petites basques et à manches étroites que Lucile avait revêtu ; enfin les jarretières de soie brodées de myosotis et de cœurs accouplés que la mariée avait mises pour cette nuptiale cérémonie. Dans l'apparat de ce gilet brodé, qu'il devait être élégant, notre Camille ! Et sa *Loulou*, toute mignonne, et telle que Boilly l'a peinte, je la vois, dans la vieille maison, le jardin ombragé des parents Duplessis, toute rose, affairée, jouant à la fermière, jetant du grain aux poules, enfin un vrai lutin et une jolie femme.

A deux ou trois ans de là, cependant, d'une si heureuse gaicté, d'une pareille joie de vivre dans la paix des champs, rien ne restait plus au cœur du pauvre petit Horace Desmoulins, de la grand'maman Duplessis, que le regret et le désespoir. L'échafaud avait saisi Camille, il avait dévoré Lucile, et, de tant de bonheur, il ne restait plus, sur les ruines d'un foyer détruit, que les quelques souvenirs dont

j'ai parlé, et les lettres surtout, les pauvres lettres que Desmoulins, avant de se livrer au bourreau en même temps que Danton, avait écrites, du fond de la prison du Luxembourg, à sa chère compagne : « *Je vois le sort qui m'attend; adieu, ma Lolotte, mon bon loup, dis adieu à mon père... Oh! ma chère Lucile, j'étais né pour faire des vers, pour défendre les malheureux, pour te rendre heureuse... Pardon, chère amie, ma véritable vie que j'ai perdue du moment qu'on nous a séparés.* »

Sa véritable vie! N'était-elle pas bien plutôt en effet, pour ce provincial de vieille famille bourgeoise, à l'ombre de sa vigne, sous le toit de ses ancêtres, que dans les comités jacobins, au milieu des agités et des fiévreux des clubs révolutionnaires? « *Je ne dirai qu'un mot de ma femme*, écrivait encore à la veille de périr ce parfait mari : *j'avais toujours cru à l'immortalité de l'âme; mais mon ménage est si heureux que j'ai craint d'avoir reçu ma récompense sur la terre...* » Alors, pauvre Camille, pourquoi tant de véhémence, et tant de désordre, et tant de folie? Et pourquoi, en faveur d'idées hasardeuses, de nouveautés sociales contestables, avoir sottement gâché et détruit ces choses : la sécurité du foyer, l'affection d'un fils, l'amour d'une femme attachée, fidèle, biens autrement rares, trésors autrement précieux que toutes les billevesées possibles, soufflées de haine et gonflées de vent, des réformateurs et des philosophes? La plus belle, la plus douce des philosophies, le plus riant, le plus sûr bonheur ne sont-ils pas là, loin des entreprises chimériques, loin des factions, dans ce paisible et doux refuge du ménage et de la famille?

En poussant son exploration en dehors de France, jusqu'en Suisse et en Angleterre, M. Edmond Pilon a justement montré cette conception de la famille, si naturelle et si vraie, répandue un peu partout en Europe au dix-huitième siècle. Mais ne sont-ce pas les exemples abondants, la moisson des souvenirs qu'il a puisés chez nous, dans notre vieille société française, tellement attachée à ses traditions, et si ferme, si laborieuse, qui demeurent les plus expressifs de tous ceux qu'il a cités?

Cette vieille société, comme tout ce qui est humain, avait sans doute bien des travers ; mais en même temps qu'un modèle éprouvé de savoir, des préceptes judicieux, enfin une bonhomie qui rendait la vie de ce temps-là plus indulgente, elle apportait à tous les hommes une acceptation de bien des

choses, une tolérance mutuelle, enfin beaucoup de sagesse. Cela même est si vrai, et M. Edmond Pilon, en écrivant ce vivant livre, était si bien fondé à le soutenir que, lorsque Napoléon voulut, sur les ruines de l'ancien monde refaire un monde nouveau, il dut, tout le premier, en appeler aux vieilles méthodes d'instruction et d'éducation que des siècles de monarchie et d'ordre avaient mises à l'épreuve. Mieux même : devant l'insuffisance ou la confusion des programmes nouveaux, n'alla-t-il pas, dans bien des circonstances, jusqu'à demander à quelques-uns des survivants de l'ancienne cour, d'un monde aboli par la Révolution, de l'aider de leur sagesse et de leur expérience?

Qu'était la Mme de Montesquiou, la *maman Quiou* du roi de Rome, que l'Empereur avait donnée à son fils comme gouvernante, sinon l'une des représentantes les plus fines et adroites de la vieille société disparue? Et cette grande surintendante des maisons de la Légion d'honneur, destinées aux filles de ses chambellans, de ses officiers, Napoléon n'avait-il pas tenu à ce que ce fût cette même Mme Campan, qu'on a vue autrefois, au temps de Marie-Antoinette, de la nourrice *Madame Poitrine* et du petit dauphin, gouverner Trianon? Seulement, pendant ce temps-là, contrastant avec cette direction si avisée donnée aux filles, les garçons, dans les collèges, recevaient une éducation toute militaire, spartiate : ils se levaient et se couchaient au roulement du tambour. Et c'est à ce détail d'une discipline rigoureuse — détail qui n'était rien, et cependant signifiait beaucoup — qu'on pouvait mesurer ce que le monde avait perdu en aménité, gagné en rudesse.

G. Lenotre.

La Joie [1]

IV

M. de Clergerie l'eût sans doute rappelée en vain ; Chantal était entrée déjà sous l'ombre des tilleuls, de l'autre côté de la pelouse. Il ne vit plus qu'un instant sa jupe claire. Les deux chiens passèrent comme des flèches, épaule contre épaule — et derrière eux, dans l'herbe épaisse, un double sillon d'argent. Elle allait, ainsi qu'on s'échappe, d'un pas rapide, et pourtant calculé, furtif, le long du sentier étroit qui, à travers les buissons de laurier-rose et de seringas tourne court vers les pâturages et la vieille petite ferme en ruines, si normande et si sincère, au creux d'un vallon puéril, avec son unique peuplier, l'auge moussue, la mare envahie par les joncs. La pluie du dernier orage luisait encore dans l'ornière. Un gros merle surpris s'évada, parut rouler longtemps de feuillage en feuillage, à grand bruit et libre enfin, éclata de son rire strident.

Pour la première fois, peut-être, elle renvoya brutalement ses chiens, sans une caresse. Et même comme ils descendaient

---

le plus lentement possible vers la claie de bois qui fermait le chemin, s'arrêtaient sur le seuil, et s'y couchaient en gémissant, elle fit le geste de chercher une pierre imaginaire parmi les aiguilles de sapin... D'ailleurs, elle ne sentait aucune colère, mais, à sa grande surprise (car sitôt troublée ou seulement inquiète elle avait toujours haï d'instinct la solitude, l'oisiveté), tout à coup, profondément, elle éprouvait un besoin de silence, de repos, on ne sait quelle crainte d'être vue. A mi-route, l'impatience la prit de tant de détours inutiles, elle franchit la haie par une brèche, déchira ses bas, se retrouva hors du parc, dans la prairie brûlante qu'elle acheva de traverser du même pas, jusqu'à l'ombre du peuplier. Elle se laissa tomber dans l'herbe, avec un soupir de fatigue.

Encore un long moment, ses oreilles s'emplirent du bourdonnement de la terre surchauffée. Depuis l'aube, les oiseaux avaient regagné les couverts, les grillons même s'étaient tus. Rien ne bougeait qu'un papillon grêle, à la pointe des folles avoines. Elle ferma les yeux.

Les mots prononcés n'avaient déjà plus pour elle aucun sens ; il ne restait que le souvenir d'une souffrance aiguë, à présent presque aussi incompréhensible qu'eux, un remords aussi vague qu'un songe — mais c'était justement ce remords qu'elle s'efforçait d'amener peu à peu dans la lumière de sa conscience. Ce qu'elle avait dit n'importait guère, à supposer même qu'elle eût manqué de patience ou de douceur. Comme les âmes très pures, elle se résignait vite aux fautes commises, ne pensait qu'à en réparer de son mieux le dommage. « De toutes mes filles, vous êtes assurément la moins scrupuleuse, » disait parfois l'abbé Chevance.

Oui, qu'importent les paroles? La faute même, une fois que la volonté s'en détache, cesse d'en nourrir la sève, a tôt fait de se flétrir et meurt stérile. C'est dans le secret des intentions, ainsi qu'au cœur d'un humus décomposé, la noire forêt des fautes à venir et des fautes non pardonnées, demi-mortes, demi-vivantes, que se distillent d'autres poisons. Et sans doute, elle n'eût su le dire, parce que, jusqu'à cet instant, chaque fois qu'elle l'a voulu ainsi, son âme s'ouvrait sans effort à la lumière de Dieu, comme un homme prend toute sa part d'air respirable, respire à fond. Pour-

quoi, aujourd'hui, une tache d'ombre? Qu'ai-je fait? dit-elle.

Dix heures sonnent au loin, gravement. Mais c'est en vain qu'elle essaie de fixer sa pensée à l'humble besogne du jour — le déjeuner à mettre en train, les provisions rapportées de Lillebonne, les comptes de Fernande, et aussi ce panier de bigarreaux — les cerises brunes qu'il faudra trier soigneusement, une à une, à cause des vers dont Mgr Espelette a horreur. Quoi ! le travail ne lui serait à ce moment d'aucun secours, parce qu'elle l'accomplirait sans joie, à regret. Qui mesure, ne donne rien. Et depuis le matin, elle n'a fait en somme que calculer, mesurer — pis encore : elle s'est si fort embrouillée dans ses mesures, dans ses calculs, qu'elle ne sait décidément plus ce qu'elle veut, où elle va. Elle est allée à M. de Clergerie par lassitude, par terreur d'un péril incertain ; elle a désiré lâchement se décharger d'une part de sa peine et, juste dérision, son fardeau s'est accru des hésitations, des remords, des pauvres secrets du petit homme. Elle a cru se délivrer, mais c'est lui qu'elle a délivré, aux dépens de sa propre paix.

D'un geste impatient, elle écarte les hautes herbes qui lui piquent les joues, car elle est couchée sur le ventre, au bord de la mare. L'ombre de peuplier a tourné peu à peu, le soleil tombe d'aplomb sur ses épaules, les brûle au travers de la légère blouse de soie. Aussi loin que porte le regard, la dure lumière n'a pas un fléchissement, pas une ride. Elle ne tremble même plus au-dessus des joncs, autour des quatre murs de pisé qui ont pris la couleur des roches rousses de la vallée d'Avre. Le chaume pâli des toits, les seuils béants, une persienne encore pendue à sa charnière, l'immobilité surnaturelle de ces murailles jadis vivantes, leur nudité, font un paysage de désolation qu'écrase de tout son poids l'immense azur... « Qu'ai-je fait? répète-t-elle tristement. Quelle faute ai-je commise? »

L'idée ne lui vint pas qu'elle souffrait peut-être sans raison, sans but, que la question posée n'a pas de réponse possible, que son angoisse est faite pour se perdre, avec tant d'autres, dans la sérénité universelle, ainsi qu'un cri ne dépasse pas un certain cercle de l'espace, et, hors de ce cercle, n'est rien. Elle examine, avec une attention singulière, chacun des événements de cette matinée, un par un, et — chose étrange ! — il lui semble qu'ils s'ajustent si étroitement, si solidement, qu'aucune volonté n'en aurait pu

briser la logique implacable, qu'il les faut subir tels quels, dans leur succession rigoureuse. Et d'autres vont suivre, suivront sûrement, non moins futiles en apparence (car sa petite destinée si légère n'importe à personne qu'à Dieu) contre lesquels son âme est aussi désarmée. N'a-t-elle pas jusqu'alors cru qu'à chaque jour suffit sa peine? Mais le jour vient où la vie brise pour jamais la céleste insouciance des petits, impose tout à coup le choix décisif, substitue instantanément la résignation à la joie.

« Je ne suis pas résignée ! » disait-elle jadis à son vieil ami. « La résignation est triste. Comment se résigner à la volonté de Dieu? Est-ce qu'on se résigne à être aimée? » Cela lui paraissait clair, trop clair. Seulement, il y a sans doute dans la volonté de Dieu une part que le triste amour humain ne saurait séduire tout entière, incorporer parfaitement à sa propre substance. La grande soif, la Soif éternelle s'est détournée des sources vives, n'a voulu que le fiel et le vinaigre, n'a désiré que l'amertume.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que Chantal s'est sentie portée ainsi à la frontière d'un monde nouveau, trop différent de celui où elle essaie de vivre, mais elle s'en détournait aussitôt, elle n'en voulait rien connaître. Il lui semble à présent que les événements l'y poussent, qu'elle y entre, qu'elle y est entrée déjà. Les épreuves de ces derniers jours lui en ont ouvert les portes. Faut-il avancer, reculer, rester sur place, attendre? Nul n'est moins capable que cette petite fille sincère d'une certaine emphase qui dramatise à plaisir la plus insignifiante aventure. Au contraire, elle s'est toujours appliquée, non sans malice, à découvrir dans chacune des peines ou des déceptions de sa vie ce rien de comique que le malheur lui-même recèle — auquel n'échappe jamais tout à fait la majesté du malheur. La gaieté des saints qui nous rassure par une espèce de bonhomie familière, n'est sûrement pas moins profonde que leur tristesse, mais nous la croyons volontiers naïve, parce qu'elle ne laisse paraître aucune recherche, aucun effort, ni ce douloureux retour sur soi-même qui fait grincer l'ironie de Molière au point précis où l'observation des ridicules d'autrui s'articule à l'expérience intime. « Oh ! ma fille, s'écriait l'abbé Chevance, un seul sourire parfois soulage, il rend la paix, l'âme respire... Gardez-vous, comme es orgueilleux — pauvres gens ! — de vous ajuster par avance

à la mesure des grands périls qui ne viendront pas, peut-être?... Il n'y a pas de grands périls, c'est notre présomption qui est grande. »

— Voyons, dit-elle tout haut d'une voix qu'elle essaie de rafermir, j'avais trop de confiance aussi ! On ne passe pas éternellement à travers les mailles du filet, l'important est de savoir se dégager doucement, sans rien casser. Cela m'a réussi toujours... Il suffit de prendre son temps, de ne pas s'affoler... Évidemment, ce mariage va tout compliquer, — pour un moment — j'aurais dû m'y attendre, suis-je bête ! Enfin, Mme de Montanel me supportera bien six mois, un an? Mais papa est si jaloux de sa liberté, si soupçonneux, si susceptible ! Je devrai encore lui laisser l'illusion qu'il ne me perd pas, lui glisser entre les mains, à son insu, comme une ablette... Où irais-je? Le couvent me fait peur, c'est peut-être une tentation du diable? En somme, je ne tiens pas à être protégée trop visiblement, je n'ai pas de goût pour la guerre de forteresse, il ne me déplairait pas de me battre au grand air, de marauder un peu, de dormir au bivouac, roulée dans mon manteau, à la grâce de Dieu... Est-ce aussi une tentation? Après tout, je pourrais aller en Afrique, ou en Chine ! Il y a les missions, juste pour de pauvres filles telles que moi, que la Providence ne peut employer qu'à des besognes simples, qui recommencent tous les jours — balayer la case du missionnaire, sarcler le potager, faire le catéchisme et moucher les bébés nègres... Mais voilà ! aurais-je la force?... Et bien entendu, je ne l'ai pas, inutile d'insister. »

Elle fit le geste d'éloigner d'elle, de rejeter une fois pour toutes un rêve insensé. Ce n'était pas qu'elle se préoccupât autant qu'on pourrait le penser des bizarres crises nerveuses dont elle avait laissé surprendre le secret, car elles l'avaient toujours plus humiliée encore qu'effrayée. A vrai dire, elle ne redoutait désormais que le scandale et la curiosité des médecins. Si loin qu'elle remontât, d'année en année, elle ne se souvenait pas de s'être jamais révoltée contre quoi que ce fût, n'en tirant nul avantage, assurée qu'elle était faite ainsi, que la résistance l'eût brisée, que l'événement imprévu, si fâcheux qu'il paraisse, peut être ramené par douceur et par ruse aux proportions favorables, à la mesure d'une simple et diligente sagesse. « Il me semble, confia-t-elle un jour à

l'abbé Cénabre, qu'il est possible d'agir comme une grande personne, tenir sa petite place dans le monde, défendre des intérêts légitimes, et ne voir néanmoins les choses essentielles, élémentaires, la joie, la douleur et la mort, qu'avec le regard d'un enfant. » Cette fois encore, en effet, une espèce de curiosité aussi fraîche, aussi neuve que celle des enfants devait finir par l'emporter sur le premier mouvement du dégoût, et elle essayait d'assister en spectatrice à sa propre aventure. « Ce pauvre Russe, pensait-elle, est pour le moins aussi fou, car il va me demander un de ces matins à changer l'eau en vin, ou à ressusciter les morts. Qu'importe s'il parle ou non ! Une grande nerveuse de plus, ça ne comptera guère dans la famille. Et s'il fallait en croire papa, nous sommes tous de grands nerveux, c'est fatal ! »

Elle s'efforça de rire, puis étouffa ce rire entre ses petites mains jointes. Elle regardait obstinément, stupidement, à la crête du talus, juste au ras de l'herbe rousse, la cime immobile d'un if, et à l'extrême pointe de l'arbre noir, au loin, l'arête éclatante du toit, une molle fumée transparente... Le choc d'un seau contre la pierre de la fontaine, une porte qui se ferme, l'appel d'une voix jeune et claire, un moment suspendue dans le ciel limpide... Et tout à coup, par un mouvement de l'âme si brusque, si peu attendu qu'elle pensa défaillir, la maison jadis tant aimée lui devint étrangère, presque ennemie. Pour la première fois il semblait qu'elle se fût arrachée d'elle, qu'elle échappât au mystérieux prestige des choses trop familières, comme usées par le regard, insoupçonnables, qui finissent par lasser toute vigilance et trahissent à coup sûr. Bien avant qu'elle eût pu donner un nom à une impression si nouvelle, elle sentit, au raidissement de son être, la force des liens qui venaient de se briser. C'était comme la soudaine révélation de l'indignité d'un ami, le mensonge non pas surpris, mais seulement perçu par la clairvoyance surnaturelle de l'amour, des yeux qui se détournent, une main dérobée, l'ombre d'un visage... Jadis, aux belles vacances de jadis, lorsqu'elle découvrait du haut de la dernière côte à la sortie d'Arromanches, les larges pentes d'ardoises parmi les dômes verts des tilleuls, elle voyait aussitôt les dalles noires et blanches du vestibule, l'escalier de pierre, la cretonne fleurie de sa chambre — elle respirait l'odeur fraîche, un peu sure, des couloirs aux volets toujours mi-clos, elle s'emparait de la maison tout entière, à travers

l'espace, ainsi que le seul geste d'une main chérie est déjà pour l'amant la certitude de la présence, cette présence elle-même, une possession. Aujourd'hui, elle contemple avec méfiance le déroulement de la mince fumée dans l'azur, le signe imperceptible de la demeure vivante, la demeure qui lui est encore un abri, qui ne lui sera plus jamais un asile, où d'autres vont et viennent, qu'elle a cessé de comprendre, qui poursuivent entre eux leurs desseins obscurs. Et sans doute, elle les aime encore, mais sa pitié ne les trouvera plus au premier élan, elle ne s'en approchera désormais qu'avec prudence ; elle craint leurs pièges. Avec moins de remords qu'une sorte de curiosité déchirante, elle s'avise peu à peu que, depuis longtemps, à son insu, elle jugeait son père, que la racine profonde du sentiment mi-filial, mi-maternel — si désespéré, si tendre — plonge juste à ce point exact de l'âme, trop douloureux, où dort le germe du mépris, et que ne purifie tout à fait la flamme d'aucune charité. La voix qu'elle a entendue, la voix d'un pauvre homme, tour à tour lâche et dure, résonne toujours à ses oreilles, ainsi qu'un horrible aveu. Il semble qu'à regarder seulement le toit dans les arbres, elle va l'entendre de nouveau. Mon Dieu ! Pourquoi cette frayeur, ce dégoût ! Elle le savait aussi faible qu'un enfant, avec ses ambitions frivoles, ses rancunes, son égoïsme ingénu, sa terreur de la mort. Mais elle ne l'avait jamais redouté. Pitié ou mépris, qu'importe? il suffisait bien qu'elle l'aimât. Elle ne songeait qu'à le servir, les servir tous, et d'abord les plus déshérités, dont sa tendresse infaillible avait éprouvé le néant, qu'elle sentait vides. « Pauvres pécheurs ! comme ils sont vides ! » disait le vieux Chevance. Quels pécheurs? Sa charité ne les nommait pas, elle ne séparait aucune unité de ce pâle troupeau de fantômes. A quoi bon? Pourvu qu'elle restât seulement docile à Dieu, qu'elle se fît chaque jour plus claire pour ouvrir et réjouir tant de misérables regards encore clos, plus fervente pour les réchauffer sous leurs suaires, éveiller leurs cœurs dormants. « Si Dieu se laissait voir, pensait-elle tristement, ils l'aimeraient plus que moi, peut-être?... » Mais ils se traînent et s'appellent en vain dans la nuit, jusqu'à ce que l'un de nous recueille et réfléchisse un seul reflet de l'astre divin... Non, non, elle ne les avait jamais redoutés, son indulgence envers chacun d'eux avait été celle d'un enfant, aussi spontanée, aussi libre, aussi pure.

Et bien que des vies pour elle si singulières, inutiles et comme superflues, fussent un spectacle à révolter sa jeune raison, elle était restée jusqu'alors trop étrangère à leurs mobiles secrets, aux passions qui les dévorent ; elle n'en craignait ni l'exemple, ni le contact... D'où vient donc cet éloignement soudain? Qui a poussé ce cri de terreur? « Vous ne savez pas grand'chose du péché, répondait parfois son vieil ami, avec un sourire triste. Non ! vous ne savez véritablement pas grand'chose de lui. » Et dans son impuissance à trouver une de ces métaphores plus sublimes, familières aux prédicateurs, il ajoutait, du ton d'un paysan qui défend son grain contre la vermine : « Voyez-vous, les péchés sont avides et cruels comme des rats. Et qui les aime, est cruel autant qu'eux, ou le devient à la longue. La cruauté, ma fille... »

La cruauté ! Il n'allait pas plus loin, serrait ses lèvres sur le mot mystérieux. Mais elle l'écoutait attentivement sans comprendre. Quelle âme pure distinguerait aisément la cruauté de la folie, et ne serait tentée de les confondre? Comment croire que l'homme puisse partager avec l'enfer ce pain horrible? Certes, elle ne pouvait douter de la parole du prêtre, ni de l'humble expérience dont elle avait éprouvé tant de fois le bienfait, et néanmoins elle n'osait alors poursuivre, l'interroger. Il lui semblait qu'elle n'eût pas supporté sans mourir une déception si profonde de son innocente charité, et que de tous les vices imaginables celui-là était le seul qu'elle n'eût pu s'empêcher de haïr. Le péché est cruel, soit ! Que dire de ses victimes misérables? Qu'ils étreignent entre leurs bras, qu'ils pressent sur leurs poitrines déchirées, par une erreur hideuse, une bête ainsi armée, n'est-ce donc pas assez, peut-on faire mieux que de les plaindre? La seule pensée de cette méprise absurde, lamentable, crevait son cœur de pitié. S'ils savaient ! Sans doute elle n'était pas assez naïve pour entretenir l'illusion qu'il suffit d'éclairer les consciences pour les réformer à coup sûr, car sa compassion délicate ne lui inspirait que méfiance des conseils ou des discours trop faciles. Elle espérait seulement les gagner par la douceur, la patience, comme on apprivoise un animal farouche et blessé. « Ma fille, disait encore l'abbé Chevance, l'orgueil à vif n'a cure ni de patience, ni de douceur... C'est une goutte d'eau sur un fer rouge. — Alors, répondait-elle, en le défiant de ses yeux paisibles, où la douceur et la patience ne peuvent rien, la joie suffit, la joie de Dieu, dont nous

sommes avares. Oui, qui la reçoit est trop tenté de la garder, d'en épuiser les consolations, alors qu'elle devrait rayonner de lui à mesure. N'est-ce pas... n'est-ce pas... vous comprenez? Combien les saints se font transparents! Et moi, je suis opaque, voilà le mal. Je réfléchis un peu de clarté, quelquefois, chichement, pauvrement. Est-ce que Dieu n'en demande pas plus? Il faudrait n'être qu'un cristal, une eau pure. Il faudrait qu'on vît Dieu à travers. » Ainsi chaque déception l'avait laissée jusqu'alors plus forte dans sa paix fragile. Et à vrai dire c'était de l'idée même de cette fragilité qu'elle tirait sa force ; elle ne désirait aucun de ces points d'appui solides, de ces constructions logiques où tant de faibles et de présomptueux enferment leurs vies : elle eût cru y mourir étouffée, comme entre des murs d'airain. Pareille à ce qui vole, son équilibre exquis était un miracle d'adresse et de volonté, un jeu aérien. La trahison d'une amie, ou pis encore, la surprise d'une certaine bassesse ne l'avaient jamais éprouvée à demi, bien qu'elle n'en laissât rien paraître. « Je suis si légère, avouait-elle... Je voudrais n'être qu'un petit grain de poussière impalpable, suspendue dans la volonté de Dieu. »

Mais aujourd'hui, à cet instant, il semblait, comme un oiseau au creux de l'orage, qu'elle eût perdu le sens même du vol. De quelle hauteur était-elle donc retombée pour qu'elle se sentît peser d'un tel poids sur la terre qu'elle étreignait de ses mains et de ses genoux? Dans son étonnement, elle n'osait se lever, quitter ce lieu désert, intolérable. Elle osait à peine ouvrir les yeux, fixer son regard sur les lignes molles et dures des collines, qu'elle craignait tout à coup de voir se refermer sur elle. Les coteaux coupés de haies vives, la route blanche, l'ombre déliée de la minuscule vallée de la Souette, à peine distincte, jusqu'à la crête plus lointaine, coiffée de travers par les derniers taillis de la forêt de Seigneville, tout ce paysage paisible lui apparut transfiguré dans la lumière immobile, — énorme, attentif, ainsi qu'un animal géant qui guette sa proie. Jadis, elle avait senti le même sursaut de terreur, vite réprimé, devant l'immense amas des villes. Mais cette terre même n'était pas moins puissante, avide, formée aux désirs de l'homme, pétrie et repétrie par le péché, terre de péché. « J'étais si naïve ! Il ne faut pas être naïve ! » répétait-elle tristement, sans pouvoir exprimer mieux une angoisse trop nouvelle.

Et sans doute, à cette minute encore, sa peine était celle d'une enfant, bien que ce qui lui allait être révélé, à son insu, sous ce ciel torride, c'était la force de l'homme, sa cruauté, les ressources infinies de la ruse, et la férocité du mal.

Ce fut là peut-être l'unique tentation de sa vie, et le coup inattendu fut porté avec une telle vitesse qu'elle ne put absolument l'esquiver. En une seconde, elle reconnut sa solitude effrayante, fondamentale, la solitude des enfants de Dieu. Et certes, elle était bien loin encore d'en avoir la connaissance abstraite, à supposer d'ailleurs qu'il soit possible de concevoir l'absurdité magistrale, le défi sublime de ce petit nombre d'animaux pensants qui n'apportent, en somme, au monde, que la bonne nouvelle de la Douleur divinisée ! Mais elle sentit au profond de l'âme, et jusqu'à la moelle des os, le délaissement sacré, seuil et porche de toute sainteté. Sa surprise fut si grande qu'elle se releva sur les genoux, et par un calcul enfantin mesura la distance qui la séparait de la route de Seigneville où passe le train d'Avancourt. Oui ! le temps d'un clin d'œil, la jeune fille intrépide et sage, si tendre à tous, eut cette folle pensée de fuir, telle quelle, n'importe où, comme une voleuse. « Je ne les reverrai plus, balbutiait-elle, je ne veux plus les voir, je ne peux plus ! » Et elle voyait quand même, avec une vérité surnaturelle, chacun de ces visages qui le matin encore étaient si étroitement, si doucement liés aux autres images de sa vie qu'ils semblaient lui appartenir au même titre que sa propre pensée. Maintenant ils apparaissaient dans une lumière crue, qui ne fait grâce d'aucune ride suspecte, change en grimace un sourire sournois, découvre la taie d'un regard. Ils lui faisaient peur, et non pitié. Telle parole, souvent lue et relue, tel verset du livre de Job, le cri terrible arraché au dur cœur juif par la malice universelle, l'ironie désespérée des psaumes, ce témoignage venu du fond des âges, avec l'odeur du sépulcre, que la dévote épèle en somnolant, au ronron de l'harmonium, reprirent leur sens éternel. Elle se laissa tomber en avant, plongea sa tête dans l'herbe épaisse, et pleura comme elle n'avait jamais pleuré.

— Quel désastre ! dit à ce moment derrière elle une voix sans timbre... Je m'en doutais. Il faudrait avoir l'œil à tout. Notre bien s'en va, ma fille...

Chantal se leva d'un bond, essuyant ses larmes à pleines mains, toute tremblante.

— Mon Dieu ! mama, comment vous a-t-on laissé venir jusqu'ici? Où allez-vous? Ce soleil peut vous tuer... Francine...

— Laissez Francine en paix, reprit posément la vieille dame. Qui appelez-vous Francine, d'abord? Mon fils engage plus de servantes que nous n'en saurions payer. Je ne veux pas de ces sottes qui dévorent notre pain. Elles mangent comme des lionnes.

Les deux mains ruisselantes de sueur restaient pâles, presque grises, dans les plis du châle noir. Le bas de sa longue jupe était blanc de poussière, et aussi ses souliers de drap, dont on n'apercevait que les bouts arrondis. Par l'entrebâillement du fichu de laine qu'elle tenait, malgré la chaleur, serré autour de son cou, elle montrait un mince visage aux joues enflammées, tachées de rouge sombre, et le regard d'un seul de ses yeux, aussi net et tranchant qu'une arête de glace.

— Mama, je vous en prie ! balbutia Mlle Chantal, soyez raisonnable, laissez-moi vous conduire jusqu'à la maison. En quel état vous êtes? Où avez-vous laissé Francine? Que se passe-t-il?

— Tâchez d'abord de reprendre un peu de sang-froid, répondit la folle sur le même ton. Est-ce que je vous dérange? Que de cris ! Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Ne suis-je pas libre d'aller et venir? Vous voyez ce bâtiment : à l'automne il n'en restera rien que des poutres. De plus la mare est inutilisable désormais : ce n'est que boue et grenouilles. S'ils m'avaient écouté, ils auraient fait la dépense d'un puits, lorsqu'au temps de la grève de Seigneville le prix de la main-d'œuvre était tombé si bas. Quelle occasion nous avons perdue ! La propriété des Valette a doublé de valeur, en deux ans — des pâturages inondés chaque printemps, un marécage, qui gonflent les vaches, et fait plus d'eau que de lait !... Mais va te faire fiche ! On n'a vu chez nous cette année-là que médecins, pharmaciens, garde-malades, tous gens qui, pour ruiner les maisons, en remontreraient au curé et au notaire.

Elle parlait très vite, avec une précipitation grandissante, d'une voix mécanique, qui épuisait ses dernières forces. Visiblement elle ne tenait debout qu'à peine, et

Mlle Chantal qui avait timidement passé une de ses mains derrière l'épaule, voyait frémir les vieilles jambes sous la jupe noire.

— Vous me l'avez déjà dit, mama, vous l'avez dit cent fois, soyez sage. Seulement, vous ne pouvez rester dehors par un temps pareil. Nous allons marcher tout doucement jusqu'à la maison, et vous vous étendrez à l'ombre une minute ou deux, le temps que je prévienne Francine?...

— La maison, votre maison? Les pierres vont m'en tomber sur la tête. Je préfère m'asseoir au bord de la mare, sous le marronnier. Puis je rentrerai seule. La marche me fait rudement de bien, ma fille ! La fatigue lave le sang.

— Le marronnier? Quel marronnier? Il n'y a plus de marronnier.

— Bon, bon, répliqua la vieille dame. Telle quelle l'ombre de ce marronnier me suffit.

Elle eut un petit hoquet de colère, s'appuya de tout son poids sur la jeune fille.

— Je n'ai jamais été si vivante, je me sens à l'aise, le soleil pique... Nous aurons du regain, que de regain !... Et qu'est-ce que vous faisiez donc là, ma fille, sur le ventre? La terre vous plaît, hein? Vous y viendrez, tout le monde y viendra... Une terre à soi, qui travaille à votre profit, pour une vraie femme, une ménagère, cela parle, c'est doux à tenir, cela vaut mieux qu'un homme. Que de fois me suis-je étendue là où vous êtes... non ! plus loin, d'où l'on voit la grande pièce de la Loupe, et les deux prés en contre-bas. La terre vaut un lit de plume : on colle après.

— Justement ! supplia Mlle Chantal, suivez-moi au moins jusqu'à la lisière du parc. Nous traverserons le pré ensemble, le pré seulement, je vous jure ! Vous ferez ensuite ce que vous voudrez.

— Taratata ! je connais l'antienne... Croyez-vous qu'à mon âge je puisse aller seule par les champs? Je suis folle, ma belle, folle à lier. Ainsi, dans ce moment, je vous parle, et je vois aussi une grosse mouche bleue — oui, bleue !... Dites-moi encore, ma jolie : savez-vous comment ils m'appellent, à l'office, ces grands gaillards, de beaux hommes?... Le chameau. Hein? J'observe tout, j'entends tout, malheureusement, je ne suis jamais sûre, vous comprenez? Jamais. Je ne suis pas sûre de mon fils : il biaise, il se traverse, comme un jeune cheval au brabant. On ne doit se fier à personne, en

ce monde, pas même aux morts. Oh ! j'ai l'expérience : nos pires ennuis viennent d'eux, ce sont des malins, de fameux malins !

— Mama ! s'écria la pauvre fille, ne m'effrayez pas, soyez sage ! Vous m'entendez? Si, si, vous entendez très bien quand vous voulez, je le sais... Mama, vous n'êtes pas méchante, vous êtes malheureuse, ce n'est pas ma faute. Je voudrais tant vous aimer.

— Malheureuse? Moi, malheureuse ! N'en croyez rien surtout, ma fille, je suis fâchée de vous détromper, je suis moins malheureuse que vous : j'ai duré. J'ai duré, moi ! Savez-vous seulement ce que c'est que durer? Vous aviez choisi de chanter — des fichaises ! Un jour, souvenez-vous, j'ai voulu que vous récuriez les casseroles, c'était une question de principe, et vous vous êtes cassé les ongles. Et qui donc vous parle encore aujourd'hui, solide sur ses deux jambes? Tandis que vous voilà plus grêle et plus frêle que je ne vous ai jamais vue.

Elle s'arrêta, secouant et baissant vivement sa tête étroite, d'un air de mépris.

— Mais, mama, pour qui donc me prenez-vous, pour qui allez-vous me prendre? supplia Chantal, aussi pâle que sa collerette. Voyons, n'avez-vous pas assez de ce jeu horrible? Car c'est un jeu, un affreux jeu, j'en suis sûre. Regardez-moi. Regardez-moi bien en face... Oh ! mama, ma chère mama, ne me tentez pas.

Elle fit le geste de se jeter à genoux, mais l'humiliation lui en parut sur-le-champ tellement vaine, puérile, presque niaise, qu'elle se releva d'un bond, interrogea derrière elle les prés déserts, l'horizon, le feu liquide du ciel, d'un même regard suppliant. Pour la deuxième fois, l'idée lui vint de s'échapper, de s'enfuir, coûte que coûte, sauvagement, ainsi que le condamné fuit son destin. Et déjà, elle n'en avait plus le pouvoir. Alors, d'instinct, comme par un réflexe vital, parce qu'elle sentait sa résistance à bout et qu'un effort de plus risquait de briser son cœur, elle essaya naïvement de tenir tête, pour dissiper, s'il était encore possible, l'affreux rêve à peine ébauché, avant qu'il n'apparût, sinistre, dans la lumière de midi.

— C'est à moi que vous parlez, à moi, Chantal. Ce n'est pas à maman, vous le savez bien. Si ! vous le savez !... Oh ! mama, vous avez joué cette comédie à papa, à Françoise,

à beaucoup d'autres, jamais à moi, — non, jamais ! Vous n'avez jamais osé. Je vous défends... Je ne veux pas savoir, je n'ai pas le courage d'entendre... du moins, pas aujourd'hui. Est-ce que vous ne voyez pas assez que je suis malheureuse? Je n'en pouvais déjà plus et voilà que vous me venez surprendre, m'achever — oui, c'est comme si vous me frappiez dans le dos. Mon Dieu ! qu'avez-vous contre moi, tous? Que vous ai-je fait?

— Êtes-vous folle? dit sèchement la vieille dame. Dois-je en croire mes oreilles, ma fille. Une scène de vous ! Sans doute, il m'est arrivé de vous imaginer mourante, ou morte, que sais-je? Où est le mal? Est-ce que nous choisissons nos rêves? Depuis que vous êtes entrée ici, on n'y parle plus que de médecins, de potions, de cataplasmes, brrrrouou !... Comment voulez-vous que je ne rêve pas de mort, d'agonie, d'enterrement, pouah !... Vous me cherchez querelle, ma fille... Je ne vous donnerai pas le contentement de me voir tomber dans le piège, le piège est grossier, permettez-moi de vous le dire. Je préfère céder la place.

Elle tenta de reculer d'un pas, chancela, se releva rouge de honte, s'efforçant maladroitement de cacher à son interlocutrice le grelottement sans cesse accéléré de ses genoux. Chantal ferma les yeux.

— Mama, fit-elle d'une voix désespérée, taisez-vous ! Je ne dois rien connaître de ce que vous allez dire, ce sont des histoires du temps passé. Oui, elles vous font mal, je sais... Elles remuent dans votre pauvre cœur. Croyez-vous qu'elles remueront moins lorsque je les aurai apprises à mon tour? Pas aujourd'hui, du moins, mama, pas tout de suite !

Elle appuyait les doigts sur ses paupières, cruellement. Car, à son insu, elle craignait moins les aveux attendus, menaçants, quels qu'ils fussent, que la minuscule silhouette noire, au centre du paysage hostile, comme au centre de sa propre tentation, le corps fragile, mystérieux, sur lequel elle eût cru toucher, sentir — pareille à cette espèce de mousse élastique qui recouvre chaque caillou ramené des grands fonds par la sonde — l'humble et tragique secret, englouti depuis tant d'années, remonté tout à coup, à la surface des ténèbres.

— *Louise*, reprit la folle, avec une certaine emphase, je hais les grimaces, je vais droit au but, j'ai toujours été

franche en affaires autant qu'un homme. Oui ou non, ma fille, vous ai-je fait tort?

Elle toussa, comme elle toussait jadis, à l'issue d'interminables marchandages, lorsque le métayer, abruti de chiffres et de gros cidre, trempe la plume dans l'encre et l'essuie sur son coude, vaincu.

— Il faudrait pourtant le savoir, il ne s'agit pas seulement de se taire. Je lis dans votre tête. Oh! vous ne me cacherez jamais rien, résignez-vous... On ne m'a jamais trompée, les grands mots ne m'en imposent pas, je vais droit au fait — j'interloque, comme on dit. Vous aurez beau inventer cachotteries sur cachotteries, baisser les paupières, tenir votre langue, ça m'est égal. Chaque fois qu'il me plaît, je n'ai qu'à pousser la porte, et j'entre chez vous, ma mignonne, je me promène à travers vos petits mystères. Vous ressemblez à ces gens qui s'enferment à double tour, et laissent leur fenêtre ouverte. Au fond, vous me tenez pour une méchante femme, hein? Que dites-vous maintenant tout bas?

— Maman, pauvre maman, répétait Chantal, à bout de forces, pauvre maman!

Elle serrait plus étroitement les doigts sur ses yeux comme si la nuit qu'elle faisait ainsi en elle l'eût rapprochée de la chère morte, dont cette voix grêle — ainsi qu'une main va traînant sur le clavier à la recherche d'un air perdu — tirait de l'ombre, un par un, les humbles secrets trempés de larmes.

— Pauvre, dites-vous? Comment, pauvre? Vous ai-je jamais reproché votre pauvreté, ma chérie? Nous ne sommes pas des milords, mais nous épousons volontiers des filles sans dot... Le mal n'est pas grand, on a du travail assez... Tatata — suis-je une cannibale, un dragon? Je ne parlerai même pas de votre triste santé : mon garçon est un étourdi, un nigaud, il n'a que ce qu'il mérite. Nous faisons les frais qu'il faut... C'est-à-dire, nous avons fait — dans le temps... Enfin, nous faisons... Oh! mâtine! voyez-vous, j'ai toute ma tête. Vieille femme en remontre au diable. Même un revenant ne me ferait pas peur. Bah! Bah! pourquoi le cacher? Le... L'enterrement nous a coûté deux cents écus, et folle ou non, ma petite, ce n'est pas devant vous que je m'en dédirai.

Ni la colère, ni même le dégoût n'eussent dénoué les doigts de Mlle de Clergerie et, à la vérité, elle ne sentait à présent

ni colère, ni dégoût. Il semblait plutôt qu'un surnaturel silence se fût fait tout à coup dans son cœur — mais si différent de celui qui prélude aux grands débats de l'âme — un silence qu'elle ne connaissait pas encore, d'une autre espèce. Chaque parole venait jusqu'à ses oreilles, intacte, entière, elle en pénétrait le sens, et néanmoins elle l'accueillait avec une indifférence stupide — ou pis encore : le sentiment d'une attente déçue. La créature dont l'image restait fixée derrière ses paupières closes, si ridiculement noire et menue devant cet horizon immense, sous ce ciel torride — était-ce là sa grand'mère, ou quelque insecte? Elle eût cru volontiers pouvoir écraser d'un coup de talon cette voix chevrotante, elle eût effacé cette forme misérable, d'un revers de la main, comme une ligne tracée au charbon, une phrase extravagante, sur l'implacable écran de l'azur... Mais elle ne désirait rien. Elle n'éprouvait qu'une curiosité morne, dont sa conscience engourdie connut obscurément le péril. Car la haine elle-même ne referme pas, sur un faible cœur d'homme, deux bras si glacés. Le cadavre même de la haine est plus chaud.

Non, ce ne fut ni la colère, ni le dégoût qui lui firent tomber les mains, ouvrir les yeux. Elle obéit seulement à la loi de sa nature, à sa fierté. Elle fit face. Depuis une heure peut-être, depuis trop longtemps enfin, elle était là, on ne sait pourquoi, dans ce champ désert, humiliée par d'insaisissables fantômes, dupe d'images familières, devenues ennemis, prise dans les rets de flamme du paysage, comme une petite mouche au centre d'une toile éblouissante... Elle fit face.

La vieille dame n'avait pas bougé d'un pouce, toujours debout à la même place, sa petite ombre à son côté, ainsi qu'un nain difforme, mais fidèle. Et bien que ses traits mobiles continuassent de dérouler la succession de ses pensées, elle ouvrait et fermait la bouche sans proférer aucun son.

L'unique ruse de Chantal est justement celle d'un Chevance : une foudroyante simplicité. Alors que le faible ou l'imposteur est toujours plus compliqué que le problème qu'il veut résoudre, et, croyant encercler l'adversaire, rôde interminablement autour de sa propre personne, la volonté héroïque se jette au cœur du péril et l'utilise, comme on retourne l'artillerie conquise pour frapper dans le dos une troupe vaincue. Elle s'approcha brusquement, posa les deux

mains sur les épaules de Mme de Clergerie, saisit dans le sien l'affreux regard vide, traversé d'ombres, et dit :

— Je n'ai pas peur, mama. Je n'ai pas peur de vous. Pourquoi auriez-vous peur de moi? Vous me ferez inutilement du mal, vous ne me réduirez pas au désespoir, même aujourd'hui, même à cette heure, parce que je trouverai toujours la force de vous pardonner. Oh! vous n'êtes pas si insensée que vous voulez paraître, n'est-ce pas, ni si méchante non plus. Il y a quelque chose, je ne sais quoi, qui pèse trop lourd en vous, dans votre pauvre âme, est-ce vrai? Quelque chose qui vous étouffe, que vous ne pouvez plus garder — mais personne n'a la charité de le recevoir, personne n'a l'air de vous comprendre... Et justement, vous me l'apportez à un moment de ma vie où j'ai à peine assez de courage pour moi seule, vous venez vous accrocher à un malheureux petit navire en dérive. Où allons-nous toutes deux?

La vieille dame s'était d'abord agitée terriblement sans répondre. Puis, les mille rides de ses joues se foncèrent toutes ensemble, et leur inextricable réseau parut rejoindre les deux plis profonds de la bouche, tandis qu'une lueur vague commença de se mouvoir au fond de son regard dormant. Et presque aussitôt les deux mains sèches partirent comme des balles, si vite que Mlle de Clergerie, pour ne pas les recevoir en plein visage, dut détourner vivement la tête. En même temps le vieux corps creux et léger se roidit d'un effort immense.

— Laisse-moi aller, Chantal! supplia la folle. Laisse-moi aller! Je te reconnais, ma chérie. Que voulais-tu que je te donne? Je n'ai absolument rien à donner, voilà le mal. Rien à donner, plus rien à donner, ma mignonne... On ne peut pas savoir ce que c'est.

Dans son émoi, elle avait dénoué son long châle de tricot, qu'elle retenait d'une main à la hauteur de ses genoux, l'extrémité traînant dans l'herbe, à ses pieds. Nul n'eût su dire à quelle profondeur de la conscience avait éclaté la parole simple et claire, ni quel était le principe même du sentiment qui venait de transfigurer le visage épuisé, comme vidé du dedans par la plus dévorante des passions de la vieillesse : un regret stérile. Pareille à tant d'autres survivantes au milieu d'un monde tout neuf, aussi inconnu d'elles qu'Orion ou Sirius, lentement repoussées de l'univers des vivants par

une pitié meurtrière, complice de leurs inutiles mensonges, depuis combien de jours, d'années, de siècles attendait-elle la parole libératrice, la parole vivante? Évidemment, le ton, l'accent l'en avaient d'abord frappée au cœur, bien avant que sa misérable attention, désormais si lente à se mouvoir, eût cherché à en pénétrer le sens. Mais elle y avait aussitôt reconnu cette sorte de vérité jadis insupportable à son orgueil, et elle tâtonnait pour s'en emparer, pour en exprimer la substance précieuse, devenue nécessaire à ses os.

Un moment, un long moment, Mlle de Clergerie épia le visage ainsi tendu vers elle, tourné tout entier vers son regard, à sa merci. La violence même de son trouble lui donnait l'illusion d'un calme intérieur absolu, d'une paix profonde, surnaturelle. L'aventure de la matinée perdait peu à peu son sens, comme une phrase entendue dans un rêve, et que l'esprit retrouve à l'aube, au fond de la mémoire, inerte, décolorée, pareille à un oiseau mort. La pensée que la créature minuscule, perdue avec elle dans la chaleur et la lumière d'un jour d'été, à peine réelle, eût été jadis l'ennemie de sa mère, sa rivale, lui semblait extravagante. Un moment plus tôt, elle avait esquivé le double soufflet sans colère, ainsi qu'on écarte une mouche qui bourdonne, un brin d'herbe. A présent elle eût offert sa joue, elle eût désiré de recevoir le coup en plein visage. Puis elle regagnerait la maison désormais étrangère, là-bas, derrière les arbres, elle dirait à tous : « Frappez-moi aussi, je le mérite, je n'ai jamais été des vôtres, je feignais de vous appartenir par ignorance ou par lâcheté. Vous n'avez rien à me donner, je ne possède rien qui vous convienne — quel rêve ai-je fait d'échanger quoi que ce soit? Je ne puis vous aimer ni vous haïr. Mais du moins vous pouvez m'écraser. Délivrez-moi de vous tous ! »

— Ne me regarde pas comme ça, dit la vieille dame (sa voix grêle prit dans le silence une extraordinaire netteté). Tu as l'air d'une martyre, j'ai ces façons-là en horreur, ma pauvre enfant. Évidemment... Évidemment...

Elle fit vers Chantal deux petits pas, toute branlante, comme si elle eût marché avec des entraves.

— ...Évidemment, vois-tu, soyons justes (Mlle de Clergerie sentait son aigre haleine sur sa gorge)... J'ai eu tort ce dimanche, — oui, — il fallait fermer la porte, ta mère a tout

entendu... D'ailleurs, je l'avais fait exprès, on a ses moments de malice où la colère te fond dans la bouche, tu croirais qu'elle coule jusqu'au cœur... Je ne suis pas plus mauvaise qu'une autre, j'aurais volontiers flanqué le thermomètre par la fenêtre... Trente-huit cinq, trente-neuf cinq, quelle ritournelle, quel casse-tête! Et ton père jaune comme un citron, avec son foie, ses reins, je ne sais quoi!

Elle s'approcha encore, leva vers sa petite-fille un regard de nouveau obscur :

— Crois-tu qu'elle ait tant pleuré, toi? Es-tu sûre? J'écoutais d'une oreille en pliant mes draps, j'avais toujours l'oreille au guet. Elle faisait de gros sanglots. Mais j'étais au second, dans la lingerie, il faut le dire. Sa fenêtre était grande ouverte, le son monte... Hein? Qu'est-ce que tu penses? Et puis, si vieille... on s'imagine, on invente. D'ailleurs, pauvrette! elle est morte dix jours après. A quoi ça lui aurait-il servi que je me taise?

Le châle glissa tout à fait, la face comique et douloureuse apparut dans l'impitoyable lumière comme la menace même de la nuit. Alors le cœur de Mlle de Clergerie cessa de battre. Mais à ce moment encore, la fille intrépide qui toujours vit clair en elle, refusa de perdre pied, s'emporta contre les rêves ténébreux qu'elle sentait monter, un par un, du fond de sa conscience, ainsi que des bulles de boue. L'angoisse, avec son visage sans yeux, émut chacune de ses fibres, sans réussir à forcer son courage, ni seulement à abattre ce rien de fierté malicieuse qui est la fleur de sa jeune sagesse. « Vais-je me sauver devant ma grand'mère? se dit-elle. Je suis ridicule. Elle n'aimait pas maman, et puis? Est-ce que je ne le savais pas? Qu'ai-je découvert de nouveau? J'ai été folle de venir jusqu'ici, devant ces quatre vieux murs. Je suis plus folle d'y rester. Je n'ai rien fait ce matin que des folies! » ...Mais ce n'était qu'une voix, perdue à travers l'orage.

Car elle n'arrivait pas encore à détacher ses yeux de la tête ennemie, assaillie par toute la puissance du jour, dépouillée même de cette ombre secrète, immatérielle, dont la vieillesse enveloppe les êtres. Les passions qui l'avaient modelée s'y survivaient, pétrifiées, ainsi que ces crânes polis qui nous découvrent tout à coup le sinistre envers d'un visage anéanti depuis des siècles. Elle pouvait lire dans ces reliefs et ces creux, comme sur une stèle funéraire, l'histoire

même de sa race, la dure empreinte marquée par les siens dans la cire informe du temps. Cette double ride de la joue, c'était celle de l'oncle Antoine, le rire pincé, grimaçant, dont il accueillait le fermier prodigue, la servante enceinte, un braconnier. La courbe provocante du menton, la pesanteur des deux mâchoires trop basses, c'était l'arrière-grand-père Ferdinand, mort centenaire, qui porta une vache bretonne sur sa tête, à la foire de Saint-Guénolé. Voilà le front strict des Clergerie, la nuque lourde du père, son arcade sourcilière fuyante, qui donne au regard du petit homme on ne sait quoi d'infirme, de suspect... Voilà encore... mon Dieu ! Quel est ce sillon léger, toujours si jeune, enfantin, qui finit sur chaque joue en une imperceptible fossette, marquée d'une ombre mobile, vivante et que la douleur ou le plaisir, un choc de l'âme, efface et creuse tour à tour?

En un éclair, elle revoit sa propre image, une mauvaise petite photographie qu'elle a glissée dans son vespéral parce qu'elle porte, dit-on, la trace des lèvres maternelles qui l'ont pressée tant de fois... « Ta mère adorait ces fossettes, déclare gravement M. de Clergerie. N'avait-elle pas imaginé de demander au maître Bourdelle, un soir, de prendre un moulage de tes joues?... » ...Ses joues !

. . . .

« *Je n'ai rien*, aimait à dire l'abbé Chevance. *J'ai mis trente ans à reconnaître que je n'avais rien, absolument rien. Ce qui pèse dans l'homme, c'est le rêve...* »

...Il ne se fit aucun signe au ciel, nul prodige. La mince fumée montait toujours à travers les arbres, dévorée presque aussitôt par l'azur. L'herbe sèche crépitait doucement, un caillou glissa de la crête du mur jusqu'à la mare, la dernière étape du papillon grêle fut la pointe jaunie d'un sureau.

— Mama, dit Mlle de Clergerie après un long silence, il nous faut rentrer là-bas, vous et moi. Il nous faut rentrer en Dieu.

Elle ramassa le châle, et pour s'en débarrasser le noua autour de sa taille, par-dessus la blouse de soie.

— N'ayez pas peur, fit-elle encore. Je suis maintenant assez forte pour vous porter, je voudrais que vous soyez lourde, beaucoup plus lourde, aussi lourde que tous les péchés du monde. Car voyez-vous, mama, je viens de découvrir une chose que je savais depuis longtemps : bah ! nous

n'échappons pas plus les uns aux autres que nous n'échappons à Dieu. Nous n'avons en commun que le péché.

Elle approcha sa bouche du front ruisselant de sueur, elle y jeta brusquement ses lèvres. La tête docile roula mollement, s'abandonna, les yeux clos. Déjà Chantal emportait, précieusement serrée sur sa poitrine, la proie lamentable. L'atroce soleil brûlait sa nuque et ses mains, aspirait l'air dans ses poumons, absorbait jusqu'à sa pensée, mais elle sentait qu'aucun soleil au monde ne pourrait désormais tarir sa joie.

— Mama, murmura-t-elle toute essoufflée, reprenant haleine, j'ai l'air de te porter : c'est toi qui me portes... Ne me lâchez plus !

Son regard, ivre de fatigue et de lumière, était plein d'un tranquille défi.

VI

— Laissez donc mes oignons, s'écria la cuisinière furieuse. Vous n'êtes plus bonne à rien. Allez vous coucher, — oui ! — allez vous coucher. Quelle maison !

— C'est pas vrai ! dit Francine en essuyant de l'avant-bras ses yeux rouges. Je ne peux pas éplucher des oignons sans pleurer, est-ce ma faute?

— Ne mentez donc pas, imbécile ! Vous sanglotiez. Je vous entendais de la buanderie. Vous me faites pitié : je devrais vous flanquer des gifles.

— Ça ne serait pas un mal, je voudrais être morte, madame Fernande. Si je meurs, je demande à être incinérée — brûlée, quoi ! les os aussi, tout. J'ai fait un écrit qu'on trouvera sous le marbre de ma commode. Et même j'ai envie de vous le donner, rapport à M. Fiodor : il fouille partout.

— Gardez-le, petite dinde, je ne me mêle pas de ces choses-là... Les romans vous tournent la tête. Faites comme moi, n'en lisez jamais. A votre âge, on pense bien assez aux hommes sans risquer de s'échauffer encore le sang par des inventions. Mais vous n'avez pas plus de défense qu'un enfant, et du vice à revendre, avec vos yeux couleur de plomb fondu. Des yeux gris ! ça n'est pas humain.

— Du vice? Dites plutôt du malheur : je ne suis pas chanceuse, je n'ai pas seulement de ligne de chance dans la main, je suis une enfant du malheur. Et pour faire voir du pays à M. Fiodor, laissez-moi rire ! Un homme de cette espèce-

là, caressant et rusé comme une femme, aussi féroce qu'un petit chat !

— Féroce ! Taratata ! Des hommes féroces, vous voyez ça dans vos films. C'est pareil à votre histoire d'incinération, votre ligne de chance et le reste : des visions. Une bonne soupe épaisse le matin vers six heures, du quinquina avant les repas, et la tisane d'herbes chaque soir, avant de se mettre au lit, pour combattre l'humeur du sang, voilà le conseil d'une mère de famille, et je suis sûre d'avance que vous n'en ferez pas plus cas que de votre première dent de lait. Ainsi va le monde : l'expérience est une invention des vieux qui met les jeunes en colère, sans profit pour personne. Une chance encore, que vous ne m'éclatiez pas de rire au nez !

— Je n'ai pas envie de rire, non.

— Riez quand même. On n'a pas trouvé mieux contre les folies du sentiment. Autrement vous rirez trop tard, et Dieu sait où ça mène de rire trop tard, quand on a le cœur pris par un désespoir d'amour ! Droit au puits pour s'y jeter, tête première.

— Pourquoi pas ?

— Taisez-vous donc, vicieuse ! A force de ruminer cette bêtise, jour et nuit, vous finirez par la faire. J'en ai vu de plus malicieuses que vous chipées par le suicide, l'idée fixe à ce qu'on dit, gobées comme des mouches... Ni vous ni moi ne sortons de la cuisse de Jupiter, peut-être ? On doit vous parler franchement. Hé bien, les gens du grand monde se détruisent moins souvent que nous, c'est un fait. Des oh ! des ah ! des vapeurs et des attaques de nerfs, ils ne sortent pas de là, juste assez pour mettre le personnel sur les dents, et enrichir les spécialistes du genre de ce professeur La Pérouse qui fait tourner Monsieur en bourrique. Une petite boniche n'a pas le moyen de se payer des mélancolies de millionnaire, voyez-vous !

— Pas le moyen ? C'est ce qui vous trompe, madame Fernande. Pensez de moi ce que vous voudrez, je ne suis peut-être pas si bornée que j'en ai l'air. Je m'exprime mal — oui — mais un peu plus, un peu moins, l'amour fait bafouiller tout le monde. D'ailleurs on ne dit rien de bon là-dessus dans les livres — des blagues. L'amour, voyez-vous, c'est dur, ça n'a pas d'entrailles, ça pourrait même rire de tout, comme une tête de mort. Je n'ai plus d'égards pour moi, plus de

coquetterie, une robe neuve me dégoûte. On ne voudrait pas être aimée pour sa robe ! Au début, oui, sans doute, vous montrez volontiers un manteau — moins encore : un bonnet, un bout de ruban, un joli petit soulier avec une boucle neuve. Et vous riez, vous serrez vos doigts, vous trouvez des bêtises à dire. On croit l'amour riche, gracieux. Il faut ça pour nous tenter, il nous prend par la douceur, les manières. Mais en réalité, madame Fernande, sitôt le poisson ferré, adieu les douceurs ! L'amour se montre tel qu'il est, nu comme la main, nu comme un ver.

De surprise, la cuisinière avait laissé glisser sur la table ses bras énormes, et lorsque la pauvre fille se tut, elle remua les épaules, ainsi qu'un baigneur saisi par le froid.

— Vous me faites peur, Francine, dit-elle, je vous crois folle. Il y a un vent de folie dans cette satanée maison, sûrement ! Le pis est qu'on ne peut pas douter de vous ; il faut vous croire sincère, j'en ai les jambes coupées.

Elle renifla bruyamment, essuya ses yeux, où brillait déjà, sous les larmes, la sauvage curiosité femelle, plus forte qu'aucune compassion.

— Je vous tirerai de là, ma petite, je ne vous laisserai pas manger par un sale russe, un vrai démon. Qu'est-ce qu'il a bien pu vous mettre dans la tête, à vous — une étourdie qui me chipait encore l'été dernier mon sucre et mon chocolat et qui chantait du matin au soir? Nom d'un sac ! vous n'êtes pas abandonnée, vous avez des amis, on devrait prévenir la police. Soyez franche, hein? Je parie qu'il vous menace, le vampire !

— Me menacer, moi ! Osez donc le répéter, grosse boule de son hypocrite ! Il n'a jamais menacé personne. Il est malheureux, voilà tout. Malheureux à un point qu'on n'imagine pas, qui vous donne mal au cœur, au ventre, le vertige quoi !... Quand il bâille, vous diriez un roi, un dieu. Il explique que c'est ainsi dans son pays, sous un ciel blanc, la terre blanche, avec de petits bouleaux, les cabanes, des lacs gelés, un gros soleil rouge, et des loups... Puis il parle de la mort d'une manière si douce, si affectueuse, et il avoue qu'il ne m'aime pas, qu'il ne pourra pas m'aimer. Pauvre chat !

— Imbécile ! Triple imbécile ! *Son pays!* De quel ton elle a dit ça ! Et *malheureux!* Il en a l'air, il joue aux cartes jusqu'à des deux heures du matin, il est vêtu comme un prince,

il fume des cigarettes dorées qui sentent le poivre et la lavande. Des malheureux ! Parle-moi de ton père, imbécile, qui s'est gâté la poitrine en soufflant le verre, une fois ta mère défunte, pour vous élever tous les six. A-t-on idée d'adorer à deux genoux un mendiant russe quand on l'a traité dix minutes plus tôt de rusé, de féroce et quoi encore?

— Madame Fernande, je regrette de vous avoir injuriée, pardonnez-moi, j'ai mes nerfs. Seulement ne soyez pas injuste, allez ! Au début, je l'étais aussi. Je voudrais bien vous expliquer, mais c'est trop difficile, les mots manquent... D'ailleurs je ne suis pas à plaindre autant que vous pensez, je ne suis même pas à plaindre du tout. Il ne m'aime pas, bon. Je ne peux pas lui en vouloir, il est trop malheureux, je dois être malheureuse avec lui, à cause de lui. Je suis son égale, maintenant, voyez-vous, il l'a dit. Je me fiche du reste, je ne veux pas qu'on se mette en peine de moi, je mourrai comme une mouche. Naturellement ça vous paraît sombre, triste, ça fait froid de m'entendre. Et justement c'est ce froid-là qui me repose, je suis lasse. Le soir est triste aussi, madame Fernande. Pourtant lorsque le soleil vous a rôti les épaules et sorti les yeux de votre tête, n'est-on pas bien aise de voir les fonds noircir et les gros papillons de nuit?

— « Les fonds noircir et les gros papillons de nuit », je crois l'entendre, elle répète sa leçon mot pour mot, l'innocente ! Et il la mènera tranquillement jusqu'au fond de la rivière, avec ses belles phrases creuses comme un turlututu. C'est ce qu'il veut, sotte que vous êtes ! Oui, il n'en veut qu'à vos sous. Ne mentez pas : il vous a volé plus de mille francs.

— Et puis après? Vous en verrez bien d'autres, madame Fernande. Je ferai un testament, il aura tout.

— Bon, bon, restons-en là... Seulement, ma belle, vous saurez que j'ai un travail, ici... je ne suis pas rentière. Vous irez vous pendre ailleurs, foi de moi, je ne vous supporterai pas plus longtemps. Est-ce que Monsieur vous paie pour geindre tout au long du jour, ou débiter des horreurs, sur un ton de première communiante à vous donner le bon Dieu sans confesse? Je vous ferai flanquer dehors par Monsieur, oui, moi qui vous parle, entendez-vous? et dans l'intention de vous servir. A votre égard, une mère n'agirait pas mieux. Rentrée à Paris, on saura si le russe court après vous, je suis tranquille. Et pas plus tard qu'à l'instant même, faut

que je le voie, rapport au fût d'huile d'olive... Je m'en vais lui dire deux mots qui me brûlent la langue depuis longtemps. Si vous ne voulez pas l'appeler, je le ferai prévenir par François.

— François est à la ferme, il répare la lessiveuse. Croyez-vous que ça me gêne d'appeler M. Fiodor? Cette malice! Vous verrez quel homme il est, madame Fernande. Il vous retournera comme un gant, le mignon.

— Bon, bon, parle toujours! riposta la cuisinière offensée. Et dites-lui d'apporter le fût sur la brouette du jardinier, comme tout le monde, au lieu de jouer à l'hercule. Il a failli me laisser tomber sur les pieds la dernière barrique de porto, — cent litres!

Elle reprit son couteau d'un air grave. Fille d'un forgeron-cabaretier de la vallée d'Avre, qui donnait des bals à la jeunesse chaque dimanche, elle ne croyait pas petite son expérience des choses du cœur. Mais dressée dès sa jeunesse à la jovialité normande, qui ne songe guère à cacher aux domestiques, ni même aux voisins, une débauche honnêtement calculée, selon la prudence héréditaire, en proportion des ressources et des libertés de chacun, elle commençait de trouver irrespirable l'air de cette maison trop secrète, apparemment dédaignée des hobereaux chasseurs et des gras curés villageois, si différente des châteaux où elle avait servi, maison hantée seulement de médecins bavards, de prêtres émaciés, d'historiens débiles, de journalistes suspects, austère jusqu'à la tristesse, mais qu'elle sentait travaillée néanmoins de beaucoup de vices et d'humeurs. Par-dessus tout, elle méprisait la faible santé du maître, ses remèdes, les répugnances puériles de son estomac, d'autres manies encore, qu'elle prétendait femelles, indignes d'un homme. Ayant connu jadis, du temps de sa jeunesse et au hasard d'un « extra », Mme de Clergerie déjà mourante, elle avait reporté, presque à son insu, discrètement, sur Mlle Chantal, une espèce de pitié dévote, qui n'était pas sans délicatesse ni clairvoyance. Le goût de sa fille pour cette forte commère (il détestait les gens gras) faisait le scandale de M. de Clergerie. « Elle sue, disait-il, je ne puis la voir sans haut-le-cœur. » Mais il devait toujours ignorer que dans la solitude tragique où la mystérieuse petite fille allait donner le suprême effort de sa vie, sa vie même, elle ne trouverait nulle part ailleurs que dans cette sollicitude grossière un

peu d'aide et de repos. « Elle n'est pas trop fine, répondait Chantal, ni trop dévote non plus, et elle me raconte des histoires étonnantes où elle a mis tout le sel de sa cuisine. Si je l'aime ainsi, c'est qu'elle ne ment pas. » Et il est vrai qu'entre tant de gens divers, elle était la seule, sans doute, qui ne fût pas touchée par le mensonge.

— Je vous avais fait prier de prendre la brouette, monsieur Fiodor. La porte de la buanderie est si basse! Sûrement vous aurez encore abîmé le chambranle.

— Qu'importe? (Il déposa le petit fût à la place ordinaire, et tourna vers Mme Fernande un visage calme et triste.) Oui, qu'importe? Je n'ai reçu d'ordre de personne, je n'ai voulu que vous plaire, rendre service. Pour le reste, n'est-il pas juste que j'agisse à ma guise, selon ma fantaisie, au risque d'égratigner en passant une pièce de chêne? C'est une chose qu'une femme ne peut comprendre, on a parfois besoin d'éprouver ses muscles.

— Il faut que vous ayez toujours raison, répliqua la cuisinière d'un ton bourru, où il sentait très bien frémir l'impatience, la curiosité, un dépit qui lui plut. A la moindre observation, que de phrases!

— Nous sommes ainsi, fit-il. Nous sommes bavards. Et cependant je suis capable de parler comme un Français, plus brutalement même. Vous pensez beaucoup de mal, madame Fernande, trop de mal... On ne doit pas... on doit délivrer son cœur... Moi aussi, je veux vous dire un mot de Mlle Francine.

— Vous avez peut-être écouté aux portes, ne vous gênez pas, remarqua la grosse femme furieuse et déçue. Je m'en moque. J'ai assez de vos manières, voilà le mot. Une mère de famille n'a pas à vous cacher ce qu'elle pense. Votre place, monsieur Fiodor, n'est pas dans une maison sérieuse, dans une maison d'honnêtes gens. Il y a de la bêtise ici, je ne prétends pas le contraire, mais il n'y a pas de méchanceté. Vous, vous êtes méchant. Je connais Francine. Vous l'avez rendue folle, exprès, par vice, vous êtes malin comme un singe. Elle finira par se détruire, vous l'aurez assassinée... On en guillotine qui sont moins coupables que vous.

Elle s'attendait à un cri de colère, ou peut-être à un éclat de rire, un défi. Le Russe l'écoutait en silence, immobile, aussi pâle qu'un mort. Elle se tut.

— Est-ce possible? dit-il tout à coup de sa voix chantante.

Regardez cette poitrine, madame Fernande (il écarta violemment sa chemise de soie, découvrit une peau nue et lisse, marquée de cinq cicatrices profondes). Voyez la trace des balles. J'ai été fusillé à Vrosky, devant le mur de l'école, moi qui vous parle, les cinq canons de fusil à quelques pas (je les aurais presque touchés de ma main), et la neige était rouge de sang. Ils avaient allumé un feu avec les bancs et le tableau noir, ils y brûlaient nos effets, nos papiers, nos pauvres culottes raccommodées avec du chanvre et un bâton pointu, nos bottes... Je voyais monter cette fumée sale dans le ciel. Quel homme a contemplé sa fin de plus près, face à face? Hé bien! par ce souvenir qui m'est plus sacré que n'importe quelle femme, que ma mère même (il se signa sur les lèvres), je n'ai pas voulu faire le mal, j'ai agi avec simplicité, sottement... J'aurais désiré que la fille fût mon amie, ma camarade. Où est mon crime? Elle était jadis simple et fraîche, champêtre, elle sentait le foin, je l'eusse volontiers embrassée ainsi qu'un petit frère. Aujourd'hui, voyez-la, que puis-je? elle a renié sa nature, elle est entrée dans le vieux mensonge. D'elle ou de moi qui a changé?

— Oh! vous parlez bien, vous êtes rusé, je connais vos malices... Seulement avouez que depuis des semaines vous tourniez autour de la petite, vous parliez bas... Elle était là comme un oiseau, tellement blottie, fascinée, elle aurait tenu dans le creux de la main. Et puis, vous l'avez appris à jurer en russe, à fumer, à boire de l'éther... des saletés.

— Devais-je me moquer d'elle, la rudoyer? Je ne vous le cacherai pas, madame Fernande (l'expression de son regard devint tout à coup si vague que la cuisinière en soupira de surprise et de dégoût), vous semblez ne savoir nullement ce qu'est le malheur. La fille, elle, le sait. Car pleurer un mort, la perte d'un procès, jurer contre le Christ, blasphémer, ce n'est pas le malheur. Le malheur est calme, solennel, ainsi qu'un roi sur son trône, muet comme un suaire. Quant au désespoir, il nous donne un empire égal à celui de Dieu.

— Et c'est ce que vous contiez à une gamine, farceur?

— Madame Fernande, dit le Russe sans cesser de sourire d'un sourire humble, innocent, détrompez-vous : une femme comprend aisément le malheur. Oui, il y a sans doute en chaque femme comme une source de tristesse. Ainsi cherche-t-on l'eau sous la terre. Voyez cependant : mademoiselle

Francine l'a épuisée d'un coup, c'était une petite source de rien. Aujourd'hui, elle ne sait que pleurer, s'enivrer, décacheter mes lettres, ou boire dans mon verre aussitôt que je tourne le dos pour allumer une cigarette. Ce sont des enfantillages.

— Et si elle se tue, appellerez-vous ça encore un enfantillage, hypocrite que vous êtes !

— Assez ! fit le chauffeur d'une voix grave. Je gagne ma vie honnêtement, je fais mon service, je ne souffrirai pas que vous m'insultiez. D'ailleurs, je désespère de me faire comprendre de vous, madame Fernande. Certes, j'ai commis bien des actes téméraires qui vous paraîtraient incroyables. Le plus téméraire de tous sera probablement d'être entré un jour dans cette maison.

— Hein, quoi? Quelle maison?

M. Fiodor pâlit, croisa nerveusement les mains.

— Vous savez ce que cela signifie, madame Fernande. Sur ce point du moins, vous voyez clair. Le mensonge est ici plus vivace qu'ailleurs, il jette sa graine partout, il finirait par ronger la pierre. La vieille dame est née de lui, c'est sûr. Elle ressemble à un champignon poussé entre les racines d'un arbre, au crépuscule... Notez qu'elle n'a commis aucun crime, je suppose ; mais son âme est avec son trousseau de clefs, la mère avare ! Et pour lui, qui donc l'a jamais vu rire d'un rire d'homme? Avec sa barbe de pauvre, ses mains molles, la peau grise de son cou, son haleine? Écoutez, madame Francine, excusez-moi : je le crois mort depuis longtemps.

— Quelle horreur !

— Il y a encore ses amis — les « *intimes amis* » en français, n'est-ce pas? Christ ! A Paris, d'abord, ils m'ont fait rire. Ici, je les déteste. L'évêque Espelette ressemble à n'importe quelle dame professeur à l'Institut des jeunes filles d'Ostrov. Son âme à lui doit être une petite flûte. Comme il caresse des mains, du regard, comme il souhaite plaire ! Il joue avec le médecin La Pérouse, avec le journaliste, avec le juif, avec tous... Ils jouent entre eux, ainsi que des enfanst tristes, dans la cendre, un jour d'hiver. Ils ne savent assurément ce qu'ils veulent. Chacun désire un rang, une place, la renommée, l'or, et sitôt la place occupée, je suppose, elle est trop grande pour lui, il désire humblement plus bas. Oui, madame Fernande, personne ici n'a le courage du bien ni

du mal. Satan lui-même s'y dessinerait comme une traînée de poussière sur un mur.

Ses longs yeux brillaient de plaisir, il alluma une cigarette.

— D'ailleurs, n'avons-nous pas maintenant assez parlé, madame Françoise, à quoi bon? Je dois remplir mon réservoir, j'ai cent kilomètres de route à dévider avant sept heures.

— Attendez un peu! supplia la cuisinière presque humblement. Voyez-vous, j'ai servi des maîtres qui ne valaient pas ceux-là pour les manières, l'éducation, la fortune, et le reste. Cependant, parole d'honneur, je n'ai jamais été si mal à l'aise, je rêve les nuits, il faut que je rallume ma bougie, j'ai même des tremblements. Ça ne m'était pas arrivé depuis la mort de ma troisième fille... Tenez! la vieille dame est ce qu'elle est, d'accord. Seulement j'ai du mal à l'entendre traiter de chameau, en face, sans baisser la voix — je fais la sourde, je voudrais me fourrer dans un trou... Notez qu'elle comprend, j'en jurerais, mais elle n'est pas sûre; autrement elle leur sauterait aux yeux, la vilaine! Et puis le patron a horreur de la jeunesse, c'est connu. Sa femme est morte d'ennui. Positivement, il resserre le cœur. Sans plus parler de Francine, monsieur Fiodor, ni me mêler autrement de vos affaires, votre place n'est pas ici. Non, croyez-moi, l'air d'ici ne vaut pas grand'chose pour vous.

— Allons donc! dit le Russe d'une voix douce. Il est trop tard, madame Fernande. Je dois voir la fin de cette aventure, vous le savez. Peut-être les gens ne sont-ils pas ici pires qu'ailleurs, médiocres seulement, ridicules et bas... mais l'air qu'ils respirent suffirait à les rendre plus noirs que des démons. Moi-même, j'ai perdu mon sens, je suis pareil au mot d'une langue oubliée. Hélas! madame Fernande, le secret de cette maison n'est pas le mal — non — mais la grâce. Nos âmes maudites la boivent comme l'eau, ne lui trouvent aucun goût, aucune saveur, bien qu'elle soit le feu qui nous consumera tous éternellement... Que dire? Chacun de nous s'agite en vain, se débat; nous sommes pris entre les mailles d'un filet qui nous emporte pêle-mêle où nous ne voulons pas aller. Excusez-moi de parler devant vous ce langage insensé... Je vous parais fou, délirant, vous me croyez ivre...

— Que non. Tout finaud que vous êtes, vous n'en remontrerez pas à une fille de la vallée d'Avre. Je suis votre

pensée depuis un moment, monsieur Fiodor, je ne la perds pas de vue, comme une tanche au fond de l'eau. Bah! vous parleriez bien encore, je lis ça dans vos yeux... Un homme ordinaire, quand il a quelque chose à dire, ses yeux brillent. Les vôtres languissent. Il n'y a pas moyen de se tromper.

— Moi aussi, s'écria le chauffeur avec une impatience presque convulsive, moi aussi je connais votre pensée. Qu'importe Francine, hein? Nous nous moquons bien de la fille! Il y aura bientôt deux semaines — je pourrais donner l'heure exacte, vous avez pensé me prendre en défaut, me surprendre... Oui, c'était le jour où la vieille dame s'est perdue. Monsieur grondait, hochait la tête, il n'a jamais paru plus petit, plus mesquin. Il sentait le rat; quelle chaleur! Le mastic coulait le long des carreaux de la véranda... Vous avez tort de rougir, madame Fernande?

— Et pourquoi donc voulez-vous que je rougisse, insolent?

Les yeux du Russe se vidèrent instantanément de toute lumière.

— Parce que vous me croyez l'amant de la Mademoiselle, fit-il sans élever la voix, mais si nettement que les paroles sonnèrent aux oreilles de Fernande comme si elles venaient d'être criées à tue-tête. Vous m'avez vu sortir de la chambre, ce jour-là. J'ai reconnu votre jupe, au coin du couloir, dans l'ombre, bien que les persiennes fussent closes.

Pour ne pas répondre, la grosse femme fit sans doute un effort désespéré. M. Fiodor s'était tu depuis longtemps, qu'elle semblait l'écouter encore, ses deux larges avant-bras posés sur la table, le visage penché, et si attentive que la grossièreté même de ses traits en était comme ennoblie.

— N'avez-vous pas honte? reprit-il. Le mauvais rêve est en vous, en nous, dans nos consciences. La Mademoiselle est trop pure, elle va, elle vient, elle respire et vit avec la lumière, hors de nous, hors de notre présence. Et néanmoins elle rayonne à son insu, elle tire de l'ombre nos âmes noires, et les vieux cruels péchés commencent à s'agiter, bâiller, s'étirent, montrent leurs griffes jaunes... Demain, après-demain — qui sait? — une nuit, cette nuit même, ils s'éveilleront tout à fait. Je l'ai déjà prédit, madame Fernande : la maison est vile, chétive. Vous y verrez cependant des choses étonnantes. Voici qu'elle tombe en poussière.

GEORGES BERNANOS.

(A suivre.)

Augustin Cochin

rénovateur de l'histoire révolutionnaire [1]

(AVEC DES LETTRES INÉDITES D'AUGUSTIN COCHIN)

I

POUR mettre en relief la transformation réalisée par Augustin Cochin en matière d'histoire révolutionnaire, il est tout d'abord nécessaire de rechercher brièvement ce que nous apprend l'histoire écrite avant lui ou hors de lui, sans tenir compte du facteur nouveau qu'il y a introduit.

Les conceptions et l'apport des divers historiens de la Révolution, depuis les contemporains jusqu'à nos jours, feraient l'objet d'une étude intéressante, mais il ne saurait être question de l'entreprendre ici. Remarquons seulement, avec Cochin, qu'à côté des grands hommes, des « vedettes de cette époque si lourde de conséquences, la plupart des auteurs assignent une fonction importante à un autre personnage : le « peuple », qui joue le rôle du chœur dans la tragédie antique : « Énorme personnage anonyme qui se mêle aux personnes réelles... On voit au soleil de juillet, sous les marronniers des Tuileries, la face bilieuse de Desmoulins, et le peuple ; le 6 octobre, à la barre de l'Assemblée, le sabre

nu de Maillard, et le peuple ; le 4 septembre 1792... la grosse encolure de Danton, et le peuple (1)... »

Dès le milieu du dix-neuvième siècle, un grand visionnaire fait un pas de plus, et change le spectacle : Desmoulins, Maillard, Danton, les premiers rôles reculent à l'arrière-plan, tandis que le chœur des figurants, le « peuple », envahit l'avant-scène : « J'ai vu, dit Michelet, que ces parleurs brillants, puissants, qui ont exprimé la pensée des masses, passent à tort pour les seuls acteurs. Ils ont reçu l'impulsion bien plus qu'ils ne l'ont donnée. L'acteur principal est le peuple. Pour le retrouver, celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leur proportion les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils et dans lesquelles, jusqu'ici, on croyait voir, on cherchait le jeu secret de l'histoire (2). »

« Et voici la merveille, ajoute Cochin, Michelet a raison... Cette foule sans chefs et sans lois gouverne et commande, parle et agit, pendant cinq ans, avec une précision, une suite, un ensemble merveilleux. »

Tel est l'étrange problème que pose l'histoire révolutionnaire. A Taine revient le mérite de l'avoir soulevé. « Le premier il a voulu définir, comprendre le phénomène révolutionnaire. » Mais si ce grand précurseur a su poser la question, il n'a pu la résoudre : « L'échec de Taine tient à son outil, la méthode psychologique (3), » méthode insuffisante parce qu'individualiste, alors qu'il s'agit d'un phénomène social.

Après Taine, M. Madelin en sa belle histoire d'ensemble et, plus encore, dans son *Danton*, posait de suggestifs points d'interrogation. Mais la plupart des historiens de ces trente dernières années ne sont même plus effleurés par le doute, et le problème disparaît.

Si nous consultons notamment les synthèses établies par les membres du haut enseignement officiel, nous n'y trouvons aucun éclaircissement sur le facteur « peuple », sur sa composition et sa mise en mouvement. Les événements se succèdent, soigneusement rapportés dans leur enchaînement chronologique, et on en suit le récit avec intérêt, mais les antécédents, les mobiles sont absents ou des plus vagues. Sur les « journées » révolutionnaires, les détails abondent,

(1) Augustin Cochin, *les Sociétés de Pensée et la Démocratie*, p. 49.
(2) Préface à l'*Histoire de la Révolution.*
(3) Cochin, *op. cit.*, p. 98 et 104.

parfois heure par heure ; par contre, presque aucun renseignement n'est donné sur la phase préparatoire ou sur la conduite des opérations. C'est toujours le « peuple » qui s'ébranle, la « nation » qui revendique. Nous sommes ici dans l'imprécision et la pénombre.

Et pourtant nous nous trouvons devant une suite de faits bien étranges : si nous consultons par exemple les cahiers de vœux aux États généraux, nous remarquerons que la démolition de la Bastille est demandée par les rédacteurs de Paris, qui semblent préparer ainsi le 14 juillet. Nous voyons le cahier du tiers, à Dijon, décrire par avance le scénario du Jeu de Paume, ceux de Dax et de Bayonne leur faire écho à l'autre bout de la France. Que devient dès lors l'imprévu de ces journées fameuses et leur spontanéité?

Si nous ouvrons ensuite quelque histoire locale, nous ne serons pas moins surpris de voir les habitants de simples bourgades rurales dans une lointaine province comme le pays de Forez, par exemple, se référer aux délibérations du tiers en Dauphiné, en Guyenne, en Bretagne, en Normandie. D'où leur vient un ensemble aussi complet d'informations, et comment se réalise un accord aussi général?

Ce concert amène d'ailleurs des résultats non moins extraordinaires. « Requêtes pareilles en novembre 1788, de Rennes à Aix, de Metz à Bordeaux ; requêtes pareilles en avril 89 ; même affolement sans cause vers le 10 juillet, mêmes émeutes le 20, même armement le 25 ; même coup d'État « patriote » tenté ou réussi dans toutes les communes du royaume, du 1er au 15 août, — et ainsi de suite jusqu'à Thermidor (1). »

Comment expliquer ce phénomène à tout le moins singulier? Nous devons constater que les ouvrages d'ensemble les plus officiellement autorisés n'apportent pas de réponse à cette question. De leurs exposés, il semble résulter qu'un accord général des esprits, réalisé on ne sait comment, entraîne, on ne sait par quels procédés, une action simultanée et continue de la masse des Français.

Augustin Cochin, il y a maintenant vingt ans, raillait avec sa verve habituelle « l'épopée du grand ON » qu'il extrayait du gros volume de M. Aulard, par des citations appropriées : « En septembre 1792, *on* a vu la royauté impuissante... *on*

(1) Cochin, *op. cit.*, p. 50.

s'en indigne... et *on* la renverse. Six mois après, de nouveau, *on* s'inquiète... *on* craint que les Girondins n'aient pas l'énergie nécessaire... *on* les proscrit... » Qui, *on?* se demande Cochin. Combien? Comment assemblés? Comment représentés? « La critique sait ce que c'est que 500 ou 2000 artisans ou bourgeois, elle ne connaît pas ON, « le peuple, » ou « Paris », ou « la nation ». Elle demande qui est ce « bon patriote » anonyme qui lance une motion opportune? Qui, cet autre là-bas, qui l'applaudit à chaque mot? Qui, ce troisième qui s'improvise orateur du peuple (1)? »

M. Aulard ne pose jamais de ces questions, observe Cochin. Mais jusqu'à ces derniers temps elles ne paraissaient pas non plus préoccuper beaucoup ses successeurs.

Ouvrons par exemple le premier volume d'un remarquable petit précis d'apologétique révolutionnaire, celui de M. Mathiez, titulaire actuel de la chaire d'histoire de la Révolution en Sorbonne. Nous y verrons que si Louis XVI fut empêché de dissoudre l'Assemblée en juin 1789, ce fut par suite de la « violente fermentation qui régnait à Paris, à Versailles et dans les provinces ». Des « motionnaires » proposent le 2 juillet de détrôner Louis XVI. Après le 4 août, une nouvelle France est née « sous l'ardente poussée des gueux ». Le 5 octobre, « les districts s'assemblent »... Une « foule de femmes » force l'hôtel de ville, et ainsi de suite.

Passons à la grande histoire de Lavisse, et ouvrons le volume, d'ailleurs fort instructif, de M. Sagnac sur la première période de la Révolution. Nous trouvons là des indications qui soulèvent un coin du voile, sans toutefois préciser autrement. C'est ainsi que l'auteur mentionne le groupe des avocats ou des littérateurs qui ont préparé la Révolution dans les clubs et les sociétés populaires. Lors de la prise de la Bastille « une nouvelle puissance s'était manifestée, celle du peuple de Paris, puissance anonyme et redoutable ». Nous reconnaissons ici le langage de Michelet. A la même époque se constituent un peu partout des « comités composés d'élus du peuple qui supplantent les municipalités régulièrement établies ».

Ces faits singuliers ont des causes tout abstraites et des antécédents bien imprécis : « Sous l'influence de l'esprit nouveau, et sous la pression des circonstances (lesquelles?),

(1) COCHIN, *op. cit.*, p. 128.

l'armée commence à se dissoudre. » Les nouveaux régiments se laissent « gagner par le peuple ». Les représentants du roi sont « travaillés par l'esprit de liberté qui partout fermente ». En juillet 1789, les villes s'arment : « Les enrôlements volontaires se firent vite et spontanément. » Mais ensuite (non moins spontanément sans doute), « les arsenaux et dépôts furent vidés ou même pillés en plus d'une ville. » Enfin, lorsque les organisations locales en viennent à se fédérer, cette décision importante et bien déterminée n'a d'autre cause que la « nécessité ressentie par tous ».

* * *

Si nous en venons, pour conclure, aux appréciations d'ordre général, nous retrouvons chez le plus érudit et le plus fervent spécialiste contemporain, un jugement d'ensemble identique aux précédents : « La vérité, dont l'évidence crève les yeux, s'écrie M. Mathiez critiquant Cochin, c'est qu'aucune révolution ne fut plus spontanée, moins concertée, que celle qui emporta toute la France dans un élan irrésistible (1). »

Le lecteur moyen, désireux de s'instruire aux ouvrages parus, ne partagera peut-être pas cette foi robuste, et n'aura pas les yeux crevés par cette « évidence » : il demandera au contraire à voir clair. A qui veut se rendre compte de l'origine des Croisades, il ne suffira sans doute pas d'affirmer que le « peuple chrétien » s'ébranla spontanément au cri de Dieu le veut ! poussé par Pierre l'Ermite. On réclamera quelques précisions. A plus forte raison sommes-nous en droit d'en exiger de l'histoire contemporaine ; dire que le « peuple » parle, ou que la « nation » manifeste est une métaphore vide de sens. Taine inventa l'anarchie « spontanée » ; le mot a fait fortune : tous les successeurs l'ont recueilli, et le mystère du mouvement *spontané* s'allie désormais à la mystique du *peuple.* Malheureusement ce mot n'explique rien. Il n'y a pas plus de génération spontanée en histoire humaine qu'en histoire naturelle. Qualifier un mouvement de « spontané » est donc une manière élégante de dire que ses antécédents sont inconnus ; et faire intervenir le peuple,

(1) *Annales historiques de la Révolution française*, 4e année, n° 19, p. 82.

la nation, les citoyens, équivaut à reconnaître qu'on en ignore les auteurs.

Nous restons ainsi sur une impression d'étonnement et de malaise. La plupart des événements, tels qu'ils se succèdent à travers les récits que nous possédons, apparaissent comme des effets sans cause ; les plus substantiels travaux laissent un vide à combler, un problème qui se pose et qui n'est pas résolu.

II

Abordons maintenant Augustin Cochin. Au premier contact, le lecteur éprouvera sans doute quelque surprise des termes spéciaux fréquemment employés, quelque peine aussi à se reconnaître dans l'amoncellement des idées et des faits. Certaines phrases trop denses, toutes chargées d'incidentes parce que trop chargées de pensée, sont parfois pénibles à suivre.

Cette difficulté une fois surmontée, tout s'illumine : une explication cohérente et logique surgit ; les actes déconcertants, les faits extraordinaires voient apparaître leurs causes, et les mouvements « spontanés » se trouvent pourvus d'antécédents. « *On* » se personnifie et se situe ; la « nation », le « peuple », êtres anonymes et abstraits, se définissent et se délimitent. A travers le dédale des motions et des journées populaires, nous tenons enfin le fil conducteur.

Avec Cochin, nous ne sommes plus en présence d'une histoire générale de la Révolution. Nous avons affaire à une conception particulière du phénomène révolutionnaire, exposée dans son ensemble, et étayée par des exemples historiques judicieusement choisis, et étudiés à fond. L'intérêt d'une telle œuvre est autrement puissant qu'une nouvelle synthèse : elle entreprend le défrichement d'un champ d'exploration encore vierge, où l'auteur souhaitait bien souvent voir s'engager à sa suite d'autres chercheurs ; elle ouvre en outre, à travers la masse des faits déjà connus et utilisés, des perspectives jusqu'alors cachées, en introduisant un facteur nouveau qu'il est désormais impossible de négliger.

Du coup les ouvrages déjà lus se transforment ; « tant de savantes et consciencieuses études » qui « sonnaient creux (1) »

(1) Augustin Cochin, *les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne*, t. I, p. 289.

deviennent instructives et pleines de sens. L'œuvre du génial initiateur possède, en effet, une vertu qui lui est propre : elle jette un jour tout nouveau sur les œuvres connexes, elle les complète ou plutôt elle les éclaire ; elle agit comme un révélateur, et tout autre ouvrage, de quelque esprit qu'il s'inspire, ne peut que gagner en précision et en clarté à la lumière des idées de Cochin.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser ici l'ensemble de ces idées. Nous essayerons seulement de préciser quelques points, de poser quelques jalons, en vue d'amener le lecteur au seuil de l'édifice. Notre seul désir est de l'y voir pénétrer.

*
* *

On peut dégager de l'œuvre d'Augustin Cochin trois points de vue fondamentaux.

D'abord, en matière historique, la mise à jour de l'organe et du mécanisme de propagation des idées révolutionnaires.

En second lieu, l'élaboration au sein de cet organe et au moyen de ce mécanisme, d'une doctrine en perpétuelle évolution.

Enfin, la synthèse de cette doctrine, depuis son origine philosophique jusqu'à son aboutissement révolutionnaire.

Dans le domaine des faits, toutes les recherches de Cochin aboutissent à une conclusion essentielle : la négation du mouvement spontané.

La Révolution n'a été ni spontanée, ni de consentement unanime. Elle apparaît comme une œuvre préparée, organisée, artificielle, depuis le début jusqu'à la fin, depuis l'ère des philosophes jusqu'au règne des terroristes. L'enfantement, puis la propagation, enfin la mise en pratique des idées révolutionnaires ont été l'œuvre de groupements particuliers, de réunions d'adeptes opérant entre eux d'abord, faisant pression sur le reste du pays ensuite.

Ces groupements, coteries de lettrés et de gentilshommes tout d'abord, sociétés diverses, loges maçonniques ensuite, clubs enfin, commencent à créer entre eux et bientôt constituent à eux seuls l'opinion publique. Ils parlent, puis agissent — non pas *au nom* de la France — mais comme étant *eux-mêmes* et *seuls* la voix de la France. Ils forment, non pas un État dans l'État, car ils ne gouvernent rien, mais une nation dans la nation, et l'opinion artificielle

ainsi créée s'impose au reste du pays tout à fait à son insu. « De 1769 à 1780, écrit Cochin, on voit sortir de terre des centaines de petites sociétés... cachant mal des visées politiques sous des prétextes officiels de science, de bienfaisance ou de plaisir : sociétés académiques, littéraires, patriotiques, musées, lycées, sociétés d'agriculture même. Finalement, il n'est « pas une bourgade » qui n'ait sa société, et toutes ces associations « fédérées, animées du même esprit, concourent au même grand œuvre (1). »

Tous ces groupements, que Cochin englobe sous le nom générique de « Sociétés de pensée », ont un caractère commun : une Société de pensée est essentiellement « une association fondée sans autre objet que de dégager par des discussions, de fixer par des votes, de répandre par correspondance l'opinion commune de ses membres. C'est une société formée en dehors de toute préoccupation d'œuvre, de travail réel, on est là pour parler, non pour agir ».

« Ainsi donc les sociétés créent, dit encore Cochin, une République idéale en marge de la vraie, un petit État à l'image du grand, à une seule différence près : il n'est pas *réel.* Les décisions prises ne sont que des vœux, et (fait capital) les adeptes n'ont ni intérêt personnel, ni responsabilité engagée dans les affaires dont ils parlent (2). »

Établissement d'une société irréelle, construite sur le papier par des irresponsables, telle est la matière du travail dans les sociétés de pensée. Et ce caractère fondamental commandera inéluctablement toute la suite des événements.

En effet, lorsqu'il faudra passer de l'exposé verbal à l'application réelle, du jeu de la parole aux difficultés de l'action, les lois naturelles, les faits, se mettront en travers. Mais alors, les frères et adeptes, ou plutôt leurs successeurs, les « patriotes » et le « peuple » des sans-culottes n'admettront pas cette opposition : ils ont appris de Rousseau que tout le mal provient de la société mal bâtie. Les faits ont tort contre les principes ; la machine devra donc marcher coûte que coûte, envers et contre tous ; et dès lors, il faudra pousser jusqu'à la Terreur.

De cet exposé une conclusion découle, c'est qu'il n'y a

(1) Augustin Cochin, *la Révolution et la Libre Pensée*, introduction, p. xxviii ; *les Sociétés de pensée et la Démocratie*, p. 217.

(2) *La Révolution et la Libre Pensée*, p. 7 et xxx ; *les Sociétés de pensée et la Démocratie*, p. 9.

aucune solution de continuité, encore moins une opposition quelconque entre le philosophisme et son succédané révolutionnaire. L'un est simplement l'application de l'autre. Mais doctrine et méthodes sont les mêmes.

La Révolution est un bloc, suivant la formule célèbre. « Sans doute, le *mode* — niveau moral, qualité du personnel, nature des actes, lettre des doctrines — a changé. Mais la *loi* reste la même, et les *frères* polis et poudrés de 89 y obéissent avec la même rigueur et la même inconscience que les *frères* grossiers et crasseux de 93 (1). »

*
* *

Telle est, esquissée à grands traits, la conception de Cochin dans l'ordre historique.

Ces idées toutes nouvelles n'ont pas été sans soulever de la part des apologistes de la Révolution de vives critiques, qui peuvent être ainsi résumées :

De l'existence d'associations plus ou moins répandues on ne saurait conclure à la prépondérance certaine de leur influence politique. En outre, Cochin néglige délibérément les circonstances qui ont précédé ou accompagné les diverses phases de la Révolution : mauvaise administration, exactions fiscales, disette, et, en général, tous les faits qui ont motivé la révolte populaire et les événements qui ont suivi.

La réponse à cette objection est donnée par M. Ackermann, qui a édité le grand ouvrage sur les *Sociétés de pensée en Bretagne* : « L'œuvre historique d'Augustin Cochin, observe-t-il dans sa préface, n'est point une histoire de la Révolution française, c'est une contribution particulière à cette histoire, l'étude scientifique d'un de ses facteurs... le philosophisme et les sociétés de pensée. » Nous ajouterons que ce facteur complètement négligé, sinon inconnu, avant Cochin, est essentiel, et partant indispensable.

Augustin Cochin ne songeait d'ailleurs nullement à exclure les circonstances matérielles qui ont exercé leur influence sur la marche des événements. « Nous ne prétendons atténuer en rien, dit-il, le poids des abus féodaux et les souffrances des campagnes. C'est une question toute différente, qui n'a été abordée sérieusement que dans ces dernières années (2),

(1) *Les Sociétés de pensée et la Démocratie*, p. 103.
(2) Augustin Cochin écrivait en 1911.

et n'a qu'un rapport éloigné avec notre sujet. Nous sommes, à Rennes, dans des cercles restreints et fermés, composés exclusivement de procureurs, d'avocats et de marchands, où il n'y a pas un paysan et où personne ne souffre des abus féodaux (1). »

Laissons Augustin Cochin développer lui-même, dans les ettres qui suivent, les conceptions dont il s'inspirait.

ANTOINE DE MEAUX.

III

Lettres d'Augustin Cochin.

A un confrère.

27 juillet 1909.

...Je suis de votre avis sur les mémoires et correspondances : parti pris, erreurs, oublis, etc... ils ont tous ces défauts-là — mais comme tous les documents d'histoire. Et si je n'y ai pas insisté, c'est que je voulais mettre en évidence une tare toute différente, spéciale, celle-là, à une catégorie bien définie de documents : ceux qui procèdent, directement ou non, de l'opinion sociale ; se borner à ceux-là comme le fait Aulard, c'est aller s'asseoir dans le soleil pour lorgner le paysage, et proclamer de là qu'il n'y a pas d'ombres ; et, de là, on ne saurait en voir l'effet : question de point de vue. C'est ce « subjectivisme social » (pardon de cette cuistrerie) qu'il serait vraiment temps d'analyser, et qu'on ne voyait pas dans une certaine école, justement parce qu'il était trop vaste, et tenait tout l'horizon : on fait le tour d'un homme, si grand ou si sinueux qu'il soit. Mais sous les vastes lambris du temple philosophique, on va, on vient, on disserte, comme s'il embrassait le genre humain — on prend son plafond pour l'empyrée.

Voilà le facteur que je voudrais mettre en évidence, aussi bien chez les contemporains que chez les chroniqueurs : et notez qu'en Amérique et en Angleterre c'est fait depuis

(1) *Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne*, t. I, p. 296.

longtemps ; nous sommes ici fort en retard sous ce rapport-là.

Maintenant, cela va-t-il beaucoup changer l'économie des causes et raisons de la Révolution? C'est probable : la somme étant la même, il faudra bien introduire un terme de plus dans l'addition, rogner un peu sur les autres. Mais enfin, c'est une question à réserver, à laquelle je ne touche pas. J'établis du mieux que je peux les dimensions de mon facteur — je maintiens son droit de figurer au tableau — comme les autres, ce que vous faites, en ce moment même, pour un autre terme, le facteur économique. Mais comment, à la fin, se casera-t-on? Voilà ce que je ne puis dire, et dont je ne m'inquiète pas : si les études sont sérieuses et solides de part et d'autre (et qui en doute?) l'harmonie s'établira d'elle-même, et ce sera même un fort beau spectacle, et édifiant. Il y aura peut-être un peu de frottement : vous me rognerez quelques hypothèses risquées sur des sociétés que j'aurai vues trop importantes, et je vous le revaudrai en écrasant quelques « principes » à ce bon X... : services réciproques, en somme, dont nos bouquins profiteront l'un et l'autre. Sur quoi, cher ami, je retourne au mien en vous priant de croire à ma vieille affection.

A Monsieur Jouve,
Conseiller à la cour d'appel de Nîmes.

...Vos *Lettres de Rovère* (1) jettent un jour bien curieux sur ces âmes « citoyennes », telles qu'en forme l'entraînement social, sur des états d'esprit, des idées, un monde si loin des nôtres et en même temps si voisin. Elles avanceront aussi le travail qui paraît se faire assez vite depuis quelques années : la découverte de ce monde nouveau, de ses lois, de son « orientation » spéciale qu'on niait jusqu'ici...

...La lumière ainsi faite dissipera les malentendus séculaires qui, jusqu'à notre temps, fermaient l'histoire de la Révolution aux historiens de métier. Ils s'écartaient d'instinct d'un terrain où ils ne pouvaient se risquer sans lâcher la rampe : la lettre des textes, le matériel des faits. Pour se lancer à travers ce pays-là, il fallait la double vue de la phi-

(1) *Correspondance du conventionnel Rovère avec Goupilleau dans le Midi.* (Nîmes, 1908.)

losophie ou l'œillère de l'orthodoxie sociale, dont l'une n'est pas donnée, ni l'autre imposée à tous les esprits — et qui sont d'ailleurs, l'une et l'autre, étrangères à la critique normale. J'espère, et je crois que le temps approche où l'on pourra voyager en pays jacobin — dans ce centre africain de l'histoire moderne —sans être ni un Taine ni un Aulard, ni un Stanley ni un roi nègre. Ce jour-là seulement, on y défrichera, on y travaillera, au sens utile, étroit, méthodique du mot — ce qu'ils n'ont fait ni l'un ni l'autre. Ce jour-là, les gens de métier... s'établiront dans le pays et y porteront ensemble, quelles que soient par ailleurs leurs divergences de vues générales et de sentiments, les méthodes honnêtes, le patient labeur et les visées modestes mais effectives qui leur sont communs. Et cela n'empêchera pas les philosophes de sillonner le ciel en aéroplane, ni même les rois nègres de trôner dans leurs cases, seulement ils n'auront plus de janissaires et moins de courtisans.

A l'un de ses amis.

(Sans date.)

Merci de ta bonne grande lettre : voilà bien du temps pris à des travaux ou des récréations plus utiles, et j'en suis fort touché. Le moindre défaut de mon état intellectuel (quand je ne donne pas dans les conférences et articles que je fuis comme la peste) est la solitude d'Égypte où il me met — nécessaire si on veut couper au plus court et avancer — non sans charme aussi, mais austère parfois : et on en sortirait malgré tous les serments, n'était la crainte salutaire de raser son prochain. Juge un peu quand ce prochain s'offre de lui-même au rasoir. Saint Antoine n'aurait pas résisté à celle-là, et je cède avec empressement.

Théorie et pratique — tu as raison — se retrouvent en tout esprit, sous les deux pôles de toute pensée ; et certains, plus doués que d'autres pour la spéculation s'y livrent, s'y consacrent tout entiers, jettent toutes leurs forces dans ce sens-là : c'est, si tu veux, Descartes dans son poêle, répondant *a priori* à des questions sur l'hélice des coquillages, bâtissant *ex nihilo* son énorme cosmogonie géométrique — ou Malebranche derrière ses volets clos — ou Spinoza dans sa boutique. Voilà, n'est-ce pas, des théoriciens comme tu

l'entends — hypertrophie d'une faculté aux dépens des autres. Mais ce ne sont pas des libres penseurs.

Et, au contraire, prends le libre penseur accompli, achevé, triomphant : Brissot, Bailly ou Roland, ou Antonin Dubost ou Clemenceau. Crois-tu que ces gens-là soient spécialement doués pour l'abstraction? Mais non, ils seraient étonnés d'être qualifiés de théoriciens, de spéculatifs. Loin de s'isoler de l'opinion du vulgaire, comme les premiers, ils y vivent ; ils te répondraient qu'ils l'ont toujours suivie, n'ont jamais pensé que par elle — au point de ne jamais savoir ce qu'ils penseront demain. Il y a quelques savants parmi eux sans doute. Mais tout autant ailleurs. Par contre, il y a des gens de lettres plus que nulle part ailleurs. Et en effet, c'est *d'exprimer* qu'il s'agit ici, non de *spéculer*. Il s'agit de parler les choses, non de les voir et contempler. Voir n'est pas marcher ni faire. Et tu marques bien ici l'opposition. Mais dire, exprimer est encore autre chose, la seule vraiment sociale.

Erreur, vas-tu dire ; ce n'est rien ; dite ou non — transmise ou non, la pensée reste la même. Certes, on peut opposer la raison à l'expérience. Mais comment opposer l'idée au mot ! C'est ici qu'il faut faire intervenir l'action sociale, sous peine de ne plus rien y comprendre. Jamais l'étude de l'homme comme tel, de l'individu, ne te donnera la clef du problème...

Augustin Cochin était loin d'être exclusivement absorbé par son immense labeur. Il avait une âme et un tempérament d'artiste : les lettres qui suivent le montrent sous ce nouvel aspect.

Sans date (année 1900).

Mon cher papa (1),

A Chateau-Chinon, j'ai été reçu à bras ouverts par M. P..., un beau vieux de soixante-seize ans, d'une famille de paysans établis à Moux et à Alligny depuis le quinzième siècle. Il m'a mené au château à huit heures, le soleil à peine couché ; les vallées étaient déjà pleines d'ombre, et les villages

(1) Rappelons qu'Augustin était le fils aîné de Denys Cochin, l'éminent orateur et homme d'État, mort en 1921.

perdus dans la brume ; on voyait seulement briller les étangs éclairés par le ciel encore lumineux, au milieu des masses noires des bois ; on se serait cru dans une solitude de l'ancienne Gaule, au temps où les Eduens allumaient les feux de montagne en montagne pour prévenir les villages voisins de l'arrivée de César. A propos de Gaulois, P... m'a dit qu'à Arleuf il y a encore des druides qui mettent des chemises blanches pour cueillir le gui à la nouvelle lune. Quand il naît un enfant, on va sans doute chercher le curé, mais le druide est venu avant lui, la nuit, en grand secret...

Venise (1901).

Ma chère maman,

...Je suis un peu embarrassé pour Venise : tous les Bædekers et tous les poètes anglais disent que c'est la merveille du monde. Je l'ai bien vue ; j'ai marché au milieu des pigeons sur la place Saint-Marc, j'ai suivi le grand canal en gondole, etc... Mais je suivais papa, qui renfonçait sans pitié mes moindres élans poétiques. Des musées, sauf trois tableaux, il n'y a rien à dire : c'est l'école italienne de la décadence dans toute son horreur : de longues files de grands tableaux sombres, pleins de gros bras, de grosses jambes et de grosses draperies... La vraie merveille de Venise est Saint-Marc et les mosaïques byzantines des coupoles. Il y en a de magnifiques du douzième siècle, de grandes figures maladroites, étrangement drapées, avec des regards étonnants. Il y en a aussi de la Renaissance, qui n'a pas manqué, naturellement, de déposer là, comme partout, quelques-unes de ses innombrables productions, ne serait-ce que pour donner la note et apprendre à vivre à ces pauvres gens du moyen âge. Rien n'est plus drôle que ce mélange : à côté d'un grand Christ byzantin, tout raide, sur deux longs pieds parallèles sans perspective, mais lançant un regard surhumain, un joli prophète à la Michel-Ange, pirouettant lestement sur un talon, mais pensant bien plus à son effet de motif qu'à ses prophéties.

Troyes (1910).

Ma chère maman,

...Je viens de passer une semaine charmante, attelé à un travail dans mes moyens, confortable et amusant, et chi-

pant une heure aux Archives, quand la lumière est belle, pour aller dessiner un saint dans les églises. Quelles merveilles de saints et comme on perd le fétichisme de l'Italie, devant ces chefs-d'œuvre-là ! Michel-Ange n'est qu'un gros hanneton près des gens qui faisaient la *Madeleine* de Chaource, la *Sainte Madeleine* de Troyes, le *Christ* de Saint-Nizier, le *Christ* de Feuges surtout... Je me suis levé à quatre heures du matin, dimanche, pour aller le voir par le tortillard d'Arcis, et encore une heure et demie à pied dans des chemins de terre, à travers des friches de craie et de petits bois de pins noirs : un pays désolé et superbe. C'est là au milieu d'un méchant hameau délabré, dans une vieille petite église abandonnée qu'on trouve un chef-d'œuvre qui saisit autant que le saint François de Florence — bien mieux qu'une « œuvre d'art » — un Christ de grandeur naturelle, une vraie apparition. Il n'y a plus de messe à Feuges, parce qu'il n'y a plus de curé ni de chrétiens. Mais je suis sûr que les gens des musées s'écartent d'instinct quand ils voient cette figure et reprennent leur auto sans mot dire : ce n'est pas un article pour eux, et le fait est qu'il reste là, tout seul, avec les chauves-souris, dans son église qui croule. C'est encore mieux ainsi.

Augustin Cochin.

Chez les Esquimaux : sorcellerie et superstitions [1]

Bien que les légendes soient l'expression fidèle de l'imagination esquimau, on n'en donnerait qu'une idée imparfaite si l'on négligeait d'étudier les formes du sentiment religieux et les superstitions.

Ce sont ces questions qui intéressaient le plus le sorcier Aua. Il qualifiait les légendes de contes de nourrices qui, à son dire, seraient nés du besoin de calmer les enfants qui pleuraient. Dans les pages qui vont suivre, je lui laisse presque constamment la parole.

De l'origine des sorciers.

Les hommes ont toujours redouté la maladie et dès les tout premiers temps il s'en est trouvé pour chercher à pénétrer les mystères qui enveloppent l'humanité. A cette époque primitive, il n'existait pas encore de magiciens et l'on ignorait encore les règles de conduite que les hommes apprirent plus tard à observer par crainte du danger et de la malignité. La première amulette qui exista fut le hérisson de mer. Il est traversé d'un trou, d'où son nom :

 — Voir *la Revue universelle* du 1er août.

Iteg (anus). Quand quelqu'un tombait malade on se mettait à côté de lui et, en montrant du doigt la partie du corps à guérir, on lâchait un vent. Puis on sortait, tandis qu'une autre personne tenait le creux de sa main sur cette partie malade, tout en soufflant sur son autre main. On pensait que ces deux souffles opposés réunissent toute la force qui vient de l'intérieur de l'homme, force mystérieuse et puissante, capable de guérir.

De la sorte tout le monde était médecin et les magiciens n'étaient pas nécessaires. Mais à un moment donné, il y eut disette dans le voisinage d'Igdulik. Beaucoup de gens moururent de faim et la détresse était grande. Or il advint un jour où beaucoup de personnes étant réunies dans une maison, qu'un homme demanda à être conduit derrière le rideau en peau qui est devant la banquette. Il raconta qu'il voulait descendre chez la mère des animaux marins. Personne ne comprenait ce qu'il voulait dire et on ne le crut pas. Néanmoins, on lui donna satisfaction et on le conduisit derrière le rideau. Là il dit qu'il allait exercer un art qui désormais serait d'une grande utilité aux hommes. Mais il ne fallait pas qu'on le regardât. Au bout d'un moment les incrédules et les curieux soulevèrent le rideau ; et, à leur grand étonnement, ils virent qu'il était en train de descendre sous terre. Seules les plantes des pieds émergeaient du sol. Comment cette idée lui était-elle venue? Personne n'en savait rien. Quant à lui, il prétendait que des esprits, avec lesquels il avait conclu un pacte dans la grande solitude, lui venaient en aide. Tel fut le premier magicien.

Il descendit chez la mère des animaux marins. Il ramena à la surface les animaux dont on se nourrit et à la famine succéda l'abondance et la joie et le bonheur revinrent parmi les hommes.

Depuis lors, les magiciens ont élargi leur connaissance des choses secrètes et ils secourent les hommes de différentes façons. Ils se sont aussi créé une langue sacrée. Ils ne l'emploient que dans leurs rapports avec les esprits.

Quand un jeune homme voulait devenir magicien, il devait faire un cadeau au magicien qui allait l'initier. A Igdulik le bois passait pour un bien particulièrement précieux. Aussi peu à peu l'usage s'établit-il de donner un pieu de tente. On y fixait une aile de mouette, signifiant que l'apprenti voulait apprendre à voler par les airs. On plantait

le pieu devant la maison pour le vouer aux esprits tutélaires. Le soir, le magicien les conjurait de purifier le corps et l'âme de son apprenti. En présence de tous, ce dernier devait confesser ses infractions au tabou et ses autres fautes. Pendant la confession il devait à tout moment répéter ces paroles : « Tout cela, parce que je veux devenir voyant. »

Le maître magicien restait derrière un rideau suspendu devant la banquette. La purification accomplie, l'apprenti passait à son tour derrière ce rideau, où, dérobé à tous les regards, le maître extrayait son âme de ses yeux, de son cerveau et de ses entrailles. Cette opération, disait-on, rendait lumineux l'intérieur du corps, et un magicien doit être entouré et pénétré de lumière.

Quand l'apprenti était un homme, son cerveau, ses yeux et ses entrailles pouvaient rester trois jours sans âme, et quatre si c'était une femme. Pendant cette période, aucun travail ne devait se faire dans la maison et l'apprenti restait caché derrière son rideau. On croyait que la force de ses yeux, de son cerveau et de ses entrailles passait dans ses esprits auxiliaires futurs, pour qu'il fût exempt de crainte quand il les verrait. Et il ne pourrait les voir que dans la grande solitude, loin de tous les hommes. Mais pour devenir un grand magicien, il fallait commencer de très bonne heure, souvent même avant d'être né.

Âua est initié au commerce avec les esprits.

J'étais encore dans le sein de ma mère, que des gens compatissants s'inquiétaient de moi. Car tous les enfants que ma mère avait jusqu'alors mis au monde s'étaient mal présentés et étaient nés morts. Dès que ma mère s'aperçut qu'elle était grosse, elle dit aux personnes de son entourage : « Je porte de nouveau en moi un fruit qui ne deviendra pas un être humain. » Tout le monde la prit en pitié et une femme du nom d'Artjuaq, qui était voyante, fit, le soir même, appel à ses esprits pour venir en aide à ma mère. Dès le lendemain, on put remarquer que je m'étais développé. Mais cela ne dura pas, car la sorcière avait oublié que tout travail lui était interdit le lendemain d'une conjuration. Or, ce jour-là, elle avait reprisé une mitaine. C'est moi qui eus momentanément à expier cette infraction au

tabou. Ma mère fut prématurément prise des douleurs de l'enfantement et je me débattis comme si j'allais sortir de ses flancs. Une nouvelle conjuration eut lieu. Cette fois, toutes les prescriptions furent observées. La mère et l'enfant s'en trouvèrent bien.

Mais un jour, au moment de partir à la chasse, mon père se mit en colère. Pour le calmer, ma mère l'aida à atteler le traîneau. Elle oubliait que dans sa position, tout travail lui était tabou. A peine avait-elle touché au harnachement que je m'agitai et essayai de sortir par son nombril. De nouveau il fallut appeler le sorcier. Des personnes âgées racontèrent alors à ma mère que ma sensibilité, relativement aux infractions au tabou, prouvait que je vivrais et deviendrais un grand voyant. Mais jusqu'à ma naissance je serais exposé à de nombreux dangers.

Mon père avait pris une baleine qui était pleine. Quand il essaya de détacher le petit, sans songer que sa femme était enceinte, je recommençai à me débattre et cette fois ce fut sérieux. A peine mis au monde, j'étais comme mort. Le placenta s'était enroulé autour de mon cou et m'avait étranglé. Artjuaq, qui habitait dans un village voisin, fut aussitôt mandée, et l'on construisit une maison spéciale pour l'accouchée. Quand la sorcière arriva et vit que mes yeux me sortaient de la tête, elle sécha le sang de ma mère qui était sur mon corps avec une peau de corbeau, et me fit une brassière de cette peau. « Il est né pour mourir, mais il vivra, » dit-elle.

Pendant toute une année nous vécûmes seuls dans une maison, ma mère et moi. Mon père n'était reçu que rarement. Bien qu'il passât tout son temps à la chasse, il ne lui était pas permis d'aiguiser un couteau. S'il lui arrivait de le faire, sa main enflait et je tombais malade. Quand j'eus un an, ma mère fut autorisée à prendre une femme chez elle. Chaque fois que celle-ci avait à sortir, il lui fallait, par prudence, mettre son bonnet, se chausser de bottes sans bas et tenir relevé un pan de sa fourrure.

J'étais déjà grand, quand on permit à ma mère de faire ses premières visites. Tout le monde se montra aimable et elle fut invitée dans toutes les maisons du village. Mais elle resta trop longtemps sortie. Or les esprits n'aiment pas qu'une femme s'absente trop longtemps avec son enfant. Et ils se vengèrent. Son crâne se pela et moi-même, sans

savoir pourquoi, je la frappai de mes poings. Puis, de retour au logis, je lui trempai le dos.

Enfin j'atteignis l'âge où l'on peut aller à la chasse au phoque. Le jour de ma première capture, mon père s'étendit le torse nu sur la glace et on lui promena le phoque sur le dos, jusqu'au dernier souffle de l'animal. Seuls les hommes furent admis à manger de cette viande qu'il fallut entièrement consommer. La peau et la tête furent cachées dans la glace, afin qu'il me fût possible, plus tard, de prendre de nouveau le même phoque. Pendant trois jours et trois nuits, les hommes qui avaient pris part au repas ne pouvaient aller à la chasse ni exécuter un travail quelconque.

Un renne fut ma seconde capture. Il m'était rigoureusement interdit de me servir d'un fusil. Je dus l'abattre avec un arc et une flèche. Cette fois encore, la viande en fut réservée aux seuls hommes. Au bout d'un certain temps je fus assez robuste pour participer à la chasse au morse. Au moment où je harponnai pour la première fois, mon père s'écria : « Maintenant il y a de la viande pour tout le monde, » et là-dessus il nomma l'un après l'autre tous les habitants du village.

Désormais j'étais autorisé à me régaler de toutes les friandises qui, jusqu'alors, m'avaient été interdites. Et les femmes, à l'exclusion des nouvelles accouchées, avaient le droit de manger de ma chasse. Seule ma mère était encore tenue à certaines précautions et chaque fois qu'elle avait à coudre on lui construisait une maison pour elle seule. On m'avait donné le nom d'un esprit inférieur, Aua, et ma mère était soumise à mainte pratique pour ne pas l'offenser. Il était mon esprit tutélaire et veillait strictement à ce qu'on ne fît rien d'interdit. Ainsi il m'était défendu de rester dans une maison où de jeunes femmes se déshabillaient avant de se coucher. Une femme ne pouvait pas davantage se coiffer en ma présence.

Longtemps encore après mon mariage, le produit de ma chasse était soumis à un tabou sévère. Quand de nouvelles accouchées vivaient dans notre voisinage, ma femme ne pouvait manger que des animaux mis à mort par moi. Aucune femme ne pouvait manger des entrailles des morses que j'avais tués et cette interdiction fut maintenue jusqu'à la naissance de mon quatrième enfant.

J'avais respecté toutes ces obligations, imposées par la

vieille sorcière, pour avoir le droit de vivre. A présent que je suis vieux, elles sont périmées.

Bien que toutes dispositions eussent été prises avant ma naissance, je m'efforçai de devenir voyant avec l'aide d'autrui. Mais en vain. Je m'en fus chez de célèbres sorciers et leur apportai des cadeaux qu'ils s'empressaient de donner à d'autres personnes. Car, s'ils les avaient gardés, leurs enfants seraient morts. Ensuite je recherchai la solitude et devins bientôt très mélancolique. Je me sentais malheureux et pour un rien je fondais en larmes. Puis, changement brusque ! Une joie immense, inexplicable, s'emparait soudain de moi, et je me mettais à chanter à tue-tête. C'est au milieu de cette joie débordante et énigmatique que je devins sorcier, sans savoir comment. Ce qui est certain, c'est que je l'étais. Je voyais et entendais d'une façon toute nouvelle.

Tout voyant véritable trouve en lui-même une flamme qui lui donne la force de voir, les yeux fermés, dans l'obscurité, de pénétrer les choses mystérieuses, les secrets d'autrui et l'avenir. Je me rendis compte que j'étais en possession de cette puissance merveilleuse.

Mon premier esprit tutélaire fut Aua, dont je portais le nom. Quand il venait à moi, il me semblait que le couloir et le toit de la maison disparaissaient. A travers la maison je voyais le fond du ciel et de la terre. C'est le petit Aua qui, planant au-dessus de moi tandis que je chantais, m'apportait toute cette lumière. Puis il se cachait dans un coin du couloir, toujours prêt à répondre à mon appel.

Un Aua est un esprit inférieur, féminin, qui habite au bord de la mer avec beaucoup d'autres esprits analogues. Ils circulent avec des petites coiffures pointues en fourrure. Leurs culottes en peau d'ours sont bizarrement taillées court. Ils portent de longues bottes à dessins noirs et des fourrures en peau de phoque. La pointe de leurs pieds ne touche pas le sol, et ils semblent marcher sur les talons. Leur pouce est toujours replié sur la paume de la main. Ils tiennent les bras en l'air et les mains jointes qu'ils ont l'air de promener continuellement au-dessus de leur tête. Ils sont exubérants et joyeux quand on les appelle. Ils ressemblent à de petites poupées vivantes. En effet, ils ne sont pas plus longs qu'un bras.

Mon second esprit tutélaire fut un requin. Un jour j'étais en caïque. Il s'approcha de moi, se coucha sur le flanc et

chuchota mon nom. Ma surprise fut grande, car jusqu'alors je n'avais jamais vu de requins. Ils sont très rares dans nos contrées. Depuis lors il m'a prêté son aide dans toute espèce de chasse et il m'a toujours secondé quand j'avais besoin de lui.

Le chant par lequel j'appelais mes esprits se réduisait à quelques mots :

Joie! Joie!
Joie! Joie!
Je vois le petit esprit du rivage,
Il s'appelle comme moi!
Joie! Joie!

Un jour, j'avais perdu un fils et je pensais ne plus pouvoir quitter la place où je l'avais enterré. J'étais exactement comme un esprit de la montagne qui a peur des hommes. Nous nous étions attardés à l'intérieur du pays et nos esprits tutélaires nous abandonnèrent. Mais, un beau matin, le chant de la joie remonta subitement à mes lèvres. J'eus la nostalgie des hommes et mes esprits tutélaires revinrent à moi. De nouveau j'étais moi-même. Depuis lors, je chante toujours ce chant pour les appeler.

Quand je me suis fait chrétien, j'ai envoyé mes esprits tutélaires à ma sœur, au pays de Baffin. Maintenant, si vous voulez en savoir plus long sur les voyants, je vous parlerai de mon cousin Niviatsiau que les esprits appelèrent à eux d'une manière fabuleuse pour en faire un grand voyant.

Les esprits appellent Niviatsiau.

Niviatsiau était avec d'autres hommes à la chasse au morse, à proximité d'Igdulik. Soudain, tout près de lui, un grand morse surgit de la glace, le saisit avec ses nageoires antérieures comme une mère prend son enfant, et l'emporte dans les profondeurs. Les autres hommes accourent, et regardent par le trou où le morse a disparu. Ils voient que l'animal tient toujours leur camarade et essaye de le transpercer de ses défenses. Au bout d'un moment, il le lâche et remonte à la surface, mais à une longue distance, pour respirer. Quant à Niviatsiau, il se débat tant qu'il peut pour remonter. Les hommes peuvent suivre ses mouvements et

ils creusent un trou à l'endroit où ils comptent le voir arriver. Et effectivement, mon père réussit à le tirer hors de l'eau. Il porte une blessure béante à l'omoplate. Ses poumons sont perforés et il a plusieurs côtes brisées. Il ne peut plus se redresser.

Niviatsiau resta longtemps sans reprendre connaissance. Quand il revint à lui, il put se lever tout seul. Sur tout son corps on voyait les traces des dents du morse, mais il semblait que l'animal n'avait pas pu réussir à le transpercer. Les gens prétendirent que ce morse avait été envoyé par la mère des animaux marins, irritée de ce que la femme de Niviatsiau dissimulait une fausse couche pour ne pas se soumettre au tabou. Puis Niviatsiau regagna la terre ferme avec ses camarades. Mais, sur la glace, il lui fallut marcher là où il n'y avait pas de traces de pas. A proximité du rivage on construisit une petite cabane de neige. Il y fut enfermé, étendu sur un morceau de peau de phoque. On ne lui enleva pas ses vêtements tout trempés. Il resta là trois jours sans manger ni boire. Il ne pouvait vivre qu'à cette condition. Car, après ce qui lui était arrivé, s'il était rentré immédiatement dans les demeures impures des hommes, il serait mort. Tout le temps que Niviatsiau séjourna dans la maisonnette isolée, le voyant s'employa à purifier sa femme et sa vieille mère qui durent, devant tout le monde, confesser leurs infractions au tabou pour apaiser les puissances qui disposent de la vie et de la mort. Au bout de trois jours Niviatsiau était rétabli. Désormais il était un grand voyant. Le morse, qui n'avait pas été capable de lui ôter la vie, devint son premier esprit tutélaire.

Une autre fois, chassant le renne, il entra par inadvertance dans la demeure d'un glouton. Le glouton avait des petits et s'élança furieux sur lui. La lutte dura tout un jour et toute une nuit et quand l'animal le laissa repartir, il n'avait que quelques légères éraflures. Ce glouton devint son second esprit tutélaire. Il en eut ensuite un troisième, la géante Amajorjuk qui porte sur le dos une grande besace où elle met les hommes qu'elle a volés. Elle le surprit si inopinément, qu'il était dans la besace avant d'avoir essayé de se défendre. Enfermé dans le sac, il prit son couteau qu'il portait suspendu au cou, en frappa la géante derrière l'omoplate et elle tomba morte. Mais la besace était faite d'un tissu épais comme de la peau de morse. Il mit beaucoup

de temps à en sortir, à l'aide de son couteau. Alors il s'aperçut qu'il était complètement nu. Il ne savait pas où ses habits étaient passés. Il finit par les retrouver à proximité de la mer, et il rentra chez lui indemne. Toutefois son corps était imprégné d'une odeur nauséabonde d'algues en putréfaction. Cette odeur se communiqua à sa maison et ne disparut qu'au bout de six mois. A son tour, la géante devint son esprit tutélaire et il fut réputé le plus grand voyant parmi les hommes.

Ainsi, selon Aua, il y avait deux manières d'acquérir une seconde vue. Ou bien l'on recherchait les esprits dans la solitude ou bien ils venaient d'eux-mêmes à l'homme, généralement d'une façon mystérieuse et violente. C'était précisément la peur soudaine qui faisait de l'homme un voyant. Le plus redouté de tous les esprits tutélaires était l'hermine de mer. Elle ressemblait à l'hermine continentale mais elle était plus svelte, plus souple, plus rapide. Elle bondissait si inopinément hors de l'eau qu'il était impossible de lui résister. Elle se faufilait dans la manche du batelier et, courant le long de son corps, elle l'emplissait d'un tel effroi, qu'il en perdait presque les sens.

Le rôle du voyant consistait à guérir les malades, à descendre au pays des morts pour rechercher des âmes perdues, à intercéder auprès de la Mère des animaux marins pour obtenir une bonne chasse, à exécuter d'admirables tours de force pour émerveiller les hommes et les convaincre des aptitudes fantastiques des magiciens.

La cause de la plupart des maladies était le rapt des âmes. Il pouvait être le fait de magiciens hostiles ou de gens qui s'adonnaient à la sorcellerie. Tout ce monde était particulièrement irritable et, dans leur colère, ils avaient le pouvoir de détacher l'âme du corps. Si l'âme n'était pas retrouvée, le corps mourait infailliblement. Les maladies des petits enfants provenaient généralement d'infractions au tabou, commises par la mère, et c'était l'affaire du voyant de découvrir en quoi cette infraction consistait.

Heures inquiètes.

Plusieurs soirées consécutives avaient été consacrées à l'énumération des choses permises et des choses défendues.

Chacun de nos interlocuteurs savait exactement ce qu'il fallait faire dans un cas donné, mais dès que je risquais un « pourquoi? », « dans quel but? », je n'obtenais pas de réponse. On était tout disposé à m'exposer des conceptions religieuses, mais non pas à les expliquer. Aua, qui jusqu'alors avait eu la parole, se leva brusquement, semblant obéir à une inspiration subite, et me pria de l'accompagner au dehors.

Nous traversions une période de froid exceptionnellement rigoureux. Pendant plusieurs jours consécutifs nous avions fait de bonnes chasses et la viande abondait. Aussi avais-je prié mon hôte de rester ce jour-là au logis afin de pouvoir avancer mon travail. Le jour bref avait déjà fait place au crépuscule de l'après-midi, mais la lune permettait de voir à une certaine distance. Des nuages blancs, effilochés, couraient dans un ciel bas, et quand les rafales s'abattaient sur le village, nous avions les yeux et la bouche pleins de neige. Me fixant du regard, en tendant le bras vers les tourbillons de neige, Aua me dit : « Pour bien chasser et vivre heureux l'homme a besoin d'un temps calme. Alors pourquoi cette bourrasque de neige continuelle et toute cette peine inutile pour celui qui recherche sa nourriture et celle des siens? Pourquoi? Pourquoi? »

Nous étions sortis juste au moment où les chasseurs rentraient. Ils marchaient par groupes et, penchés en avant, luttaient péniblement contre le vent. Aucun ne remorquait de phoque. Toute la journée ils avaient lutté en vain.

Je ne pus répondre au « pourquoi » d'Aua que par un silencieux hochement de tête. Il me conduisit ensuite dans la demeure de Kuvdlo. La petite lampe à huile brûlait très bas, sans répandre la moindre chaleur, et plusieurs enfants grelottants étaient blottis dans un coin de la banquette sous la peau de renne. Aua me fixa à nouveau et me dit : « Pourquoi faut-il qu'il fasse froid et mauvais ici? Kuvdlo a passé toute sa journée à la chasse et s'il avait pris un phoque ainsi qu'il le méritait, les femmes seraient installées joyeuses autour de la lampe qu'elles laisseraient brûler très haut, sans craindre de ne plus avoir d'huile pour demain. Et il ferait chaud et bon ici, les enfants sortiraient de dessous leur couverture et prendraient part à la joie générale. Pourquoi faut-il que cela ne soit pas? Pourquoi? »

Je ne répondis pas. Alors il m'emmena chez sa vieille sœur Natseq qui, étant malade, habitait seule une petite

cabane de neige. Elle était maigre et épuisée. Elle parut même ne pas s'apercevoir de notre présence. Une toux mauvaise secouait tout son corps et faisait présager une issue fatale.

Pour la troisième fois Aua me regarda et dit : « Pourquoi faut-il que les hommes soient malades et souffrent? Nous redoutons tous la maladie. Ma sœur que voici n'a, de mémoire d'homme, rien fait de mal. Elle a vécu longtemps et mis au monde des enfants sains et robustes. A présent, la voici condamnée à souffrir jusqu'au terme de ses jours. Pourquoi? Pourquoi? »

Là-dessus, nous rentrâmes au logis pour reprendre l'entretien interrompu. « Tu vois bien, me dit alors Aua, que tu n'es pas non plus en état de nous rien expliquer quand nous te demandons pourquoi la vie est ainsi faite. Et il ne peut en être autrement. Tous nos usages viennent de la vie et vont à la vie. Nous n'expliquons rien, nous ne croyons rien, mais dans tout ce que je viens de te montrer est incluse notre réponse.

Nous craignons les intempéries de la terre contre lesquelles il nous faut lutter pour arracher au sol et à l'océan notre nourriture.

Nous craignons la misère et la famine dans la froide cabane de neige.

Nous craignons la maladie que nous voyons chaque jour sévir autour de nous. Ce n'est pas la mort que nous redoutons, mais bien la souffrance.

Nous craignons les hommes morts et les âmes des animaux tués.

Nous craignons les esprits de la terre et de l'air.

Voilà pourquoi nos pères, au cours des âges, se sont armés de préceptes qui sont fondés sur l'expérience et la sagesse de nombreuses générations. Nous ne savons pas comment, nous ne savons pas pourquoi, mais nous les suivons afin de vivre exempts de soucis. Et malgré tous nos voyants, nous sommes si ignorants, que nous craignons tout ce qui est inconnu. Nous craignons tout ce qui est autour de nous et nous craignons ce que nous connaissons par les récits et les mythes. Voilà pourquoi nous avons nos usages. Voilà pourquoi nous observons notre tabou. »

Telles furent les explications d'Aua. Comme toujours, il avait été clair dans l'exposé de ses idées et je vais tenter à présent de les exposer systématiquement.

Le tabou, avec l'ensemble des règles de conduite qu'il comporte, repose sur une distinction absolue entre le gibier continental et les animaux marins. Car chacune de ces deux espèces a une destination bien déterminée. C'est pourquoi elles doivent rester nettement séparées l'une de l'autre. On croit qu'elles se souillent réciproquement et causent ainsi le malheur des hommes.

Voici la Mère des animaux marins descendue au fond de l'océan parce que son père lui avait coupé les doigts au moment où elle se cramponnait à sa barque. C'est des fragments de ses doigts que proviennent les animaux marins, phoques, morses, baleines. Pour se venger des hommes, auteurs de sa mort, elle imposa depuis lors les usages compliqués du tabou à ceux qui vivaient de la mer.

Voici ensuite la Mère des rennes. « On raconte, dit Aua, qu'à l'époque où apparurent les animaux marins, il n'existait pas encore de rennes. Mais une vieille femme vint dans le pays et les créa. De son pantalon elle fit leur peau où la disposition des poils se retrouve avec la même alternance que dans ce vêtement. Il vint au renne des dents comme aux autres animaux. A l'origine il avait même des défenses. C'était un animal dangereux qui avait vite fait de mettre à mal un chasseur. Alors la vieille femme revint et transforma les défenses en cornes et supprima les dents de devant, puis elle dit aux rennes : « Des animaux terrestres comme vous « doivent se tenir loin des hommes et être craintifs. » Puis elle leur donna un coup de pied sur le front. De là provient le creux qu'on voit au front de tous les rennes. Les rennes s'éloignèrent et, depuis, ils sont farouches.

« Bientôt il apparut qu'ils étaient trop rapides. Les hommes n'arrivaient pas à les chasser. A nouveau la vieille femme les réunit. Elle modifia la disposition du pelage. Désormais les poils n'eurent plus la même direction. Certes, le renne demeura agile, mais il ne fendit plus l'air avec la même rapidité. Les hommes purent le rattraper et le tuer. Plus tard, la vieille femme vint habiter parmi les rennes et fut dénommée leur Mère, tugtut igfiat. »

C'est ainsi que les rennes, à l'instar des animaux marins, eurent leur Mère et c'est pour ce motif qu'il faut éviter de préparer leur viande en même temps. Une autre raison commande de grandes précautions. Tous les êtres vivants possèdent des facultés qui les rendent très sensibles aux règles

de vie une fois adoptées par les hommes. Ces facultés résident dans l'âme et dans le nom.

L'âme ou Inusia est ce qui donne à tout être vivant l'aspect qu'il a. Chez l'homme, c'est un tout petit homme, chez le renne c'est un renne minuscule. C'est un modèle réduit de l'individu qui se trouve dans une glande de l'âme remplie d'air. C'est de lui qu'émanent la physionomie, les pensées, la force, la vie. C'est par lui que l'homme est homme, le morse, le renne, le chien sont des morses, des rennes, des chiens, etc. Si l'on fait violence à cette âme ou si l'on commet une infraction au tabou, elle se transforme en esprit malin qui cause la misère et la mort. « Le plus grand danger dans l'existence, dit Aua, c'est que l'homme se nourrisse d'âmes. » Cela veut dire qu'il faut avoir des égards tout particuliers pour chaque animal que l'on abat pour se vêtir et se nourrir, car il a une âme.

Mais le nom de l'individu exige également des égards spéciaux.

Le nom donné à chaque individu lui confère la force et les aptitudes incluses dans ce nom. Tous les êtres porteurs du même nom possèdent les mêmes sources mystiques de vie. Aussi hérite-t-on des qualités physiques et intellectuelles de ceux qui, dans un lointain passé, ont porté le même nom. Derrière chaque homme il y a un cortège puissant d'esprits qui l'aident et le secourent tant qu'il observe ponctuellement les règles de vie. Mais si l'on viole le tabou, si l'on agit contre le gré des morts, tous ces amis invisibles se retournent contre vous et l'on est irrémédiablement perdu.

Ainsi la vie quotidienne des Esquimaux est-elle enchevêtrée de prescriptions religieuses qu'il est parfois malaisé de saisir et qui forment autour d'eux un réseau inextricable de mystères et de craintes.

KNUD RASMUSSEN.

Aspects de La Rochefoucauld

Il est rare que la jeunesse, où nous montrons si souvent l'étendue de notre ambition avec tant de naïveté, offre une image tout à fait pure et sincère de ce que nous avons de meilleur et de nos véritables puissances. Trop d'exemples nous sollicitent à cet âge : qu'ils nous trouvent dociles ou rebelles (on est ordinairement l'un et l'autre tour à tour), ils nous faussent toujours à quelque degré. Mais, dès la première rencontre avec le monde, et surtout si elle est malheureuse, nous nous apercevons dans la vérité de notre nature. Il reste alors à avoir le courage de préférer, par une préférence toute libre s'il est possible, ce que nous sommes en effet à ce que nous voudrions être et ne pouvons pas devenir ; à consentir de ne plus se développer que dans son ordre et selon sa ligne. Ce n'est pas autrement que l'amour de la loi est le seul recours qui nous soit ouvert pour cesser d'en être l'esclave.

En quelques mots, tel fut le drame de la vie de La Rochefoucauld, et telle aussi sa tardive sagesse. Chacun l'a dit : homme de pensée longtemps égaré dans l'action, des deux périodes de sa vie la première a nettement le caractère d'une longue méprise ; mais la seconde sonne comme un accord parfait. On aimerait à ne pas porter d'autre regard sur ces activités contrastées que celui qui fut le sien quand la retraite l'eut révélé pleinement à lui-même et qu'il se fut résigné enfin à s'accepter.

*
* *

Pour atteindre la vraie nature de La Rochefoucauld, sa biographie n'est pas le guide le plus sûr ; si l'on s'y bornait, ses incidents ne pourraient qu'égarer. Car sans doute tous nos actes sont révélateurs, mais de quoi? C'est ce qu'ils ne nous disent pas par eux-mêmes, et qui ne se peut établir que par une interprétation fondée sur des témoignages plus intérieurs. Telles sont, au premier rang, les *Maximes*, et, dans les *Mémoires*, une vingtaine de paroles discrètes et précieuses ; tels aussi, les deux portraits incomparables dont l'inspiration opposée ne fait que souligner l'accord.

Celui de Retz est dans toutes les mémoires. Jamais on n'a lancé l'épigramme d'une main plus légère en apparence, et dans le fond plus perfide. Il nous montre un La Rochefoucauld sans capacité pour les affaires, malgré « des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas » ; un bon sens, « et très bon dans la spéculation » ; de la douceur, de l'insinuation, et une admirable facilité de mœurs ; joint à cela, une « irrésolution habituelle » qui lui donnait pour pratique de « chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré ». « Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. »

Moins fameux, et à coup sûr moins brillant, celui que La Rochefoucauld lui-même nous a laissé ouvre peut-être un jour plus profond sur son caractère, pourvu seulement qu'on prenne le soin de le prolonger un peu au delà de ce qu'il énonce. Un tempérament mélancolique, à rêver des heures sans dire mot, ou sans guère d'application à ce qu'il dit ; le goût des lectures sérieuses et des conversations intelligentes ; « toutes les passions assez douces et assez réglées » ; une certaine capacité d'amitié, mais encore marquée de réserve et nuancée de « condescendance » (et il semble bien que ce soit le mot juste), et non pas à ce point de faire à ses amis « beaucoup de caresses » ni à souffrir « de grandes inquiétudes en leur absence » ; peu de pitié, et le désir de n'en avoir point du tout... Mais il faut lire dans le texte cette étonnante analyse, où chaque défaut n'est confessé que pour en tirer louange, et pourtant où la peinture est

si fidèle qu'elle ne dévoile pas moins clairement ceux-là même qu'elle ne confesse point. Deux traits s'en détachent jusqu'à l'évidence : un penchant dominant pour la méditation, qui est si proche de la rêverie, dès lors qu'elle ne se fixe pas en actes ou en œuvres ; et une incapacité presque absolue à s'attacher, soit aux êtres, soit aux tâches. Bien plutôt que dans son pessimisme, qui n'est qu'une conclusion, le fond essentiel et premier de La Rochefoucauld est là. Et qu'on n'objecte pas que le modèle du portrait est l'homme de la quarante-cinquième année : l'âge change bien moins nos dispositions intimes qu'il ne les met dans tout leur jour. Des traits aussi marqués sont des traits de nature.

Ils annonçaient un homme de salon, intelligent et réfléchi, et, comme le dit Retz excellemment, « le courtisan le plus poli et le plus honnête homme à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle » ; et de fait, sans aucune épigramme, et au génie près, c'est ce que La Rochefoucauld finit par devenir, plus encore qu'un auteur. Mais il avait commencé par suivre une voie toute contraire. Avec le tempérament le plus opposé à celui d'un aventurier ou d'un chef de parti, sans aucun de leurs dons ni même de leurs goûts, né pour le loisir, les études lentes et paresseuses, les formes faciles de l'activité bien plutôt que pour la conduite des hommes, sa jeunesse se jeta à corps perdu dans l'intrigue, et il s'y maintint obstinément jusqu'à l'échec irrémédiable.

C'était une erreur absolue, quoique d'ailleurs infiniment commune. Toute la première période de sa vie ne fut qu'une contradiction prolongée entre sa volonté et sa nature, entre ses désirs avoués et ses aspirations profondes.

Le détail de ses intrigues importe peu, et demeure d'ailleurs délicat à préciser ; il faut ajouter (et nous aimons mieux laisser dire ces choses par Sainte-Beuve) que « ce serait souvent trop pénible et trop humiliant, pour ceux qui l'admirent, que de l'accompagner ». Nous nous épargnerons cette souffrance. De tant de détours et d'artifices, qui ne furent pas tous honorables, l'histoire littéraire n'a vraiment à retenir que leur cause générale et constante.

La Rochefoucauld s'est bien gardé de la confesser sous forme personnelle. Mais quelques lignes de ce même portrait que nous avons déjà cité nous mettent sur la voie :

nous voulons parler de celles où il se reconnaît la plus forte envie « de passer pour tout à fait honnête homme » et où il professe une approbation extrême des « belles passions », parce qu' « elles marquent, dit-il, la grandeur de l'âme ». Ce ne sont aucunement des aveux et bien plutôt en tire-t-il fierté ; mais précisément, c'est en quoi de telles confidences sont plus précieuses que ne serait la confession directe de son erreur, qu'il chercherait nécessairement à pallier ; elles nous désignent avec une sincérité entière la seule vie qui lui paraît désirable. Que l'on tienne compte seulement de ce fait que l'échec n'a pu manquer d'amortir son avidité première et d'en déplacer quelque peu l'objet, et l'on n'hésitera pas d'y reconnaître la même dont Pascal, un temps, s'enchanta : « Qu'une vie est belle, lorsqu'elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! » Imaginez le *Discours sur les passions de l'amour*, écrit un quart de siècle plus tôt et supposez que La Rochefoucauld ait eu dès lors le goût des lectures morales, qui ne lui vint que plus tard, ses vingt ans n'eussent pas voulu d'autre devise. Encore eût-il jugé que c'était peu de passer ainsi d'une flamme à l'autre : sa jeune avidité les appelait toutes les deux à la fois.

Que tel ait bien été le vœu initial du prince de Marcillac à son entrée dans le monde, il suffit de lire la première partie des *Mémoires* pour s'en convaincre : elle nous laisse deviner tout au vif une jeunesse hantée des images de l'amour et de l'ambition. La question est de savoir s'il en connut autre chose que ces *copies* que dénoncent les *Maximes*. On ne peut douter qu'il ne désirât sincèrement de les ressentir ; mais le désir d'une passion n'est pas cette passion même ; c'en serait plutôt le contraire ; c'est le signe qu'on ne la ressent pas d'un mouvement spontané et qu'on en ignore les désagréments.

Pour l'amour, nous avons le témoignage de Mme de Sévigné. « Quant à M. de La Rochefoucauld, écrivait-elle en 1676 à sa fille, il allait, comme un enfant, revoir Verteuil et les lieux où il a chassé avec tant de plaisir ; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne crois pas que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été. » Lui-même ne parle guère autrement : « Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette

connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur. » On s'accordera probablement à juger la première assertion un peu aventurée : car enfin, de ce que l'on connaît tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans l'amour, quelle assurance y a-t-il que l'on aimera, si l'on aime, de cette sorte? C'est faire bien grande la part de l'esprit en ces affaires. Mais la témérité est ici deux fois significative : elle ne témoigne pas seulement d'une certaine inexpérience ; davantage, on y surprend au vif le rythme vital de La Rochefoucauld, qui est de se représenter d'abord une attitude qui l'enchante, puis de s'appliquer à y conformer sa conduite. Nous ne croyons pas nous avancer beaucoup au delà du certain en disant qu'il a toujours regardé sa vie comme du dehors, à la façon d'un spectacle. Instruit par l'échec et la retraite, il s'inclinera sur son passé ; jeune et plein d'illusions, il rêvait son avenir à la ressemblance des exemples qu'il admirait ; mais à aucun moment, on ne le voit pénétré du sentiment du présent, et soucieux de ce qu'il exige.

Voyez plutôt ce que Sainte-Beuve appelle, avec son infaillible justesse, « ses dévouements intimes à la reine malheureuse, à Mlle de Hautefort, à Mme de Chevreuse elle-même ». Bien que La Rochefoucauld nous ait fait peu de confidences sur les sentiments qu'il leur portait, on ne peut guère douter que le goût du romanesque ne l'emportât sur un véritable attachement ; et il faut bien se demander (avec Sainte-Beuve toujours : il a tout dit, et l'on ne peut que le répéter) si « Buckingham et ses royales aventures ne lui firent pas un point de mire, comme Catilina au jeune de Retz ». Un épisode, entre tous, est caractéristique. En 1637, la reine lui proposa de les conduire avec Mlle de Hautefort à Bruxelles. « Quelque difficulté et quelque péril qui me parussent dans un tel projet, écrit-il, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je n'en avais eu de ma vie : j'étais à un âge où on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes, et je ne trouvais pas que rien le fût davantage que d'enlever en même temps la reine au roi son mari et au cardinal de Richelieu, qui en était jaloux, et d'ôter Mlle de Hautefort au roi, qui en était amoureux. » Qui ne voit qu'il ne s'agit en tout cela ni de la reine ni de Mlle de Hautefort, mais seulement de M. de Marcillac et du rôle éclatant qu'il va se donner? et que bien loin que la difficulté et le péril

aient pu le retenir, c'étaient eux qui l'attiraient, plus encore que le résultat?

Et quant à sa passion pour Mme de Longueville, il y aurait grande imprudence à en soutenir l'entière sincérité. On l'a essayé pourtant. Mais lisez seulement comme il l'obtint du prédécesseur. « J'eus sujet de croire que je pourrais faire un usage plus considérable que Miossens de l'amitié et de la confiance de Mme de Longueville. Je l'en fis convenir lui-même ; il savait l'état où j'étais à la cour ; je lui dis mes vues, mais que sa considération me retiendrait toujours et que je n'essayerais point de prendre des liaisons avec Mme de Longueville, s'il ne m'en laissait la liberté. J'avoue même que je l'aigris exprès contre elle pour l'obtenir, sans lui rien dire toutefois qui ne fût vrai. Il me la donna tout entière... » Quand même il aurait paru, sur le tard, avantageux à La Rochefoucauld de se calomnier et de présenter cette liaison comme un calcul, le fait de la négociation reste : et l'amour vrai n'a pas de ces scrupules. Il envahit si bien l'âme entière qu'il n'y a guère d'obstacles qui lui paraissent dignes de considération.

L'attitude de La Rochefoucauld à l'égard de l'ambition est toute pareille, et peut-être plus révélatrice encore. On n'ose pas écrire qu'il n'ait pas été ambitieux, et pourtant il est vrai qu'il ne connut jamais l'ambition dans sa pureté, si l'on entend par là le désir du pouvoir : il n'en aurait su que faire et il ne s'est jamais avisé qu'on pût le convoiter pour faire quelque chose. Ce qu'il visait par ses menées était d'un ordre beaucoup plus modeste : ce n'était pas même une influence, c'était une situation en vue à la cour ; en de telles occurrences, ce fut moins encore, les honneurs du « tabouret » pour sa femme. Ajoutez à ce désir de se pousser au premier rang la satisfaction de certaines rancunes : vous aurez à peu près au complet les mobiles qui l'engagèrent dans la Fronde.

Que l'échec s'en soit suivi, qui s'en étonnera? Il y a une certaine assiduité où l'application ne peut atteindre : il y faut l'attrait. Rien ne manquait autant à La Rochefoucauld. Il ne nous l'a jamais confié, mais à bien lire les *Maximes* on le devine : il n'en est qu'un petit nombre qui traite de la conduite des affaires. C'est un grand signe que sa réflexion ne se tournait pas de ce côté. Oserons-nous dire après cela que son irrésolution ne nous paraît

pas un si grand mystère qu'à Retz? Au fond, les peines qu'il faut prendre pour persuader les autres l'ennuyaient : il n'était pas dans sa nature d'attacher assez d'importance à ces autres. Nous n'en donnerons qu'un signe : en janvier 1649, le Parlement de Paris décide de rendre un arrêt contre Mazarin ; on est au plus fort de la lutte ; c'est le moment que choisit La Rochefoucauld pour écrire son *Apologie de M. le prince de Marcillac*, discours d'un ton magnifique, justification toute personnelle, mais qui ne pouvait assurément gagner aucun de ceux qui la connurent à la cause de la Fronde.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'amour et l'ambition furent dans la vie de La Rochefoucauld des passions qu'il n'aurait pas eues de lui-même, mais qu'il voulut se donner? La décision y avait plus de part que l'instinct. Comme il nous déclare qu'incapable de haine, il serait pourtant capable de se venger s'il pensait qu'il y allât de son honneur, il avait jugé comme un devoir de sa naissance qu'il eût de grandes passions et qu'il parût au premier rang de l'État.

C'est tout le secret d'une longue erreur. On le trouvera d'ailleurs dans les *Maximes*, en deux mots qui auraient pu nous épargner cette analyse : « La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison. »

*
* *

Et c'est aussi ce qui explique que la guérison ait été complète et sans rechute. Un ambitieux authentique l'est pour la vie ; mais celui-là qui s'est cru ambitieux, que les circonstances le réduisent à l'inaction, et souvent il n'en faut pas davantage pour qu'il découvre que ce qu'il mettait à honneur de tenir pour son plaisir et son besoin n'est en effet ni l'un ni l'autre, et pour qu'il s'en détache à jamais.

En 1652, la défaite de la Fronde interdisait à La Rochefoucauld, au moins pour longtemps, toute espérance politique. A la vérité, il ne le comprit pas aussitôt : le sens de l'opportunité n'avait jamais été son fort, et parmi les qualités qui sont requises pour le rôle où il avait prétendu, il lui manquait, entre bien d'autres, de savoir s'adapter rapidement aux situations. Comme s'il était encore une puissance, il refusa l'amnistie que le roi lui offrait, ce qui eut pour effet de le faire comprendre parmi les criminels de lèse-

majesté que la déclaration du 12 novembre privait à la fois de leurs dignités et de leurs biens. Quelques mois plus tard, il ne lui en fallait pas moins signer sa soumission, et dès 1653, impuni, mais non rentré en faveur, il s'installait dans ses terres de l'Angoumois, à Verteuil.

Plus encore que la disgrâce, peut-on penser, la retraite, une solitude relative et l'agrément nouveau de cette vie sans orages pour laquelle il était fait l'y rendirent à sa vraie nature. Ce n'était pas la première fois qu'il était ainsi contraint de se retirer de la scène. En 1639 déjà, il avait dû s'éloigner pour un exil analogue : « J'étais heureux dans ma famille, a-t-il écrit ; j'avais à souhait tous les plaisirs de la campagne. » Bien que l'échec de 1653 dût lui inspirer une amertume autrement cuisante, les mêmes charmes paisibles opérèrent. Écarté par force de l'intrigue, la lecture, la conversation, le soin de ses enfants, la chasse aussi peut-être, quand sa goutte lui faisait grâce, occupèrent ses journées, et il s'en trouva bien. Il constata qu'il ressentait plus de plaisir à penser qu'à agir, et il s'abandonna à ces interminables soliloques, riches de réflexions et de souvenirs, auxquels il nous a confessé qu'il était enclin. Pour tout dire d'un mot qu'il a prononcé lui-même, il connut la paresse comme « une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et lui tient lieu de tous ses biens ». Du jour qu'il éprouva cette béatitude (et une image aussi vive a tout l'accent de la confidence), il était sauvé : il avait discerné quelle vie convenait à sa nature et lui donnerait le mieux le bonheur.

Ajoutez à cette cause fondamentale toutes les réflexions qu'il ne put manquer de faire sur son échec. Une page des *Mémoires* nous en a conservé quelques-unes. « Cette mort du duc de Bouillon, y écrit-il, devrait seule guérir les hommes de l'ambition et les dégoûter de tant de plans qu'ils font pour réussir dans leurs grands desseins. L'ambition du duc de Bouillon était soutenue de toutes les qualités qui devaient la rendre heureuse... Cependant de si grands avantages lui furent souvent inutiles par l'opiniâtreté de sa fortune, qui s'opposa presque toujours à sa prudence, et il mourut dans le temps que son mérite et le besoin que la cour avait de lui auraient apparemment surmonté son malheur. » A une objection de cette sorte, un ambitieux véritable répondra toujours par le *Mais peut-être aussi...* de

l'ambitieux de Bossuet et se tiendra content de ce « misérable peut-être » ; et pour beaucoup l'incertitude du résultat sera un attrait de plus ; une grande ambition est toujours un mariage avec la fortune. Mais le cas de La Rochefoucauld est bien différent. Reconnut-il qu'il n'avait pas les qualités qu'il faut pour se pousser au premier rang? On peut croire qu'il se connaissait trop bien pour l'ignorer, mais il n'aimait pas à se le dire. Il lui est plus agréable de méditer sur l'incertitude de la fortune ; et ce raisonnement, qui n'a jamais guéri personne de l'ambition, le persuade, tant il est vrai que les seuls que nous écoutions toujours sont ceux-là qui nous servent à justifier nos passions. De même, il aura une tendance secrète à réduire, ce semble, à l'excès, quoique encore non sans précaution ni réserve, la part de l'intention et de la prudence dans les entreprises humaines pour y montrer plus volontiers celle de l'humeur et de la fortune ; et ce sera autant pour humilier des réussites malgré tout enviées que pour se dissimuler à lui-même qu'il ne devait s'en prendre de son échec qu'au parti où il s'était rangé et à la conduite qu'il y avait tenue.

Quand l'esprit et le cœur sont ainsi d'accord, un homme a trouvé sa voie. Désormais, La Rochefoucauld peut rentrer à Paris, il ne s'y mêlera d'aucune intrigue. Sa vie se passera dans les salons, près de Mme de Sablé d'abord, à composer une à une et comme par divertissement ses *Maximes*, et à y concentrer son expérience, où peut-être y a-t-il moins d'amertume que de raillerie hautaine et brève. Plus tard seulement, sa liaison délicate avec Mme de La Fayette l'inclinera à les adoucir.

On n'a pas toujours bien compris ce grand livre, de tous ceux que le dix-septième siècle nous a laissés probablement le plus précieux pour la connaissance de l'homme, du moins dans l'ordre de l'observation positive : car elle n'est pas la seule voie qui nous dévoile la misère de la nature, et si l'on peut douter que même Pascal ou Bossuet aient détaillé plus finement la variété des artifices qui nous abusent, ils l'emportent par la vue de leur origine commune et par les clartés surprenantes qu'y jette leur théologie de la chute.

Quelques-uns ont cru que l'épigramme et la satire faisaient le fond des *Maximes*, et il en est qui ont été jusqu'à chercher presque sous chacune d'elles une clef. Jeu

dangereux : il réussit toujours. Les maximes étant brèves par définition et celles de La Rochefoucauld d'une application d'autant plus étendue que l'analyse y a plus précisément isolé la passion qui en est l'objet, quelle que soit celle que l'on choisisse, il ne se peut guère que parmi les personnages connus de l'auteur il ne se trouve quelqu'un à qui elle convienne. Et peut-être faut-il opposer à ces interprétations trop ingénieuses une objection plus grave. On hésite à le dire, et pourtant ni dans sa vie ni dans son œuvre, on n'aperçoit que chez La Rochefoucauld le don de surprendre exactement les manières de chacun, qui est la perpétuelle réussite d'un Sainte-Beuve, ait été aussi éminent que celui qu'il avait de déceler les enchaînements secrets des passions. Les deux dons sont distincts, en effet, et La Rochefoucauld est encore le premier à l'avoir dit : « Il est plus aisé de connaître l'homme en général que de connaître un homme en particulier. »

Mais l'opinion la plus commune est une erreur toute contraire. Il n'est pas niable que les *Maximes*, à les considérer d'ensemble et de loin, ne tendent à tout expliquer par l'amour-propre, et à ne montrer dans nos vertus, comme le dit l'épigraphe, que des « vices déguisés ». De cette tendance, qui est de fait, à un système où l'amour-propre serait proposé comme le seul mobile de nos actions, il n'y a qu'un pas que peu de critiques ont hésité à franchir : et presque tout ce qui a été écrit sur La Rochefoucauld n'a eu pour but que la réfutation (ou, plus rarement, la démonstration) de ce système.

S'il était vrai, l'intérêt de l'ouvrage serait bien mince. A-t-on bien pris garde à la conséquence effective d'une simplification aussi hardie? C'est qu'on a cessé de lire, ce qui s'appelle lire, les *Maximes*, puisqu'on les réduisait par avance à une idée générale, que deux mots suffisent à énoncer, et que d'ailleurs on y chercherait en vain dans sa rigueur. C'était bien la peine que La Rochefoucauld eût multiplié les observations et mis ses soins à les exprimer avec une précision exquise, tout ce détail passait inaperçu ; du plus délicat des moralistes, on faisait un vulgaire Helvétius.

Mais le véritable lecteur des *Maximes* refuse d'y voir autre chose que les propositions mêmes que La Rochefoucauld y a à dessein dispersées ; il ouvre le livre au hasard et s'applique à considérer chacune d'elles distinctement.

Quelle diversité aussitôt, et ensemble quelle délicatesse ! Pas une phrase qui ait vieilli, pas un mot que l'on veuille retrancher. Cent maximes brillent d'un feu qui ne nous était jamais parvenu encore, tant il était jusque-là comme voilé par la thèse. Thèse pourtant bien banale, à ne considérer qu'elle : que l'amour-propre ait une grande part dans toutes nos actions, le premier philosophe de quinze ans s'en avise, du jour qu'il veut paraître profond. Où la difficulté commence, et le mérite, c'est à dénoncer, en une multitude d'occasions différentes et précises, de quelle nature exacte est l'intérêt qui nous meut à des actes d'apparence vertueuse : « Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur. » « La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables, et l'on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes. » — Ailleurs, ce sont des réflexions que la plus grande habileté ne saurait faire rentrer dans le système : « Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent. » — Plus souvent encore, la maxime joue, pour ainsi parler, non pas entre une vertu apparente et un vice caché, mais entre deux faiblesses également reprochables au regard du moraliste : si petite est l'importance de la thèse. « On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice. » « Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie. » Et celle-ci, qui est peut-être la plus rare : « Si l'on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt. »

Et sans doute exagérerait-on dans l'autre sens à prétendre que La Rochefoucauld n'ait point de vues générales, et, disons-le, de conclusions (conclusions, et non principes). Mais, à y regarder de près, on découvrirait que plus encore qu'il ne voit partout l'intérêt, il dénonce les petits intérêts ; non pas les vices éclatants, qui du moins ont quelque grandeur, mais les défauts vulgaires : la vanité, la paresse, l'envie, et cette faiblesse même de nos passions à quoi nous devons le plus souvent à leur résister.

Nous irons jusqu'au bout de notre pensée. Si l'on réfléchit qu'il n'est pas de défauts que nous connaissions aussi bien que les nôtres, si l'on songe surtout à quel point La Roche-

foucauld est une nature méditative et repliée sur elle-même, on ne fera peut-être pas difficulté de considérer les *Maximes*, en dépit de leur tour impersonnel, comme une longue confidence. Malgré qu'il en ait, et même s'il prétend le contraire, l'analyste ne parle jamais que de lui ; et comment concevrait-on un esprit, autrement qu'à la ressemblance du seul qu'on connaisse? Mais il n'était pas encore d'usage, en ce temps-là, de se confesser sur la place publique, et La Rochefoucauld y eût répugné plus que personne. Il était fier, il craignait le ridicule, et ne parlait de lui que le moins possible. N'y pas penser était plus difficile.

Dira-t-on qu'une interprétation de cette sorte risquerait de noircir indûment le portrait? Assurément, pour peu que l'on eût la main lourde. Le grand avantage des confessions indirectes, c'est qu'on y est plus sincère que dans les autres, parce qu'en apparence, ce n'est pas soi que l'on confesse : on y dit tout, et même les péchés que l'on s'est retenu de commettre. Les *Maximes*, ou les tentations ordinaires de M. de La Rochefoucauld...

Il n'y manquerait que ses vertus.

HENRI RAMBAUD.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA CONTAGION DE L'ORDRE

Il y a une contagion de l'ordre, moins active certes que l'autre, mais qui mérite encouragement. Tandis que les pêcheurs de lune récoltent en abondance conflits et scandales, certains réalistes ne s'endorment pas. Ce n'est pas le trait le moins curieux que les symptômes favorables apparaissent, au moins momentanément, dans les régions qui ont une réputation bien établie de centres cycloniques : Balkans, Extrême-Orient.

Rien ne peut surprendre de M. Venizelos. L'homme compte parmi les plus intelligents. Il n'a pas toujours su résister à la griserie du succès. Il lui est arrivé de mal calculer les forces qu'il maniait. La versatilité du peuple grec et l'inconstance de M. Lloyd George lui ont valu de gros déboires, mais il ne s'est jamais obstiné dans l'erreur. Il a manifesté une remarquable faculté d'adaptation aux circonstances. Avec cela beaucoup d'initiative et un sens rare de l'opportunité. Rarement sa clairvoyance a été plus avisée que dans l'épreuve. C'est dans les démêlés avec le prince George de Crète qu'il a entrevu la manœuvre qui devait l'amener à Athènes à la tête de la faction militaire. C'est aux heures les plus troubles de la grande guerre qu'il a discerné les avantages de l'intervention. Il n'a pas attendu la débâcle d'Asie Mineure pour crier casse-cou. Jamais il ne s'est embarrassé du choix des moyens. Avec la même dextérité, il a noué la coalition balkanique et spéculé sur la duplicité bulgare. Il aurait pardonné au roi Constantin comme il s'est rallié au régime républi-

cain. Comment s'étonner qu'un homme aussi subtil ait compris le parti à tirer de la situation qui s'est développée en Orient à la suite de la consolidation du régime fasciste et des discordes serbes. Le but à atteindre n'avait-il pas été déjà nettement entrevu par un homme de bien moindre envergure que lui?

A chacun son dû. La conception de la manœuvre qui se développe revient à l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Michalacopoulos. Le plan est nettement tracé dans un discours prononcé à Salonique au début de l'année.

Plusieurs systèmes ont été envisagés pour assurer la paix de l'Orient. Confédération balkanique, Locarno balkanique, système d'équilibre, réalisé par la liquidation des querelles et par des accords particuliers.

M. Michalacopoulos a écarté la confédération balkanique. Les combinaisons de ce genre supposent un facteur dominant. Ici la Prusse, là le Piémont. A qui le rôle dans les Balkans? La puissance qui le revendiquerait verrait aussitôt les autres se dresser contre elle et provoquerait la réaction des grandes puissances intéressées au maintien de l'équilibre dans le bassin oriental de la Méditerranée.

L'expérience a été faite. Qu'on se rappelle ce qui s'est passé dans ces dernières années. La Yougoslavie songe à jouer un rôle prépondérant. D'abord elle entrevoit la possibilité de reprendre le jeu de l'Autriche par une entente avec l'Italie. Puis on lâche les Italiens. On spécule d'abord sur la faiblesse de la Grèce, ensuite sur les projets mégalomanes de Pangalos qui rêve d'une revanche contre la Turquie. Cela conduit à l'accord d'août 1926 qui sacrifie Salonique aux Serbes. Aussitôt les Grecs se ressaisissent et renversent la dictature. La Yougoslavie tombe dans les dissensions intestines. L'Italie profite de sa faiblesse pour s'installer en Albanie et poser des jalons à Athènes, à Sofia, à Angora. La faillite du projet de confédération balkanique ne pouvait être plus complète.

M. Michalacopoulos a écarté non moins nettement le Locarno balkanique et avec des arguments que M. Venizelos devait reprendre dans une remarquable déclaration à Rome. Locarno balkanique : qu'est-ce que cela veut dire? Le rétablissement de la confiance entre les États de la péninsule? Locarno n'a nullement rétabli la confiance entre Allemands et Français. Veut-on parler d'une garantie analogue à celle que l'Angleterre et l'Italie ont donnée au Rhin? Où sont les garants de l'ordre dans les Balkans? Quel est l'État balkanique qui accepterait une telle tutelle?

Toutes ces combinaisons ne peuvent que redoubler les suspicions et les rivalités. La seule voie sérieuse est celle qui cherche l'apaise-

ment dans un juste règlement des litiges et dans un équilibre prudent des forces. L'Italie a pris l'initiative de cette politique. On lui a fait la partie belle en éveillant chez les Serbes des résistances qui ont stimulé l'activité italienne. Il n'est pas douteux que le rapprochement de Rome, d'Angora et d'Athènes s'est proposé avant tout de faire sentir le fer aux Serbes. Le résultat a été atteint. Belgrade a compris la nécessité d'un rapprochement avec l'Italie. De leur côté les Grecs ne se sont pas laissé compromettre dans une entente à trois avec la Turquie et l'Italie.

Le moment arrive où il ne suffit pas de voir clair, il faut agir. C'est pour cela que M. Venizelos est rentré en scène, se gardant bien de bouleverser le jeu de son prédécesseur. Son premier soin a été d'éviter d'être devancé par le rapprochement italo-serbe. Ainsi est né le pacte de Rome. Mais aussitôt après avoir signé avec M. Mussolini, pour bien marquer qu'il ne fait pas d'exclusivité, M. Venizelos est venu passer trois jours à Paris et autant à Londres, avant d'aller récolter à Belgrade. Car le but final c'est la liquidation avantageuse de tous les litiges qui se prolongent entre la Grèce et ses voisins. M. Venizelos l'a répété à satiété durant son voyage, n'hésitant pas à faire amende honorable pour certaines mégalomanies de son passé.

Le pacte italo-grec emprunte le formulaire à la mode. Pacte d'amitié. Procédure de conciliation, d'arbitrage : voilà l'apparence. Mais la réalité? L'Italie met la Grèce à l'abri d'un retour offensif des Turcs et des Bulgares. Elle lui garantit la défense de Salonique contre toute reprise du *Drang nach Osten* par les Serbes. La Grèce de son côté soutient toutes les positions acquises par les Italiens, du Brenner au canal d'Otrante. Les déclarations ont précisé que la garantie vise particulièrement la politique de l'Italie en Albanie.

Sans doute la collaboration ne va pas jusqu'à la guerre. Article 3 : « Au cas où la sécurité et les intérêts d'un des contractants seraient menacés par une agression violente du dehors, l'autre partie s'engage à prêter un appui politique et diplomatique. » L'engagement est plus élastique encore en cas de conflagration générale. Il faut que les deux contractants constatent une menace contre leurs intérêts communs. Enfin l'article 2 déclare qu'en cas d'attaque non provoquée contre l'un des signataires, l'autre restera neutre. Ainsi nous constatons une fois de plus l'affaiblissement du devoir de secours prescrit par la Société des Nations. Le nouveau pacte laisse plus de possibilités d'évasion qu'il n'implique d'obligations positives. Ce n'est peut-être pas une preuve de confiance extrême. C'est en tout cas la preuve qu'à Rome, comme à Athènes, on a cherché surtout un instrument de manœuvre. Et la manœuvre opère. L'Italie a obtenu le

rapprochement serbe. La Grèce règle à sa satisfaction l'affaire de Salonique.

Il y a des noms qui synthétisent tout un chapitre d'histoire. Qu'est-ce que l'Autriche visait dans sa poussée vers l'Est? Salonique. Quel a été l'enjeu de la coalisation balkanique? Salonique. Pourquoi les vainqueurs des Turcs se sont-ils disputés? Pour Salonique. Pourquoi le roi Constantin a-t-il été si hésitant? Par peur de perdre Salonique. Qu'est-ce qui a déterminé le revirement de la Grèce? L'installation des Alliés à Salonique. Ayant hérité de la position des Habsbourgs en bordure d'une mer quasi fermée, les Serbes ne devaient-ils pas subir eux aussi l'attraction du grand port de l'Archipel?

S'il ne s'était agi que d'un débouché commercial, il n'y aurait pas eu de conflit. Dès 1923 les Grecs ont accordé la zone franche prévue par le traité de 1913. Zone largement suffisante puisque 5 pour 100 à peine du trafic yougoslave y passe. Mais l'affaire est tout autre. Les Serbes ont dévoilé leurs arrière-pensées en août 1926, quand ils ont conclu avec le général Pangalos une convention qui ouvrait leur zone franche au trafic international et plaçait sous leur contrôle le chemin de fer rejoignant la station frontière de Guevgueli à travers la Macédoine grecque. La surveillance de la voie ferrée rappelait le désir d'assurer le ravitaillement en temps de guerre. Le droit de faire passer la zone franche par le trafic international ne tendait à rien de moins qu'à réduire les Grecs, propriétaires du port, à une position subalterne.

On comprend le sursaut d'indignation qui a balayé le général Pangalos et son œuvre. Mais pour expliquer la prolongation indéfinie des malentendus, il faut considérer les défiances entretenues depuis la rupture de l'alliance de 1913 et la crainte de complications du côté de l'Italie. Il faut constater aussi la faillite de la garantie de la Société des Nations. La querelle n'aurait pas été possible si la ligue de Genève avait eu la moindre efficacité. De deux choses l'une en effet : ou bien les Serbes attaquent, ou ils sont attaqués. S'ils attaquent, ils doivent être bloqués et mis dans l'impossiblité de se servir du débouché de Salonique, quelles que soient les précautions prises. S'ils sont attaqués ils doivent être secourus et avoir leur ravitaillement assuré. En théorie tout est prévu. En pratique les Serbes ont eu des raisons sérieuses de penser qu'il y avait des précautions à prendre. Leurs prétentions sont logiques aussi longtemps qu'ils croient à un conflit avec l'Italie et à des complications balkaniques. Il n'y a de solution logique que par une politique d'entente et d'équilibre, la seule qui puisse assurer l'apaisement dans l'Adriatique et les Balkans.

C'est une vérité qu'il n'est pas facile de faire admettre. On a vu combien les dirigeants serbes ont eu de peine à cesser de regarder l'Italie de travers. Même au lendemain de l'avertissement de l'accord italo-grec, il a fallu l'intervention personnelle du roi Alexandre pour surmonter les résistances. Une fois de plus, le jeune souverain s'est montré clairvoyant et conscient de son rôle. Il a eu le courage de recommander une solution conciliante de l'affaire de Salonique. Si les fauteurs de troubles ne gâchent pas le jeu, on peut concevoir un règlement satisfaisant pour tout le monde. C'est du bon travail.

Ce n'est pas le seul succès de la politique réaliste. Que penser de la manœuvre italienne qui a retourné les Éthiopiens? Il n'y a peut-être pas de gouvernement qui se défie plus de l'Italie que celui du ras Taffari. Qu'on se rappelle l'émotion éprouvée à Addis-Ababa lors de la révélation de l'accord de décembre 1925, par lequel les Anglais et les Italiens se promettaient un mutuel appui, les premiers pour avoir le contrôle du lac Tsana, les seconds pour établir un chemin de fer de pénétration dans le nord de l'Abyssinie. Qui aurait cru, que, moins de deux années après, le régent éthiopien préluderait à son accession au trône en concluant un accord avec l'Italie? C'est pourtant ce qui est arrivé le 3 août dernier. L'Éthiopie a obtenu un libre débouché à Assab et l'Italie s'est fait octroyer la construction d'une route automobile destinée à drainer vers l'Érythrée une partie du trafic dont Djibouti est encore le seul débouché. Nous avons eu le bon goût de ne pas récriminer, car il n'a tenu qu'à nous de ne pas nous laisser devancer. C'est bien notre indolence qui a permis aux Italiens de marquer le point.

Faut-il s'étonner après cela de voir le régime nouveau de l'Italie faire école. On pouvait affecter de hausser les épaules quand les imitateurs étaient les Espagnols. N'ont-ils pas la dictature dans le sang? Que dira-t-on maintenant que les démocrates chinois, les champions de la plus vieille démocratie prétendent s'habiller à la mode de Rome?

La nouvelle est tombée dans un morne silence. Quel contraste avec l'enthousiasme qui accueillit en 1911 l'effondrement du Céleste Empire ! J'entends encore les débordements de lyrisme de M. Painlevé saluant l'entrée des représentants du Monde Jaune dans la famille des politiciens parlementaires. Alors, les disciples de Sun-Yat-Sen ne connaissaient que l'évangile selon Rousseau. En 1923 encore, quand une trêve des factions militaires entr'ouvrait l'éventualité d'un apaisement, c'est sur le modèle français que se modelait la seconde constitution républicaine. Maintenant le vent a tourné. La troisième constitution publiée à Nankin le 4 octobre est inspirée

de Moscou et de Rome. Plus de suffrage universel. Plus de Parlement, plus d'équilibre des partis. Le monopole du pouvoir au *Kuo-Ming-Tang*. Sans doute on retrouve dans le mécanisme de curieuses survivances de l'atavisme asiatique. La multiplication des organes collectifs, le retour au mandarinat, le rôle considérable des censeurs, tout cela est très vieille Chine. Tout cela aussi annonce la plus invraisemblable confusion d'impuissances qu'il soit possible d'imaginer. Jugez-en.

A la tête un Conseil d'État de seize membres présidé par le chef de l'État désigne les présidents et vice-présidents des Conseils et Commissions. Cinq conseils permanents ou Yuans. Le Conseil exécutif désigne les Commissions de gouvernement et les ministres, qui ne sont que des fonctionnaires subalternes. Très nombreux d'ailleurs. Chaque ministère a un chef politique et deux sous-chefs politiques et administratifs. Le *Kuo-Ming-Tang* ne réclame pas seulement toutes les places, il en veut beaucoup. Le Conseil législatif, qui rédige les lois et le budget, est composé de fonctionnaires désignés pour deux ans par le gouvernement. Le Conseil judiciaire est à la fois cour suprême et organe dirigeant de la magistrature. Le Conseil des examens préside à l'Instruction publique et au recrutement des fonctionnaires par concours. Le Conseil de contrôle surveille tout. Mais il est désigné par le gouvernement. Médiocre garantie d'impartialité. Tous ces rouages évoluent théoriquement en compartiments étanches, empiètent pratiquement les uns sur les autres.

Les copistes fidèles n'ont oublié qu'une chose, c'est qu'à Rome et aussi à Moscou, la monopolisation du pouvoir a été précédée de la conquête et de la pratique effective du pouvoir. Le *Kou-Ming-Tang* n'a pas conquis le pouvoir. Il est arrivé dans les fourgons de quelques généraux dont certains n'ont pas dit leur dernier mot. Le *Kuo-Ming-Tang* n'a jamais exercé le pouvoir, les provinces conservent toute leur indépendance. Le *Kuo-Ming-Tang* n'est même pas un groupement discipliné ; c'est un assemblage de factions en lutte constante. L'autorité n'est pas davantage dans le chef, car Chiang-Kaï-Chek est un homme faible et versatile. Pourtant il a le Japon derrière lui. S'il est vrai que son premier geste ait été d'appeler à côté de lui au Conseil d'État le jeune fils de Tchang-Tsao-Lin qui ne tient la Mandchourie que par les Japonais, le nouveau régime chinois prendrait une allure bien curieuse. Il y aurait une force en réserve, mais cette force osera-t-elle s'exercer?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

QUELQUES JEUNES ROMANCIERS

Nous sommes entrés dans la saison du prix Goncourt, qui sera décerné dans six semaines. C'est-à-dire que nous allons voir paraître, pendant le mois de novembre, deux ou trois romans tous les jours. Il n'est pas un jeune écrivain qui ne veuille, au moins une fois, courir le chance de se révéler grand romancier. Et comme il n'est guère d'éditeur qui ne favorise ces tentatives, le roman, au début de chaque hiver, semble être le seul genre qui compte en littérature. Pendant un siècle et demi après Corneille et Racine, c'est avec une tragédie en cinq actes que tout écrivain croyait devoir débuter. Et cette mode nous a valu plus d'un Campistron. Aujourd'hui, un jeune homme ne prend pas la plume sans tenter de devenir l'émule de Balzac ou de Tolstoï. Mais quels livres nous donne-t-on à lire? En voici trois, qui sont tous écrits par de très jeunes gens. *Le Mauvais sort* de M. André Beucler, *Faillite* de M. Pierre Bost, *les Conquérants* de M. André Malraux. Ces trois livres ont un caractère commun : ils mettent en scène des héros au cœur anarchique, dégoûtés du monde, en fuite devant la société ou en révolte contre elle.

Le jeune homme à qui M. André Beucler a donné le nom symbolique de Philippe Bohême n'a la volonté ni de gagner sa vie, ni de disputer sa maîtresse à l'homme énergique et riche auquel sa destinée l'a heurté. Il se laisse aller à la dérive, et sa maîtresse, qui l'aime toujours, subit malgré elle la loi du vainqueur. Cela dure jusqu'au jour où la lâcheté de Philippe Bohême ne peut réprimer

un de ces sursauts par lesquels les faibles suscitent des catastrophes : il abat son rival d'un coup de revolver.

De même, la *Faillite* de M. Pierre Bost n'est pas seulement la déconfiture d'un commerçant, mais la capitulation morale d'un homme devant la vie. Le raffineur Brugnon a-t-il manqué, dans ses affaires, de prudence ou d'audace? Disons plutôt que son audace n'a pas été assez persévérante. Il n'a pas su tenir jusqu'au bout les positions hasardeuses où il s'était engagé. Il a perdu la tête au moment où il lui aurait suffi d'un peu de ténacité pour triompher. Il a ouvert lui-même, dans sa maison, la brèche par où ses adversaires ont pu l'atteindre. C'est que, dans le même temps, son énergie était ébranlée par une aventure amoureuse qu'on excuserait à peine chez un garçon de vingt ans. Cet homme d'affaires, qui se délasse de ses travaux dans les cabarets de nuit, n'a guère eu le temps sans doute de pratiquer les moralistes. Soyons sûrs qu'il n'a jamais lu le conseil de Louis XIV à son fils, « qu'en abandonnant notre cœur, nous demeurions maîtres de notre esprit. » Qu'une de ses dactylographes, dont il s'est épris comme un fou, se dérobe à ses avances, il n'en faut pas plus pour donner à cet homme une âme de vaincu. Le lutteur s'effondre. Une société anonyme rachètera les raffineries. Un homme est tombé, qui ne se relèvera plus.

Plus logique avec lui-même, Garine, le héros des *Conquérants*, de M. André Malraux, a délibérément pris le parti de l'anarchie contre la société. Il a débuté dans la vie par une condamnation pour propagande malthusienne. L'insurrection de Canton a fourni à son activité révolutionnaire le but qu'elle cherchait. « Quand j'étais adolescent, dit-il, je pensais des choses vagues, je n'avais besoin de rien pour avoir confiance en moi. J'ai toujours confiance en moi, mais autrement : aujourd'hui, il me faut des preuves. Ce qui me lie au Kuomintang, c'est surtout le besoin d'une victoire commune. » Ce Julien Sorel du vingtième siècle ne trouve de raison de vivre que dans la dissolution d'un grand pays par le communisme, et dans la lutte contre l'ordre économique et social représenté par l'Angleterre. On se demande même si cette force destructrice saurait se vouer à une œuvre positive, quand, la révolution achevée, le moment serait venu de rebâtir sur les ruines. M. Malraux, en se débarrassant de son personnage par une crise de paludisme, a éludé la question à l'instant même où elle pourrait se poser. Il clôt à la fois l'histoire de la révolution et celle du révolutionnaire. Aussi, pour avoir été dessinée au milieu des réactions qui lui étaient le plus favorables, la figure de Garine possède-t-elle une vie et un relief que nous n'avions guère trouvés chez les héros de MM. Pierre Bost et André Beucler. Raconter

un épisode de révolution sociale est encore le meilleur moyen qu'il y ait de peindre un état d'âme anarchique. C'est peut-être une vérité de La Palisse. Mais, de nos trois jeunes romanciers, M. André Malraux est le seul qui l'ait comprise.

C'est pourquoi il nous est difficile de nous intéresser beaucoup aux deux romans de MM. Bost et Beucler. Leurs personnages sont tout au plus des anarchistes de bar et de dancing, des champignons qui pourrissent sur la société, non des vers qui la rongent. Ils ne croient pas à l'ordre social, mais ils en vivent. On ne sait pas trop comment, d'ailleurs. Le communiste militant Garine, qui émarge à la caisse du Kuomintang, a une situation beaucoup plus nette que les héros du *Mauvais sort* et de *Faillite*. Philippe Bohême est un jeune homme qui dispose toujours de quelques mille francs pour prendre le train de Nice, payer une semaine d'hôtel, et perdre le reste à la roulette. Une vague famille, discrètement signalée à l'arrière-plan, subvient-elle aux besoins de ce fils prodigue? Ou bien son humeur inquiète et son oisiveté désabusée se nourrissent-elles de l'air du temps? Le Brugnon de M. Pierre Bost devrait nous paraître plus solidement fixé dans la réalité matérielle. Il n'en est rien. Sans avoir jamais pénétré dans les bureaux d'une grande raffinerie, nous doutons fort qu'ils ressemblent à ceux que peint M. Pierre Bost. Les chefs de service, les secrétaires, les dactylographes, tout ce monde, et le cadre où il évolue, nous semblent assez factices. Le carnet de chèques de Brugnon et son coffre-fort ne forcent pas notre crédibilité ; ils ont l'air d'accessoires mal imités, dans une mise en scène un peu fantaisiste. Brugnon lui-même est un raffineur d'opérette. Peut-il être autre chose? Cet homme d'affaires se soucie beaucoup moins des affaires que de suivre avec angoisse la destruction progressive de sa personnalité. N'attendons pas de lui qu'il défende sa raffinerie avec l'âpreté d'un personnage balzacien. Mais alors, qu'en attendrons-nous?

Rien ou presque, et nous savons pourquoi. Nous voyons bien que ces jeunes romanciers ont voulu isoler leurs personnages de toute contingence qui pût gêner une étude de psychologie pure. C'est conforme à une vieille règle de la littérature, à savoir qu'il faut être débarrassé de soucis matériels pour prendre le temps d'écouter battre son cœur. C'est une des raisons pour lesquelles les personnages de la tragédie classique sont tous des princes et des princesses ; et il y a longtemps qu'on a dit que les héros de M. Paul Bourget n'analyseraient pas si bien leurs sentiments si chacun d'eux n'avait pas 500 000 francs de rentes. Nos jeunes romanciers ont cru mieux faire : ils n'ont pas mis leurs héros au-dessus du monde, mais hors

du monde, par le dégoût et la lassitude que ceux-ci ont de la vie qui les entoure. Seulement ils n'ont pas vu qu'ils supprimaient ainsi le thème de toute étude psychologique, en écartant des passions humaines tout obstacle qui pût faire naître un drame intérieur. Les princes de Racine et les ducs de M. Bourget étaient partagés entre des devoirs et des désirs ; tragédie et roman étaient faits du tableau de ces conflits moraux. Détachés de tout et dégoûtés d'eux-mêmes, les personnages de M. Bost et de M. Beucler n'ont rien pour nous attirer. C'est à peine s'ils peuvent avoir d'histoire. Leur glissade dans une détresse aboulique ne s'accroche à rien. Le coup de revolver que tire Philippe Bohême est un réflexe presque accidentel, et Brugnon, après sa ruine, s'il songe un moment au suicide, ne se résout pas à cette extrémité. Pourquoi se suiciderait-il? Sa faillite n'est pas un échec, puisqu'il n'a pas cherché à sauver sa maison. Mais elle n'est pas non plus un sacrifice, puisqu'il a perdu sa fortune pour rien, pour une passante, pour une ombre. Il a des raisons de subir la vie avec ennui, non pas d'en désespérer.

Ces mornes aventures passent à côté de tout ce qui pourrait faire de bons sujets de romans. La société n'en a peut-être jamais offert autant aux écrivains, parce qu'elle a rarement été plus bouleversée : familles et fortunes ébranlées ou détruites par la guerre et ses conséquences, nouveaux pauvres, nouveaux riches, transfert de propriétés, transfert de classes, voilà une matière plus abondante encore et plus variée que celle dont Balzac a pu se servir au lendemain de la crise révolutionnaire. Nos jeunes romanciers écartent tout cela, comme s'il fallait créer un désert pour y faire éclore les fleurs de leur imagination désabusée. Notre monde, cependant, quoiqu'il ait reçu quelques atteintes, est encore debout. Et toutes les figures ainsi composées en dehors de lui sont artificielles et sans vie. C'est d'autant plus regrettable que ni M. Beucler ni M. Bost ne manquent de talent. M. André Beucler, dont les livres ne laissent jamais oublier qu'il a du sang russe dans les veines, possède le don de conter une histoire et d'emporter l'imagination de son lecteur. Que ne le cultive-t-il davantage? Le tableau du train arrêté la nuit dans la neige, par lequel s'ouvre *le Mauvais sort*, et qui fait penser aux meilleurs prologues des romans russes, donne la mesure de ce qu'il peut faire. Quant à M. Pierre Bost, les chroniques qu'il publie un peu partout suffisent à témoigner qu'il sait l'art de capter les divers aspects de la vie. Qu'il peigne dans un roman un peu de cette vie qu'il observe si bien, et ce sera sans doute un fort bon livre.

M. André Malraux, dans *les Conquérants*, a montré plus d'habileté à situer son personnage de Garine. Nous l'avons comparé à

Julien Sorel. Quand Stendhal nous présente un jeune anarchiste en 1830, il dresse en face de lui toute la société de la Restauration. M. Malraux, pour peindre un jeune communiste à Canton en 1827, lui oppose la civilisation anglaise et le port de Hong-Kong. Voilà le conflit que nous demandions. Les quais de Hong-Kong et les banques anglaises, pendant la grève chinoise, ne sont que des pavés déserts et des maisons vides. Mais il y a plus de vie dans ces pierres silencieuses que dans le bureau des dactylographes de la maison Brugnon. Car cette masse de bâtiments représente tout un monde en lutte contre la vague communiste qui a soulevé la Chine du Sud. C'est un bastion de l'Occident contre le bolchevisme asiatique.

Il est vrai qu'il s'agit, dans ce cas, moins d'un roman proprement dit que d'une « chose vue », comme nous disons depuis Victor Hugo pour ce genre de littérature. Une chose si bien vue, même, que le roman y est gênant ; car les personnages inventés, les chefs de l'insurrection, jouent un rôle trop important dans cette sorte de roman historique. C'est un peu comme si les frères Tharaud nous avaient décrit la révolution hongroise en remplaçant Karolyi et Bela-Kun par des personnages imaginaires. Le livre de M. Malraux commence comme un document d'histoire contemporaine plein d'intérêt et présenté avec beaucoup d'art. Cet art devait être seulement celui du chroniqueur. Quand le romancier intervient, il manifeste à son tour trop de talent pour ne pas laisser le lecteur déconcerté entre les deux parties également réussies de ce livre hybride.

Est-ce à dire que *les Conquérants*, le meilleur, sans aucun doute, des trois romans dont nous venons de parler, serait meilleur encore s'il n'était pas un roman? Nous serions bien tentés de le penser. Les événements et les hommes de la Révolution chinoise fournissaient la matière d'un beau livre à un écrivain comme M. Malraux, sans qu'il eût à l'adultérer par la moindre fiction romanesque. Bien d'autres événements actuels offrent d'ailleurs à la littérature des ressources analogues. Mais nous savons aussi qu'il est tout à fait vain, à la veille du prix Goncourt, de faire entendre de telles vérités aux jeunes auteurs. On tirera des romans de la chronique comme on en a tiré de l'histoire. Et si le genre ne périt pas de cette inflation, il est bien douteux qu'il s'enrichisse autant qu'il risque d'appauvrir les autres domaines de l'activité littéraire.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LANGAGES SECRETS

Rendre les messages incompréhensibles à ceux à qui ils ne sont pas destinés, ce désir préoccupa les hommes dès l'instant où ils inventèrent l'écriture.

L'écriture elle-même, à ses débuts, fut un langage secret, dont la connaissance était réservée à quelques initiés, soigneusement choisis, et jouissant de la pleine confiance de leurs maîtres. On craignait que les traditions écrites ne fussent mal comprises ou mal interprétées. Une telle crainte a-t-elle lieu de nous étonner, à une époque où tant de demi-savants, la cervelle toute envahissent de mots et de formules dont ils ont dénaturé la valeur ou la portée, envahissent les avenues du vrai savoir et en détournent une foule d'honnêtes esprits qui n'ont voulu demander qu'au bon sens et à la pratique de la vie les disciplines nécessaires?

La civilisation chinoise, demeurée longtemps fidèle à l'écriture idéographique, où chaque idée est représentée par un signe (un idéogramme) différent, avait su prudemment doser le nombre d'idées générales utiles à chacun suivant sa culture et sa profession. Le royaume des pensées abstraites était réservé aux hommes ayant consacré à l'étude la plus grande part de leur existence. Les vrais lettrés restaient une exception, sans qu'aucune confusion fût possible entre eux et tous les autres. Cependant, à peu près personne n'était complètement illettré, puisque chacun était capable de lire et au besoin

de tracer au pinceau les différents signes dont il avait l'emploi courant dans son métier et dans son activité quotidienne.

Cette situation changea à l'époque récente où les missions américaines eurent enseigné à de nombreux Chinois le vocabulaire anglais et l'écriture phonétique, donnant ainsi à des cerveaux primaires le libre accès des théoriciens occidentaux, démagogues égalitaires, socialistes, tels que Karl Marx et les autres. On peut affirmer que ces idéologues seraient eux-mêmes fort surpris s'ils pouvaient contempler les curieuses transformations subies par leurs doctrines parmi les méandres de l'âme chinoise. Quoi qu'il en soit, l'extrême confusion qui depuis bientôt dix-huit ans règne dans le ci-devant Empire Céleste, s'en est trouvée singulièrement prolongée et aggravée. Aux exactions des pirates et des brigands pompeusement pourvus de grades militaires, que la Chine avait plus d'une fois connues dans le passé, viennent s'ajouter les excitations verbales de prétendus étudiants occupés à de perpétuelles palabres, et qui se gargarisent avec des mots dont ils ignorent le véritable sens. Comment pourrait-on reconstruire quelque chose au milieu d'une pareille confusion?

Seules les discussions de la Grèce décadente, ou de Byzance moribonde pourraient donner une idée de cette floculation malsaine.

Les premières tentatives que nous connaissions pour dissimuler à des tiers indiscrets la signification des messages remontent précisément à la Grèce. Ce sont d'abord de simples ruses, comme celle employée par Démarate, un Lacédémonien réfugié à la cour de Xerxès. Apprenant les projets d'invasion que méditait ce souverain asiatique, il voulut en avertir ses compatriotes et grava son message sur des tablettes de bois qu'il fit entièrement recouvrir de cire. C'est là du moins ce que nous conte Hérodote au livre VII de son *histoire*. Parlerons-nous également du stratagème d'Histiée qui, ayant rasé la tête d'un esclave, y inscrivit à l'encre une phrase assez courte. Lorsque les cheveux furent repoussés, l'esclave reçut l'ordre de se rendre chez Aristagoras qui, avec l'aide d'un rasoir, fit réapparaître l'inscription à lui destinée. Ces anecdotes, et d'autres du même genre, atténuent l'austérité de tous les manuels de cryptographie. Mais elles n'ont aucun rapport avec ce qu'on appelle le chiffrement des dépêches. Tout au plus seraient-elles comme une première ébauche des écritures qualifiées de sympathiques, et qui demeurent invisibles tant qu'on ne les a pas exposées à la chaleur, ou traitées par un réactif chimique. On sait qu'un très large emploi en fut fait par les espions allemands pendant la guerre de 1914.

Le premier exemple classique de cryptographie nous est fourni par Lacédémone et se trouve décrit par Plutarque dans la *Vie de Ly-*

sandre. Lorsque le gouvernement de Sparte voulait correspondre, en temps de guerre, avec ses amiraux, il enroulait une fine et étroite bandelette autour d'un cylindre de bois. Le message était écrit dans le sens de la longueur du cylindre, puis la bandelette était déroulée. On n'y apercevait plus alors qu'une série de lettres disparates. L'amiral (nauarchos) muni d'un cylindre exactement égal comme longueur et comme diamètre, n'avait plus qu'à y enrouler la bandelette pour lire les instructions qui lui étaient adressées. Ce procédé matériel permettait donc d'obtenir le brouillage des lettres alphabétiques que l'on appelle aujourd'hui : cryptographie par transposition. Un autre procédé de transposition nous est indiqué par Aulu-Gelle dans les *Nuits attiques*, comme ayant été employé par C. César dans sa correspondance avec C. Oppius et Balbus Cornelius, administrateurs de ses biens. Ils étaient d'accord entre eux sur la transposition que devaient subir les lettres (*de commutando situ litterarum*) et utilisaient très probablement ce qu'aujourd'hui l'on appelle une grille.

La cryptographie par substitution (remplacement de signes d'écriture connus par des signes conventionnels) serait plus ancienne encore. Elle aurait été pratiquée par les Phéniciens et par les Hébreux. Mais c'est à l'époque romaine que nous en trouvons les traces les plus certaines et les plus notoires. Suétone nous décrit les procédés de substitution usités par César et par Octave, dans leur correspondance privée. C'est ainsi qu'il nous apprend que César remplaçait la lettre *a* par *d*, la lettre *b* par *e*, la lettre *c* par *f*, et ainsi de suite, si bien que pour lire ses messages secrets il suffisait de remplacer chaque lettre du texte par celle qui la précédait de quatre rangs dans l'alphabet. Octave se contentait de substituer *b* à *a*, *c* à *b*, etc... Avec ce système, Rome, ou plus exactement Roma, se serait écrit « Spnb ». Pour nos cryptologues modernes, un tel chiffrement constitue un obstacle aussi mince qu'une serrure ordinaire pour le cambrioleur le plus ingénu.

Mais, de même que la serrure primitive que l'on ouvre à l'aide d'une simple planchette fichée de trois clous est à l'origine des combinaisons les plus savantes de la serrurerie moderne, de même les procédés de transposition et de substitution, appliqués avec des précautions et des raffinements sans cesse croissants, constituent l'alpha et l'oméga de toute la cryptographie. On n'a rien inventé de plus, du moins quant aux principes. On n'a fait que combiner, perfectionner, compliquer et c'est tout. Que l'on n'aille pas pour cela mépriser les cryptologues ! La musique la plus audacieuse emploie-t-elle autre chose que les douze sons de la gamme? La peinture la plus nuancée, les cubistes les plus convaincus ont-ils ajouté un seul ton aux sept couleurs de l'arc-en-ciel?

Si, à peu près seule de toutes les connaissances qui nous ont été transmises par l'antiquité et par le moyen âge, la cryptographie a conservé jusqu'à nos jours un caractère hermétique, n'est-ce point parce qu'elle n'a jamais été publiquement enseignée nulle part? Les gouvernements n'avaient-ils pas tout intérêt à cacher aux profanes les moyens qu'ils employaient pour sauvegarder les secrets militaires et diplomatiques? Et les quelques rares théoriciens versés dans les arcanes, tous au service desdits gouvernements, liés par leurs fonctions mêmes, et jaloux de leur savoir infiniment profitable, n'avaient-ils pas pour unique préoccupation, alors même qu'ils publiaient des ouvrages en librairie, de hérisser leurs divulgations de termes abscons et de les rendre rebutantes et illisibles pour les non-initiés, aux seules fins d'écarter toute concurrence? Leur importance s'en trouvait rehaussée comme à plaisir ; les luttes qu'ils instituaient entre eux sur la place publique en prenaient je ne sais quel relief un peu mystérieux. Un véritable littérateur, un dramaturge, un romancier, a-t-il jamais révélé ses secrets de métier? L'art d'écrire enseigné en vingt leçons ne fut jamais que l'œuvre de quelque professeur péniblement arrivé jusqu'au péristyle du temple, qui n'a pu que deviner la nef et qui ignorera toujours le Saint des Saints.

On aurait donc tort d'en vouloir aux plus éminents cryptologues, si leurs écrits se voilent sous un jargon aussi peu accessible que celui des cabalistes ou des magiciens. Certains gouvernements ne prirent-ils pas le soin de faire imprimer et mettre en vente des codes soi-disant secrets, avec tout un jeu de variantes et de combinaisons personnelles minutieusement triées, aux seules fins de déchiffrer plus aisément les télégrammes des particuliers assez ingénus pour faire usage de ces codes?

Les généraux qui emploient de nos jours des signaux optiques, pour l'instruction de leurs troupes, se doutent-ils la plupart du temps que l'historien Polybe décrit avec précision le procédé suivant, en usage dans les armées romaines, plus de deux cents ans avant l'ère chrétienne?

Imaginez les lettres de l'alphabet latin rangées comme ci-après et numérotées horizontalement et verticalement :

	1	2	3	4	5
1	a	b	c	d	e
2	f	g	h	i	j
3	k	l	m	n	o
4	p	q	r	s	t
5	u	v	x	y	z

On utilise deux soldats placés côte à côte et munis chacun d'un jeu de torches. Pour figurer la lettre *a*, chaque soldat brandit une torche. Pour figurer la lettre *b*, le soldat de gauche brandit une torche et le soldat de droite brandit deux torches. Pour figurer la lettre *u*, le soldat de gauche brandit cinq torches et le soldat de droite brandit une torche, etc... Le soldat de gauche indique en effet la place de la lettre verticalement, et le soldat de droite, la place de la lettre horizontalement. Autrement dit, à la lettre *a* correspond le nombre 11 ; à la lettre *b* le nombre 12 ; à la lettre *u*, le nombre 51, etc...

C'est tout simplement un système de substitution où les lettres de l'alphabet sont remplacées par des nombres.

Or le procédé décrit par Polybe se retrouve (qui pourrait l'imaginer) avec une variante insignifiante : des signaux auditifs au lieu de signaux optiques, dans l'ouvrage publié à Genève en 1902 par le socialiste-révolutionnaire russe Bakharief, à l'usage des adeptes de son parti. Bakharief recommande aux prisonniers (le régime cellulaire n'est-il pas un accident normal dans la vie de tout révolutionnaire qui se respecte?) de communiquer entre eux en frappant des coups sur les murailles. Un coup, un grand intervalle, puis un autre coup correspondent à la lettre *a*; un coup, un intervalle, puis deux coups, à la lettre *b*, et ainsi de suite, dans l'ordre du tableau de Polybe. Le mot « qui » (c'est-à-dire : qui es-tu?) indiqué par Bakharief comme devant débuter à toute conversation, se traduira donc : Q : 4+2 ; U : 5+1 ; I : 2+4. Les prisonniers politiques dans les geôles du vingtième siècle, correspondant entre eux à la barbe de leurs gardiens, à l'aide du même code de signaux que les légionnaires romains sur les champs de bataille, voilà un très beau thème de méditation pour les apôtres du progrès moderne !

La vérité, c'est que la cervelle humaine a bien peu changé depuis deux mille ans, et que le maigre patrimoine de civilisation sur lequel nous vivons ne résulte que de la somme de tous les efforts ajoutés par chaque génération. Ce patrimoine serait bientôt détruit si, à l'instigation de quelques agités, nous consentions à faire table rase du passé, dans le désir insensé de tout innover d'un seul coup : alors l'humanité retomberait immédiatement dans la barbarie.

Les chiffres militaires et diplomatiques actuels sont le fruit d'une longue expérience et d'un effort patient et prolongé depuis des siècles. Pas plus dans ce domaine que dans tous les autres, il ne faudrait croire que le progrès ait été régulier et continu et puisse être figuré par une courbe qui monte sans cesse. Il y a eu des époques de régression fâcheuse, où l'expérience péniblement acquise se trouvait méprisée et délaissée. Les chiffres militaires de Napoléon Ier offrirent une sécu-

rité très inférieure à ceux de Louis XIV, et leur insuffisance technique leur valut d'être perlustrés par l'ennemi. Le très fâcheux mélange dans les dépêches militaires de texte clair et de parties chiffrées, le texte clair aidant à deviner les parties chiffrées et facilitant la recherche scientifique, exposait ces dépêches, lorsqu'elles tombaient aux mains de l'adversaire, à être rapidement décryptées. Quelques-unes d'entre elles, pendant la campagne de Russie, furent aisément lues par les états-majors russes, assistés de cryptologues éminents, ce qui précipita encore les revers de nos armées. Pendant la guerre de 1870, certaines armées françaises ne prirent même plus la peine de chiffrer leurs ordres qui furent d'ailleurs interceptés par les Prussiens.

La science cryptographique moderne doit ses méthodes à quelques érudits de la Renaissance. La correspondance régulière de la Curie pontificale avec les légats résidant dans toute la chrétienté, la création d'ambassades permanentes pour la République de Venise, à une époque particulièrement troublée par les guerres, par les luttes d'influence et par les intrigues de toutes sortes, entraînèrent le double souci de sauvegarder le secret des communications fréquemment interceptées et de percer à jour le secret des combinaisons adverses. La plus vieille instruction sur le langage convenu conservée dans les archives du Vatican date de l'année 1326. Elle prescrit de désigner « Rome » par « Jérusalem », les « Gibelins » par les « Égyptiens », les « Guelfes » par les « Fils d'Israël », etc... La Curie romaine, peu à peu, perfectionna son système et adopta des alphabets conventionnels où les voyelles étaient remplacées tantôt par des fragments de la lettre *H*, tantôt par des points, tantôt par la consonne qui dans l'ordre alphabétique suit immédiatement la voyelle (procédé de substitution). Après le schisme d'Occident, Léo Baptista Alberti, chiffreur de la papauté, commença à envisager scientifiquement les questions cryptographiques. S'avisant que la faiblesse des procédés de substitution simple provenait surtout du fait que les signes convenus remplaçant les voyelles ou les consonnes apparaissent dans les textes chiffrés avec la même fréquence que ces voyelles ou ces consonnes dans un texte clair, et que la fréquence relative d'un signe pouvait ainsi laisser deviner la lettre dont il occupait la place, Alberti prescrivit l'emploi, pour remplacer certaines lettres particulièrement usuelles, de plusieurs signes équivalents, en vue de dérouter les chercheurs indiscrets. Avec ce nouveau système, on substituait par exemple à la lettre *a* tantôt un signe, tantôt un autre, à seule fin de briser les fréquences. Alberti imagina en outre de remplacer par un signe, non plus seulement des lettres, mais des syllabes, des mots,

ou des phrases entières, découvrant ainsi le principe qui sert de base aux codes de chiffrement les plus modernes. Enfin il étudia également les procédés de transposition, soit en intervertissant l'ordre des lettres d'une même ligne, ou l'ordre des lettres de lignes différentes, soit en changeant, suivant certaines règles convenues à l'avance, l'ordre des syllabes, ou même l'ordre des mots. Ces différentes remarques, recommandations ou méthodes, Alberti, dans son traité demeuré manuscrit et longtemps secret, les donne comme le fruit des observations qu'il a pu faire sur les procédés « usités à l'étranger ». Mais comme tout bon cryptologue qui se respecte, il préconise son système personnel, qu'il déclare absolument indéchiffrable : *Hoc affirmo : omnia cunctorum hominum acutissima et solertissima ingenia, omne vigilantissimorum studium, omnisque vis perscrutandi ars et conatus frustrabitur.* Combien de systèmes plus ou moins ingénieux ont été dans la suite garantis comme absolument indéchiffrables par leurs auteurs ! O naïve prétention de tous les inventeurs et de tous les cryptologues ! Ruses sans cesse déjouées ! Lutte perpétuelle entre le chiffreur et le déchiffreur mystérieux, qui ne saurait se comparer qu'à la lutte du bélier contre la muraille, du canon contre la cuirasse, du chimiste contre le masque à gaz, d'Œdipe contre le Sphinx.

Voici le système personnel et indéchiffrable d'Alberti. Nul doute qu'il n'ait constitué un moyen extrêmement perfectionné à son époque. Que l'on prenne deux disques de carton, l'un débordant l'autre, et également mobiles autour d'un centre unique ; autrement dit deux roues, une grande et une petite, ayant le même axe ; ou deux cadrans concentriques sur lesquels les chiffres des heures seraient remplacés par toutes les lettres de l'alphabet. Sur le grand cadran, l'alphabet est en ordre. Sur le plus petit, il est désordonné : les lettres se suivent au hasard, comme si on les avait fait tirer une à une d'un chapeau par la personne la plus ingénue de toute l'assistance. Plaçons par exemple la lettre *A* du premier cadran en face de la lettre *R* du second. A chaque lettre de la grande horloge correspond une autre lettre sur la petite. Le chiffrement par substitution sera donc des plus aisés. Mais un simple coup de pouce à l'une des horloges modifiera aussitôt la correspondance des lettres. On disposera donc d'autant de combinaisons différentes qu'il y a de lettres dans l'alphabet. C'est dire que *A* sera remplacé dans le chiffrement tantôt par *R*, tantôt par *F*, tantôt par l'une ou l'autre des autres lettres, et il suffira par exemple de convenir à l'avance que les quinze premières lettres de la dépêche seront substituées à l'aide de la combinaison *AR;* les douze suivantes à l'aide de la combinaison *AF*, etc...

C'est ainsi que dès le quinzième siècle, Léo Baptista Alberti, chiffreur de la Curie romaine, enseignait un procédé de substitution des plus habiles. Il n'est même pas tout à fait sûr qu'aujourd'hui les doubles cadrans d'Alberti, judicieusement employés, ne puissent servir de base à des combinaisons déroutant les cryptologues les plus avertis. L'appareil de cryptographie cylindrique, inventé et décrit par le commandant Bazeries dans son ouvrage : *les Chiffres secrets dévoilés*, n'est qu'un perfectionnement et une adaptation des cadrans d'Alberti. Or Alberti est mort en 1472. Son manuscrit, demeuré dans les archives du Vatican, a été publié par l'historien et cryptologue autrichien Aloys Meister.

Il semble donc à peu près prouvé qu'Alberti est le véritable ancêtre de la cryptographie moderne, ancêtre d'ailleurs le plus souvent méconnu, ainsi que plusieurs de ses émules de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, dont les découvertes furent attribuées à des théoriciens plus récents qui ne firent qu'en accroître la diffusion. Un savant bénédictin, l'abbé Trithème, connu pour toutes sortes de travaux d'érudition, publia en 1500 et en 1518 deux ouvrages de cryptographie, extrêmement complets pour l'époque, et injustement négligés par la plupart des cryptographes actuels. On se contente généralement de mentionner son nom, et parfois de faire allusion à son fameux *Ave Maria*, un des exemples qu'il nous donne d'une cryptographie à double sens : un sens clair pour les profanes, destiné à égarer les recherches, et un sens caché pour les initiés, qui désirent garder leurs messages secrets. Serait-ce que les cryptologues actuels sont incapables de lire couramment le latin, langue dans laquelle sont écrits les traités de Johannes Trithémius, *abbas peapolitanus?* Serait-ce que la traduction faite en français, par Gabriel de Collange (Paris, 1561) est postérieure à la publication du livre de Jérôme Cardan : *De subtilitate* (1557), et assez peu antérieure au *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire* de Blaise de Vigenère (1586), et au *De occultis litterarum notis* du physicien J.-B. Porta (1593) qui sont ordinairement considérés comme les bases de la science cryptographique? Cependant les tableaux alphabétiques de substitution, ou chiffres carrés, que les thoriciens actuels appellent couramment : tableaux de Vigenère, ne sont qu'une copie, parfois même inférieure comme garantie de secret, aux tableaux publiés par l'abbé Trithème en l'an 1500, et qui ne sont eux-mêmes que la présentation sous un aspect différent du double cadran de Léo Baptista Alberti, chiffreur de la Curie romaine vers le milieu du quinzième siècle. Certains des tableaux de l'abbé Trithème ont même la supériorité, comme les cadrans d'Alberti, d'être établis avec des alphabets brouillés (non

rangés dans l'ordre habituel des lettres), ce qu augmente la sécurité du chiffrement. Mais les découvertes sont rarement attribuées à leurs véritables auteurs, en cryptographie comme dans tout le reste. Le diplomate français Blaise de Vigenère, qui fut surtout un vulgarisateur, a bénéficié dans la renommée des emprunts qu'il fit à ses maîtres, qu'il cite d'ailleurs loyalement au début de son ouvrage. Il fit à Rome plusieurs voyages et se trouva en rapports avec les chiffreurs de la Curie romaine, et en particulier avec Giambattista della Porta, qui avait hérité, en le perfectionnant, de tout le savoir de ses devanciers. Car c'est en Italie que la science cryptographique est née. Et Vigenère lui-même, s'il nous parle avec admiration d'un certain M. de la Bourdaizière, secrétaire d'État du roi François Ier, qui avait réussi à déchiffrer des dépêches espagnoles, italiennes, allemandes, en les travaillant parfois nuit et jour pendant une quinzaine, reconnaît cependant que le grand prieur de Saint-Pierre de Rome était encore bien plus habile, qui déchiffra en moins de six heures une « grande dépêche chiffrée en langue turque qu'il ignorait ». Blaise de Vigenère, dont l'ouvrage est très complet, n'en demeure pas moins le fondateur de l'École cryptographique française.

En Italie, la papauté n'était pas seule à se préoccuper de garantir par des procédés cryptographiques perfectionnés le secret de ses correspondances, ni à chercher à surprendre les intrigues des gouvernements et des partis politiques, grâce à la collaboration de déchiffreurs expérimentés. Dès l'année 1506, le gouvernement des doges s'assurait les services réguliers d'un cryptologue éminent, Giovanni Soro, dont la science et la perspicacité perçaient tous les mystères. C'est ainsi que la Curie romaine s'adressa à plusieurs reprises au conseil des Dix pour obtenir le déchiffrement de textes dont elle n'avait pu éclaircir le sens. Le 17 juillet 1511, Giovanni Soro faisait connaître au conseil des Dix qu'il avait réussi à décrypter des dépêches communiquées par le Vatican. En 1526, on eut de nouveau recours à sa clairvoyance. Il s'agissait d'une correspondance échangée entre l'empereur Charles-Quint et ses agents secrets à Rome, et interceptée par le gouvernement de la papauté. Giovanni Soro en trouva la clef. On l'utilisait également pour éprouver la sécurité des chiffres que l'on désirait mettre en service. En août 1529, le Pape Clément VII lui faisait remettre un texte chiffré par les soins de la Curie romaine à l'aide d'une méthode qui devait assurer les communications avec la nonciature en France. Giovanni Soro s'étant déclaré incapable de le déchiffrer, on estima que la méthode offrait toutes les garanties désirables. Le principal chiffreur de la Curie romaine était à cette époque le Florentin Jakop Silvester, qui écrivit en 1536 un traité de

cryptographie visiblement inspiré de celui d'Alberti. Mais le système qu'il préconise, après une étude fort détaillée de l'histoire des chiffres depuis les Spartiates et les Romains jusqu'à son époque, constitue véritablement la première ébauche de nos codes chiffrants actuels. Silvester recommande, en effet, un procédé de substitution à l'aide d'une table chiffrante où les colonnes et les lignes sont désignées par des lettres, par des signes ou par des chiffres romains. La substitution, au lieu de se faire, comme auparavant, lettre par lettre, ou syllabe par syllabe, tend à représenter des mots entiers et à préciser le rapport grammatical qui existe entre ces différents mots : syllabes finales, flexions et terminaisons, cas des substantifs et des adjectifs latins, temps et personne des verbes, etc... C'est ainsi par exemple que si la lettre B représente dans le chiffrement le verbe *amare* (aimer) à l'infinitif, le groupe conventionnel *Bnu* indiquera le verbe *amare* au parfait de l'indicatif, troisième personne du singulier *amavit*, etc.

Un autre chiffreur de la Curie romaine qui succéda à Jakop Silvester, Giovanni Battista Bellaso, dans son ouvrage : *Il vero modo di scrivere in cifra* (la Véritable manière de chiffrer, 1553), nous expose pour la première fois un système qui utilise une « clef ». Les deux préoccupations principales de ceux qui emploient les méthodes cryptographiques sont en effet non seulement de mettre leur correspondance à l'abri des recherches scientifiques susceptibles d'en pénétrer le secret, mais encore de soustraire à des indiscrétions les documents écrits qui servent à assurer le chiffrement. Ces documents ne peuvent pas toujours être placés dans des endroits sûrs. Ils doivent quelquefois être transmis à distance comme les correspondances elles-mêmes et sont, par suite, soumis aux mêmes risques d'être surpris par ceux précisément de qui l'on désire se cacher. On devine donc l'avantage que peut présenter une méthode de nature à être confiée à la mémoire seule, sans le secours d'aucune convention conservée par écrit. Les « clefs » s'expriment en général par de courtes formules, par des phrases ou même des mots que l'on retient aisément et qui permettent de reconstituer facilement les conventions que l'on emploie pour chiffrer ou pour déchiffrer la correspondance. Bellaso préconise l'emploi d'une clef pour le chiffrement par substitution de chacune des lettres du texte. La clef servira donc pour établir l'alphabet conventionnel que l'on emploiera dans l'écriture à la place de l'alphabet habituel. Soit par exemple le mot « Saturno » adopté comme clef. On constitue l'alphabet suivant :

S A b c d e f g h i
T U R N O l m p q x

en sautant dans l'ordre alphabétique les lettres déjà présentes dans SA et TURNO. Dans le chiffrement par substitution, *s* sera remplacé par *t*, et *t* par *s*; *a* par *u*, et réciproquement, etc... Un simple glissement de la deuxième ligne de l'alphabet conventionnel permettra de constituer neuf autres alphabets, soit neuf autres substitutions de lettres, dont l'emploi successif dans le chiffrement d'un même texte déroutera les déchiffreurs intempestifs. Bellaso indique ensuite diverses modalités d'application de son système : changement d'alphabet à chaque lettre, suivant un ordre logique, ou brouillé. Un de ses successeurs à la Curie romaine, à la fin du seizième siècle, Matteo Argenti, a laissé sur le chiffrement et sur le déchiffrement des ouvrages fort sagaces où il enseigne les précautions à prendre pour ne pas donner prise aux recherches cryptographiques. Il interdit l'emploi simultané des passages chiffrés et des passages non chiffrés dans un même texte, indique divers procédés pour briser les fréquences de lettres, dénonce les dangers du bigramme *qu*, fait observer que plus un cryptogramme est long, plus il est facile à déchiffrer, expose une méthode de chiffrement à l'aide des notes de musique, etc... Pour juger à quel point son savoir n'a pas vieilli, il suffit de considérer que le chiffrement à l'aide des notes de musique a été employé dans la guerre de 1914 par les services de l'espionnage allemand. Les Allemands, comme presque toujours, avaient simplement appliqué un système qui n'était pas dû à leur invention. Tout l'intérêt résidait dans l'usage judicieux qu'ils surent en faire. La guerre de 1914, si nous en croyons les quelques indiscrétions publiées dans la grande presse, offrit un champ fertile à l'activité des cryptologues. L'application de la télégraphie sans fil, en multipliant les occasions de capter les messages chiffrés, a fait de la cryptographie l'auxiliaire indispensable des grands états-majors. C'est ainsi qu'on a imprimé dans une revue militaire que Ludendorff lisait le chiffre russe pendant la manœuvre de Tannenberg et qu'un journal du soir, le 5 septembre 1920, publiait cette manchette : « La bataille de la Marne contée par les radios du commandement ennemi. » Nous avons sous les yeux un article publié le vendredi 7 mars 1924 par un grand quotidien et révélant expressément que l'arrestation de l'espionne Mata-Hari, désignée par les services allemands sous l'appellation de l'agent H 23, fut grandement facilitée par le déchiffrement d'un télégramme sans fil adressé au G. Q. G. allemand par l'attaché militaire à Madrid, von Kalle. Il serait bien invraisemblable qu'un tel fait ait été unique.

Félicitons en tous cas les dignes émules des Rossignol et des Viète dont l'activité anonyme a rendu à la cause des Alliés des services obscurs mais importants et dont la science n'a d'égale que la mo-

destie. On sait que Rossignol, dont le nom a été donné symboliquement à l'outil qui ouvre toutes les serrures, fut un déchiffreur célèbre, qui fit ses débuts officiels en 1626 au siège de Réalmont. Condé s'apprêtait à lever le siège, lorsqu'on réussit à intercepter une lettre adressée à Montauban. Le déchiffrement en fut confié à Rossignol qui ne tarda pas à l'effectuer. Les assiégés demandaient de la poudre en toute urgence et faisaient connaître leur situation désespérée. Le prince de Condé leur renvoya leur lettre traduite en clair. Aussitôt ils se rendirent. Rossignol réitéra son exploit l'année suivante, au siège de La Rochelle. Il fut alors chargé par Richelieu d'organiser le service du chiffre.

La destinée cryptographique de François Viète avait été aussi brillante, mais moins heureuse. A peu près contemporain de Blaise de Vigenère, il avait déjà acquis un renom dans les mathématiques lorsque Henri IV le chargea de déchiffrer des dépêches espagnoles interceptées. Viète suivit le chiffre espagnol dans ses différentes variations durant plusieurs années et réussit également à percer à jour d'autres chiffres, en particulier celui des Vénitiens. Mais il manqua de discrétion. Un jour, il se vanta auprès de l'ambassadeur de Venise de sa science cryptographique. Celui-ci le défia, tant et si bien que Viète lui montra ses déchiffrements espagnols. Giovanni Mocenigo lui demanda s'il serait capable de déchiffrer également les dépêches de Venise. Viète eut le tort de lui en fournir la preuve. Revenu dans son pays, l'ambassadeur fit son rapport au Conseil des Dix, qui changea aussitôt tous les chiffres en inaugurant une nouvelle méthode plus sûre. Quant à la cour d'Espagne, elle se contenta d'adresser une plainte à la papauté en accusant le gouvernement français de sorcellerie. La première qualité des cryptologues est évidemment le silence. Mais parfois ce sont les gouvernements eux-mêmes qui commettent d'inutiles indiscrétions et qui compromettent en pure perte les résultats patiemment obtenus par un labeur ingénieux et opiniâtre. Il est vrai que certains d'entre eux sont plus portés à faire appel à l'espionnage qu'à la science cryptographique. Les progrès accomplis par la photographie et qui permettent de clicher en quelques minutes les codes chiffrants les plus volumineux et de les remettre en place presque immédiatement, fournissent aujourd'hui la possibilité de se procurer des moyens de déchiffrement sans attirer le moindre soupçon et font une rude concurrence aux cryptologues de profession.

Ces derniers ont trouvé récemment, et de la manière la plus inattendue, une nouvelle occasion d'exercer leur sagacité et leur activité en dehors des terrains habituels. Qui donc aurait pu penser que les

cryptologues, jusqu'ici cantonnés dans l'ombre des deuxièmes bureaux, des services policiers, ou des chancelleries diplomatiques, s'en iraient à la découverte du passé comme des Champollion ou d'autres pionniers des civilisations et des langues disparues? Il a suffi pour cela que le chancelier Bacon, durant son séjour en France, vers l'an 1577, étudiât les méthodes de chiffrement récemment importées d'Italie, et particulièrement le chiffrement invisible, décrit par Cardan et connu par Frederici et par Vigenère. Ce chiffrement, basé sur l'emploi ingénieux d'alphabets où les mêmes lettres n'ont pas tout à fait la même forme, permet d'insérer un texte secret dans un texte clair sans attirer l'attention du lecteur ordinaire. Bacon le décrit d'abord dans son traité : *Of the advancement of learning* (1605), puis plus en détail dans l'ouvrage : *De dignitate et augmentis scientiarum* (1623), où il publie même un modèle d'alphabet bilatéral, composé à l'aide de deux séries typographiques extrêmement voisines. L'emploi pour la composition du texte clair de caractères pris tantôt dans l'une tantôt dans l'autre de ces deux séries jalonne ce texte, sans aucunement l'altérer ni le modifier, d'une suite de points de repère qui permettent à un lecteur averti et attentif de reconstituer aisément le texte secret. Chaque suite de cinq lettres du texte clair représente en effet une lettre du texte secret, grâce à un procédé de substitution. Si pour plus de clarté typographique nous supposons que le texte clair est imprimé partie en caractères romains, partie en caractères italiques, la place différente occupée par les caractères italiques dans chaque suite de cinq lettres du texte clair (sans s'occuper aucunement du commencement ou de la fin des mots) indique à elle seule la substitution opérée. La lettre *A* par exemple sera cryptographiée par une suite de cinq caractères romains du texte clair ; la lettre *B*, par quatre caractères romains suivis d'un caractère italique ; la lettre *D* par trois caractères romains suivis de deux italiques, etc...

Le colonel Fabyan, de l'armée américaine, cryptologue expérimenté, aidé de la collaboration de Mrs Gallup et de Mrs Kate Wells, eut l'idée d'appliquer le procédé décrit par le chancelier Bacon lui-même à un exemplaire original du *Novum Organum*, puis aux différentes œuvres du même auteur. C'est ainsi qu'ils découvrirent sous le texte clair un autre texte cryptographié, parfaitement cohérent et intelligible, rédigé en langue anglaise de l'époque. Le même procédé appliqué aux éditions originales des œuvres attribuées à Shakespeare permit de découvrir sous chaque texte clair un autre texte cryptographié, rédigé par le chancelier Bacon et faisant suite aux textes déjà déchiffrés. Sur les indications contenues dans ces textes secrets,

on appliqua successivement le procédé à des éditions originales des œuvres de Spenser, de Marlowe, etc...

L'ensemble des textes ainsi déchiffrés fut publié sous le titre de *Biliteral Cipher of Francis Bacon, by Mrs. Elisabeth Wells Gallup, Detroit, Michigan.* Il en résulte le plus considérable complément à l'histoire du règne de la reine Élisabeth : *The Queen Virgin*, comme les Anglais l'appellent. Cette reine, mariée secrètement pendant son emprisonnement dans la Tour de Londres à Dudley, comte de Leicester, en aurait eu deux fils : lord Verulam (le chancelier Bacon), et Robert, comte d'Essex, qu'elle refusa toujours de reconnaître, et dont le second fut condamné par elle à mort à la suite d'un complot. Le chancelier Bacon serait l'auteur de toutes les œuvres de Shakespeare, de Marlowe et encore d'autres œuvres publiées sous les noms de Spenser, de Greene et de Robert Burton. Francis Bacon, sitôt sa naissance, aurait été substitué à un enfant mort de lady Verulam, dame d'honneur de la reine, et aurait souffert toute sa vie de la volonté de sa véritable mère qui ne se décida jamais à lui assurer l'accès au trône auquel son hérédité lui donnait droit.

Le général Cartier, qui fait autorité en cryptographie, dans la série d'articles qu'il a publiés de 1921 à 1923 sur les découvertes du colonel Fabyan et de Mrs Gallup, affirme que tout ce qu'il a pu contrôler personnellement prouve l'exactitude absolue des travaux scientifiques de ces cryptologues américains. Il y a donc bien, sous le texte clair des éditions originales de Francis Bacon, de Shakespeare, de Marlowe, de Spenser, etc., un texte secret tel que celui qui a été patiemment déchiffré. Ce texte est-il vraiment l'œuvre sincère et véridique du chancelier Bacon, ou bien constitue-t-il, de la part du chancelier Bacon ou d'un de ses contemporains inconnus, une gigantesque mystification datant du commencement du dix-septième siècle? Les publications d'Albert Lefranc : *Sous le masque de William Shakespeare* ; de Parker Woodward : *Tudor Problems* (Londres, 1912) ; de Granville C. Cuningham : *Bacon's secret disclosed in contemporary books* (Londres, 1911), semblent bien établir que les découvertes des cryptologues américains n'apportent rien de contradictoire aux données historiques qui nous étaient parvenues. Le testament de lord Verulam, père putatif du chancelier Bacon, qui laissa tous ses biens à un autre enfant, les événements mystérieux du règne d'Élisabeth, l'absence de tous renseignements biographiques permettant d'expliquer que l'acteur presque ignorant Shakespeare ait écrit les pièces publiées sous son nom, tout vient au contraire confirmer la vraisemblance des révélations apportées.

On peut s'étonner que celles-ci aient en France si peu atteint et

ému le grand public, et soient, en dépit des articles très clairs et très probants du général Cartier, demeurées assez peu connues. Il faut sans doute en accuser l'ignorance presque générale des données les plus élémentaires de la cryptographie (1). La plupart des lecteurs ignorent en effet que toute cette science repose sur le postulat suivant : un texte chiffré n'est susceptible que d'une seule interprétation ayant un sens, et le seul fait de découvrir à un texte chiffré une signification logique prouve que l'on en a trouvé la seule et véritable solution. A plus forte raison, lorsque le procédé de déchiffrement appliqué a été indiqué, comme c'est bien le cas ici, par son auteur même : le chancelier Francis Bacon. Nous croyons avoir donné une idée suffisante de la très grande multiplicité des combinaisons cryptographiques (qui n'a d'analogue que la multiplicité des effets musicaux obtenus avec les douze sons de la gamme), pour que le lecteur soit saisi par le caractère étrange de cette coïncidence : la seule méthode de chiffrement secret qui soit mentionnée et décrite dans les ouvrages officiels de Francis Bacon donne précisément la clef d'un texte parfaitement compréhensible et vraisemblable caché sous une série d'ouvrages imprimés de son vivant.

Qu'un autre, s'il le peut, explique ce fait extraordinaire par un simple hasard, et non par une volonté manifeste et par une décision préméditée.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur la cryptographie. Mais un modeste article ne saurait avoir la prétention de grouper la matière de plusieurs ouvrages. Qu'il nous suffise d'avoir quelque peu, et sans rééditer la fâcheuse indiscrétion de François Viète, soulevé le voile qui enveloppe le Sphinx aux mille visages.

HENRI MYLÈS.

P. S. — Pour exercer la sagacité des cryptologues, nous proposons à leurs recherches le texte suivant :

PSBZZX NOEORO VTNXJE UTQKKQ OJYEEU MGNECM ANMCGU O

Indiquons que ce texte a été chiffré lettre par lettre suivant le procédé de la substitution simple, à l'aide d'un tableau alphabétique brouillé, analogue à ceux publiés par l'abbé Trithème dans son ouvrage : *Polygraphiæ Libri sex,* édition de 1518.

H. M.

(1) Ceux qui voudraient avoir une idée de l'état actuel de la science cryptographique n'ont qu'à se reporter à l'ouvrage du colonel M. GIVIERGE, intitulé : *Cours de cryptographie.* (Paris, 1925.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BRACKE

Bracke est né à Lille en juillet 1861. *Il a donc soixante-sept ans. Son abord est rude. Ses cheveux gris, très gris, se font rares. Sa myopie le rend plus distant encore. Les désillusions politiques, le spectacle de tant de polémiques, de tant de combinaisons, l'a rendu quasi sauvage, cet homme qui fut charmant, sociable, commensal cordial et notoirement causeur, non dans les salons, bien entendu, mais devant des bocks, comme il convient. Oui, cordial, et brave, avec cette ironie si particulière, si inimitable des Flandres, et tout cela quand il se sentait en confiance, avec de bons et sûrs camarades, et qu'il avait encore — et surtout! — quelques illusions. Tout de même, il n'a jamais badiné avec les principes. Il passe, avec un haussement d'épaules brutal, devant toutes les tentatives d'explication, et il offre un mutisme méprisant à toutes les casuistiques. Quand il était jeune professeur de grec, il était fort raide, et impitoyable aux défaillances. L'excellent Bracke! C'était alors un jeune homme courbé, au teint rose et frais, à l'œil aigu derrière le binocle, avec une épaisse toison de beaux cheveux châtain clair, frisés et bouclés. C'est sous cet aspect qu'il figurait, en peinture, dans le salon familial, si propre, patriarcal et charmant, de la rue Alexandre-Leleu, dans la bonne ville de Lille. Il s'appelait alors Alexandre-Marie Desrousseaux, et il professait à l'université de Lille, sa ville natale. Il était ainsi l'esprit des siens, et sa jeune gloire prolongeait dans la cité le renom illustre qui s'attachait à son nom. Les philosophes sociaux peuvent discuter sur les déracinés, et rechercher ce qu'il*

y a, dans le marxisme intégral, d'incompatible, de violemment incompatible, avec la pure tradition française. Commentaires inutiles d'une évidence aveuglante. Comment expliquer, même par une de ces contradictions mystérieuses qui passent pour confirmer les règles mais déçoivent tout de même les pauvres raisonnements humains, que Bracke soit marxiste intégral, — je dirai le seul vrai marxiste peut-être qu'il y ait en France, le seul qui le soit avec une rigidité de grand prêtre, sans tempérament et sans accommodement? Nul n'est plus profondément, plus absolument du terroir, pourtant. Dans cette ville de Lille — cette vieille ville qui ne reconnaîtrait plus ses enfants, mais qui gardait, voici cinquante ans, un tel caractère, une telle âme traditionnelle, son père avait vécu, de l'emploi modeste de préposé en chef de l'octroi — nous dirions aujourd'hui : directeur. Mais il était populaire dans toute la Flandre par ses chansons populaires, dont la plus célèbre, le P'tit Quinquin, *est presque universellement connue. Ce grand poète populaire avait exprimé pour toujours le secret de l'âme flamande, bonne enfant, narquoise, et fine sous son apparence naïve. Il avait recréé dans la chanson, à la manière des maîtres de l'art plastique, tout un monde vivant, pittoresque, coloré, ami de la joie, des fêtes, de la vie, résigné en apparence à son existence rude, mais si ignorant encore de sa mission. Ces chansons de Desrousseaux étaient sur toutes les lèvres, dans les foyers familiaux et les estaminets, ressassées dans toutes les kermesses, reproduites dans toutes les publications, burinées au fond des assiettes. Alexandre Desrousseaux avait disparu jeune encore, vers 1890, je crois. Bien peu après, son fils, l'helléniste, quittait l'université lilloise pour l'École des hautes études où l'appelaient de vieux maîtres éminents, comme Weill, Jacob et Tournier, qui le réclamaient comme pair, et il ne demeurait plus à Lille qu'une demoiselle aimable qui enseigna le piano à vingt générations de petits Lillois, une sœur vouée dès l'adolescence, elle aussi, aux travaux intellectuels, et un fonctionnaire scrupuleux, estimé et capable, qui fit une honorable et brillante carrière à la préfecture de Lille. En attendant, Alexandre-Marie Desrousseaux, qui professait la politique grecque à l'École des hautes études et qui s'occupait de sa magistrale édition d'*Antigone, *s'était dédoublé. Il y avait, dans la même enveloppe humaine, un autre individu qui s'appelait Bracke, qui était un militant de la XIV*e* section socialiste de la Seine, et qui buvait volontiers, comme je l'ai dit, à Montrouge, le bock de l'amitié en discutant avec des camarades les plus hauts problèmes de la sociologie et de la philologie classiques. A ce moment, le parti socialiste n'était pas unifié. Parmi le troupeau quelque peu hétéroclite des blanquistes, de pure lignée proudhonienne, des possibilistes, alemanistes ou broussistes, des guesdistes, seuls ces derniers*

faisaient quelque peu figure de doctrinaires, représentant autre chose qu'un humanitarisme vague, qu'une politicaillerie subtile, ou qu'une démagogie électorale. Bracke, dès avant le congrès d'Amsterdam, représentait donc, dans ce chaos de tendances et de doctrines, le marxisme le plus intransigeant. Apparente anarchie! Sans doute on eût pu croire que sa formation familiale l'avait façonné à un socialisme très patriarcal, vaguement pitoyable aux humbles, et quelque peu littéraire. Mais Lille est la patrie du guesdisme, et Bracke est Lillois jusqu'au plus profond des moelles : Lillois donc en ses plus redoutables erreurs et ses plus dangereuses illusions. Guesde a été député de Roubaix et c'est lui-même qui a apporté au prolétariat des Flandres son évangile révolutionnaire. Paul Lafargue, le propre gendre de Marx, a été député de Lille. Le socialisme, en Flandre, n'est pas un socialisme pour rire, un socialisme verbal de politicien ou de poètes : c'est une vraie formation de luttes de classes. L'intransigeance de Bracke l'adopta intégralement, et il lui demeura irréductiblement fidèle. Fidèle envers et contre tous. Et ceci explique merveilleusement sa position politique et son désintéressement. Car il n'est pas permis de le confondre avec ces politiciens de la révolution qui ont inventé le bloc des gauches, avec ce pitoyable Jaurès qui faisait à la tribune l'apologie des fiches, avec les bénéficiaires du Cartel. Il n'est pas douteux que sous cet aspect rude et dur, se dissimule une sensibilité profonde et un idéalisme intact. Bracke s'est donné tout entier au marxisme, et il a pour tâche de rappeler sans cesse aux révolutionnaires de son école la ligne de conduite dont ils ne doivent pas dévier, l'indifférence absolue devant les diverses formations politiques bourgeoises, et l'incessante propagande sur le terrain de la lutte des classes. Bien plus que Blum, qui est un homme politique, mêlé de près à la bataille purement politique et porté à la tactique par sa subtilité même et sa haine des libéraux, bien plus que Paul Faure, qui est un homme du Midi, un Gascon du Périgord, il est fait pour ce rôle ingrat de Cassandre et pour cette tâche impopulaire de s'opposer à toutes les combinaisons et à toutes les manœuvres. Et toutes ces interventions dans le parti découlent de cette implacable logique. C'est cette position qui a déterminé en 1911 son élection à Plaisance. C'est elle qui lui a dicté la fameuse motion Bracke, qui isolait les socialistes dans une hautaine autonomie, et les conduisait à la bataille doctrinaire, avec leur seul programme, sans adoucissement d'aucune sorte envers personne. C'est elle qui dicta son attitude en 1924, dans le 3e secteur de Paris, où il se refusa catégoriquement au Cartel. C'est elle enfin qui a caractérisé sa dernière campagne à Lille, où il est finalement revenu, et où il a retrouvé des auditoires fidèles, capables de le comprendre : des adversaires de classes irréductibles, et des fidèles fanatisés. Ceux qui ont suivi

les opérations électorales de 1919 *se souviennent encore de la fureur des radicaux après le vote de la motion Bracke qui interdisait les listes communes. Le bon Ponsot, qui n'aime point Léon Blum non plus, invectivait durement contre Bracke, et l'accusait d'avoir médit de Paul-Louis Courier helléniste. Car Bracke, pareillement intransigeant sur le terrain de la philologie, est homme à ne point passer un contresens à Paul-Louis Courier pour l'amour de la République, non plus qu'il ne saurait embrasser Léon Bérard, ministre bourgeois, pour l'amour du grec. Cependant Bracke a prononcé, au moment du décret Bérard, un très intéressant discours sur la valeur éducative du latin. Trop hautain doctrinaire pour être démagogue, il ne se soucie point de l'égalité par en bas, et il voulait, après une magnifique apologie des humanités classiques, que tous les enfants du prolétariat apprissent, dès la laïque, le latin. Et que tous, s'ils étaient disposés de boire à la coupe sacrée, fussent, le cas échéant, de la société Guillaume Budé.*

Bien entendu, cette attitude n'a pas été sans lui faire des ennemis implacables non seulement chez les radicaux, mais dans son propre parti, où tous les participationnistes avérés le tiennent pour un empêcheur de danser en rond, et où les autres, les soi-disant purs, confient à leurs interlocuteurs qu'il est devenu un dangereux raseur. Mais Bracke ne se soucie point des chefs. Il n'est naïf qu'à la flamande, c'est-à-dire en surface, et il ne faut point s'y fier. Il sait ce que valent les chefs, et ce qu'ils pèsent, le cas échéant, devant les troupes. Or, les troupes, les véritables troupes, Bracke les a pratiquées et les connaît. Il ne veut point qu'elles passent au communisme, et, avec lui, il n'y a point de danger, en effet, qu'elles passent au communisme. Tel est donc Bracke. En dépit de son effacement actuel, il est une des plus fortes et des plus durables personnalités du parti : je veux dire du parti révolutionnaire. Il est possible qu'il ait, par son intransigeance, fait perdre à ce parti, qui ne se soucie point d'un pouvoir partagé, un certain nombre de sièges. Il est par excellence celui qui maintient dans l'armée collectiviste la foi, la conviction et la vraie force. Il est le seul adversaire dangereux de la société bourgeoise dans le camp socialiste. Il est le seul qui veuille vraiment transformer cette société, révolutionnairement. Cet homme de tradition s'est voué sans retour à cette tâche que nous considérons comme funeste. C'est un adversaire implacable, qu'il est impossible de convaincre ou simplement d'amadouer. Mais il conserve, en dépit de sa froide violence, l'estime de ses adversaires, parce que son honnêteté intellectuelle et son désintéressement sont à cent coudées au-dessus du soupçon.

***

Le Théâtre : *M. Marchand, M. Passeur et M. Pagnol.*

En ce début de saison, parmi les nouveautés dignes d'intérêt, il y en a deux manquées et une réussie.

La première est le *J'ai tué* de M. Léopold Marchand. Celui-ci n'a pas retrouvé l'heureuse veine de sa pièce précédente, *Nous ne sommes pas si jeunes*, et *J'ai tué* n'a guère remporté qu'un succès d'estime. L'ouvrage est digne d'estime, en effet, mais il est étrangement construit et le sujet n'en est peut-être pas très heureux. Au premier acte, une femme délaissée et trompée tue son amant. Au second, alors qu'elle vient d'être acquittée, elle est courtisée et conquise par l'avocat qui l'a sauvée. Au troisième, ils se quittent, parce que ni l'un ni l'autre ne peuvent se débarrasser de la hantise de l'amant qui est mort. Ainsi le premier acte est d'un drame à action précipitée, le second d'une pièce d'intrigue à marche normale, le troisième d'une pièce d'analyse à marche ralentie. Si bien que le mouvement décroît d'acte en acte, et que, de plus, c'est à chaque fois une pièce nouvelle qui recommence. On ne peut même arguer que le personnage central recompose l'unité : la meurtrière passe un acte à tuer, un acte à se réjouir d'être acquittée, un acte à porter le remords de son crime. Enfin, le grand tort a été de nous montrer une très vulgaire héroïne de drame passionnel, pour laquelle nous ne pouvons éprouver que très modérément l'intérêt ou la pitié et à aucun titre la sympathie. M. Marchand est, de toutes les manières, resté en route à moitié chemin.

*
* *

M. Steeve Passeur, lui, est allé carrément. Par malheur, il a pris une fausse direction.

Parmi les très jeunes auteurs, il n'en est aucun de qui nous attendions plus que de celui qui nous a donné l'an passé le premier acte de *Pas encore*. Nous persistons à croire, d'abord qu'il est supérieurement doué, et ensuite qu'il a fait cette fois un usage exécrable de ses dons.

C'est encore une fois l'absurde parti pris de fantaisie qui en est cause. Péché de jeunesse, ce jeune homme si intelligent croit encore devoir prendre un masque. *A quoi penses-tu?* est l'histoire d'un ménage de bourgeois chez qui tombe un soir un ménage de bohèmes. Ceux-ci s'incrustent à la faveur d'un service opportun. La femme du ménage bourgeois est tentée par l'aventurier et veut s'enfuir avec lui. Mais le mari aussi éprouve la tentation de l'aventure ; et, — c'était là une trouvaille fameuse, — au dernier moment, alors

que la femme a payé les billets du voyage, c'est avec le mari que l'aventurier s'en va. On les poursuit, on les rattrape : les bourgeois rentreront chez eux, et l'aventurier seul s'en retournera vers l'aventure.

Ce thème, comme tous les thèmes, pouvait porter n'importe quoi. M. Passeur lui a fait porter de laborieuses extravagances. C'est à peine si son talent transparaît au fond, tout embué d'artifice et de fantaisie fabriquée. Erreur de jeunesse, et ce sont souvent les plus doués qui se trompent le plus violemment, parce qu'ils sont plus entiers dans leurs intentions, et qu'ils disposent de moyens plus puissants pour les traduire.

*
* *

M. Marcel Pagnol, lui, prend place avec la troisième pièce, *Monsieur Topaze*, au rang des plus heureux auteurs, ceux de qui il semble qu'on puisse attendre invariablement le plein succès, comme fut Robert de Flers dans la génération précédente et comme est M. Guitry dans la génération intermédiaire. Il excelle en effet à tisser son dialogue de ces mots à effet qui plaisent tant au public. Pour notre compte, nous n'estimons aucunement ce don au théâtre, où il n'est pas à sa place. Mais M. Pagnol en a d'autres. Cet auteur à esprit est un moraliste très vigoureux et un satirique très ardent et inspiré. Il campe dans *Monsieur Topaze* un pauvre diable d'honnête professeur, renvoyé dans des conditions odieuses par un exploiteur dont il ne veut pas être le complice, et qui tombe aux mains d'aigrefins qui font de lui leur homme de paille. Il accepte d'abord parce qu'il ignore. Puis il apprend. Son premier mouvement est d'échapper, il est enchaîné par la perfidie d'une femme. Il reste et il souffre. Mais, peu à peu, tout conspire à l'ébranler. Les malfaiteurs triomphent, font fortune et sont honorés. Lui-même, entraîné malgré lui à participer aux profits de la gloire et de la fortune, quand il veut s'accuser on ne le croit pas, et on l'honore malgré lui. Alors, ne croyant plus à rien, il se laisse aller, et il va, comme M. Passeur dans l'erreur, plus loin que les autres. Et son exemple ébranle à ses côtés un honnête homme, comme l'exemple d'autrui l'avait ébranlé et perverti.

M. Pagnol ne s'est pas attardé aux nuances, il a peint hardiment, en teintes franches et crues. On l'en félicite très vivement au moins quant au principe. C'est en effet une tradition de la grande comédie ; ces personnages d'une coulée et ces revirements d'un bloc sont dans Molière même. Naturellement M. Pagnol, qui est encore très jeune, pourra apprendre de la vie à serrer de plus près la vérité tout en conservant cette violence de touches. S'il y parvenait un jour, que ne pourrait-on pas attendre d'un moraliste si généreux? Voilà ce qui est rare, ce qui a plus de prix à nos yeux que les mots d'auteur : quelqu'un qui s'indigne, et qui invente des types, des péripéties, des mots même pour dire son indignation. Car le mot est évidemment

indispensable, et entre le mot d'auteur pour éblouir et la grande trouvaille comique décisive, il n'y a que des degrés et des nuances. M. Pagnol sera certainement un auteur à succès. La question sera de savoir s'il s'élèvera au rang supérieur, s'il sera un grand comique.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA POLITIQUE INTÉRIEURE FRANÇAISE. — *Décret fixant les attributions du ministère de l'Air* (2 *octobre*).

— *M. Poincaré est entendu à la commission des Finances de la Chambre. Il déclare que le budget de* 1929 *doit être voté en équilibre, et avant le* 31 *décembre, et que, sur ce point, il posera la question de confiance* (3 *octobre*).

— *M. Harold Horan, correspondant du* New York American, *organe de M. Hearst, qui a livré à celui-ci un document confidentiel relatif à l'accord naval anglo-français, est, après interrogatoire à la Sûreté générale, invité à quitter la France* (8 *octobre*). *Sur intervention du ministère des Affaires étrangères, il obtient un sursis, à la condition de se tenir à la disposition de la justice.*

M. Harold Horan, profitant de sa liberté, gagne la Belgique, et, de là, l'Angleterre (11 *octobre*).

— *Les articles* 70 *et* 71 *du projet de budget, qui accordent quelques avantages aux associations diocésaines et à certaines congrégations de missionnaires, provoquent de l'émotion dans la presse de gauche.*

Au cours d'une réunion électorale, à Lyon, M. Herriot déclare que ni lui ni les ministres radicaux n'ont eu connaissance de l'élaboration de ces articles (10 *octobre*). *Peu après, une note de presse annonce que M. Herriot doit garder la chambre.*

— *Élections cantonales portant sur* 1 511 *sièges de conseillers généraux. Elles apportent peu de modifications dans la composition des assemblées départementales. Les « autonomistes » alsaciens obtiennent deux sièges dans le Bas-Rhin et quatre dans le Haut-Rhin* (14 *octobre*).

ANGLETERRE. — *A la conférence annuelle du Labour Party, à Birmingham, M. Ramsay Macdonald fait le procès du cabinet conservateur et de sa politique étrangère. Il se déclare partisan de l'évacuation immédiate de la Rhénanie* (30 *septembre*).

ÉTATS-UNIS. — *Le président Coolidge déclare qu'il n'existe aucun rapport entre la question de la réduction des réparations allemandes et celle du règlement des dettes des Alliés* (2 *octobre.*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37182.